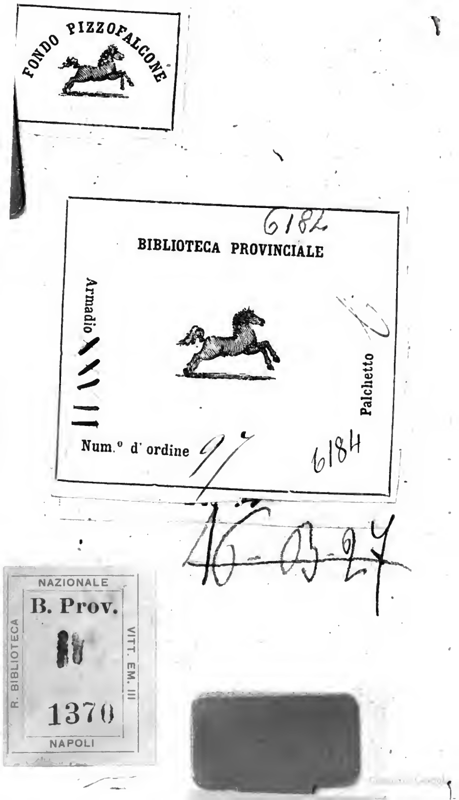

VITTORIO EM. III


FONDO PIZZOFALCONE
6182
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine
6184
16-03-27
NAZIONALE
B. Prov.
1370
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI



Duvivier del.t *Le Courbe Sculp.t*

Benoit Joseph Labre *né à Amettes, diocèse de Boulogne-sur-mer en 1740, mort à Rome en odeur de sainteté, le 17 avril 1783.*

VIES DES JUSTES

DANS

LES PLUS HUMBLES CONDITIONS

DE LA SOCIÉTÉ;

Par l'Abbé Carron.

SECONDE ÉDITION,

Revue et augmentée.

« Vous êtes vraiment un Dieu attentif à vous » cacher, ô Dieu d'Israël, Sauveur »!

ISAÏE, *c.* 45. *v.* 15.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE DU *MÉMORIAL RELIGIEUX*,

Rue de l'Abbaye-Saint-Germain, n°. 3;

ET A LYON,

CHEZ RUSAND, IMPRIMEUR DU ROI.

1817.

AUX FIDÈLES

PLACÉS PAR LA PROVIDENCE DANS LES PLUS HUMBLES CONDITIONS DE LA SOCIÉTÉ.

Mes Frères bien-aimés, vous les amis du Seigneur, vous la portion la plus chérie de l'immense famille de Jésus-Christ, vous qui, dans votre humble condition, nous retracez sa vie cachée, sa vie obscure et inconnue au monde, avec quelle tendre vénération je vous contemple et vous bénis! La foi vous présente à moi comme les êtres précieux qui formèrent la douce société du divin Sauveur sur la terre; vous me rappelez éloquemment le Dieu bon, qui se plaisoit à se montrer le Dieu des petits et des pauvres; qui, vêtu comme les derniers citoyens de l'Etat, nourri comme l'indigent, n'ayant pas où reposer sa tête, a rendu par-là même si honorable dans le christianisme, l'état pénible et souffrant où sa Providence vous a réduits. C'est à vous que je m'adresse, vertueux artisans, pieux

cultivateurs, serviteurs édifians, hommes du peuple, ainsi que le monde vous désigne, mais hommes de la droite du Très-Haut, quand vous observez sa loi sainte avec ferveur, mais alors marqués déjà du sceau des élus, destinés à régner à jamais sur le trône de la gloire, après avoir vécu dans la poussière ici-bas. O mes Frères ! quelles expressions pourroient vous rendre tout l'amour que nous vous portons? Voyez dans notre cœur les vœux ardens qu'il renouvelle sans cesse, pour que vous soyez généreux à vous conformer aux vues paternelles du meilleur de tous les Maîtres. Il ne vous éprouve ici-bas que pour vous assurer de magnifiques couronnes dans le séjour délicieux où le bonheur ne finit jamais.

Mais que notre Dieu demande-t-il de vous, afin que vous répondiez à vos immortelles destinées? Entrés dans le sentier étroit qui conduit à la vie, que vous faut-il, mes amis, pour que vous deveniez des saints? Chers artisans, dont la propriété consiste dans votre travail et votre louable industrie, vous avez droit sans doute, et le droit

le plus sacré d'employer dans toute leur étendue les seules ressources qui soient accordées à votre subsistance. Mais il est aussi des règles qui doivent légitimer vos désirs et vos démarches; et ces règles sages, l'équité les dicta, l'expérience les inspira, le bien public les établit. En soutenant constamment un travail nécessaire, en comprimant les élans de la cupidité, que de ruses cachées vous éviterez ! que d'artifices secrets auxquels vous échapperez ! Ce sont, hélas ! autant de sources intarissables de fraudes et d'injustices, qui attirent la colère de Dieu sur des fatigues que rien ne peut faire prospérer, lorsque Dieu les maudit. Eh ! quand elles réussiroient en ce monde, elles porteroient après elles l'anathême, et le plus terrible anathême dans l'éternité.

Paisibles habitans des champs, l'innocence de vos mœurs est moins exposée que dans les villes ; et soutenue par des peines presque continuelles, elle vous épargne la plupart des occasions de pécher ; par-là cette heureuse qualité peut se conserver en vous plus aisément. On a dit que la vertu,

bannie de la terre par les déréglemens des hommes; avoit fait son dernier séjour dans les campagnes. Eh ! n'est-ce donc pas là que le beau ciel qui est sur vos têtes, la terre qui vous porte, couverte successivement et de fleurs riantes et parfumées, et de fruits précieux et abondans; n'est-ce pas là que les tendres concerts des aimables habitans des airs, tout, dans le livre éloquent de la nature, prête à vos esprits de sages pensées, et communique à vos cœurs les plus doux sentimens? Aussi, chers amis, est-ce dans vos humbles chaumières qu'on devroit trouver encore des mœurs pures, de la candeur, de la droiture, la crainte de Dieu, le respect pour notre religion sainte, l'amour pour ses vénérables cérémonies, la fidélité à ses salutaires pratiques. O portion la plus utile de l'Etat, par l'importance de vos occupations; classe si bien nommée la nourrice de la patrie; laboureurs, fermiers, vignerons, sous ces dénominations diverses vous nous êtes si chers ! et ponctuels dans l'accomplissement des devoirs attachés à

votre condition, combien aisément vous deviendriez nos modèles !

Vous, chers et pieux serviteurs des deux sexes, vous qui, selon le langage du monde, domestiques des autres, êtes leurs tendres frères, d'après la voix éloquente du christianisme, je trouve renfermés dans un cercle étroit les devoirs dont l'accomplissement assureroit votre bonheur éternel : fidélité, obéissance et travail. Soyez inviolablement attachés à vos maîtres ; dociles à leurs volontés, assidus aux travaux qu'ils vous commandent. Mes bien-aimés, consolez-vous dans cette situation cachée où l'œil de la Providence vous contemple avec amour. Au jour fortuné qui vous ouvrira le sein du Rémunérateur suprême, tout sera égal à ses yeux : le serviteur ne pourra-t-il pas être même au-dessus de celui qui lui commandoit ? ne pourra-t-il pas être établi sur un trône ?

D'ici là, mes bons amis, songez à vous sanctifier par les humbles occupations qui vous sont prescrites. Chers artisans, chers laboureurs, et vous serviteurs édifians, songez que les actions les plus communes, les

plus viles même en apparence, un verre d'eau, une obole donnée au nom de Jésus-Christ, un bon désir, une sainte pensée, le plus léger sacrifice, toutes ces actions, animées d'une intention pure, vous rendront dignes du délicieux héritage de la céleste Jérusalem. Ainsi l'ont conquise un Joseph dans son atelier, une Geneviève en gardant son troupeau, un Isidore, dans la paisible culture de ses champs; ainsi encore, et plus récemment, l'ont conquise ces touchans modèles que je vais placer sous vos yeux : un Métakuat, un Etienne, une Françoise, une Marguerite, un J. Bessard, un Marc-Antoine Bonnet, attentifs, en arrosant la terre de leurs sueurs, à lever des yeux pleins de larmes et des mains tremblantes de reconnoissance et d'amour, vers le sublime auteur de tous les dons. Ainsi l'ont conquise dans de pénibles fonctions auprès des pauvres et des malades, une Marie-Anne Pouillet, une Julienne Jouvin; tandis que s'assuroient de leur côté l'immortelle couronne, soit dans une édifiante domesticité, les Marie Dias, les Amice Picard, les Armelle Nicolas, les Jacques Cochois; soit dans les

travaux de bons et simples artisans, les Robert, les Henri. En suivant les traces de ces bien-aimés du Très-Haut, vous ne pleurerez plus sur vos afflictions; vous garderez vos larmes pour vos péchés. Souffrant en patience, vous direz : Bientôt ce ne sera plus le temps de souffrir, mais celui de régner; vous ne repousserez point vos peines pour vous soulager; vous ne les augmenterez point en vous occupant de ce qui les cause; vous sentirez par vous-mêmes le fruit de la guerre que nous faisons à nos sens. Enfin, puisque le paradis, le purgatoire et l'enfer ont une espèce de commencement en cette vie, souvent vous vous direz au milieu de vos chagrins et de vos privations en tout genre : Ah Dieu ! mon aimable et adorable modèle, mon bienfaiteur infini, que je serois affligé si je venois à perdre la moindre goutte du calice que votre amour me présente ! Divin Sauveur ! vos épines sont mes roses, et vos souffrances sont mon paradis.

VIES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

VIES DES JUSTES

DANS

LES PLUS HUMBLES CONDITIONS DE LA SOCIÉTÉ

MARIE DIAS.

Extrait de sa vie, tiré de l'abrégé qu'en a publié le père Jean-François de la Marche, de la Compagnie de Jésus. — A Nantes, chez Joseph Vatard, en 1756.

Marie Dias naquit à Vite, petit village de la Vieille-Castille en Espagne, de parens pauvres et vertueux; ils s'appliquèrent à lui donner une éducation chrétienne, et la petite Marie profita si bien de leurs leçons, qu'elle devint l'exemple et l'édification de son village. On admiroit dès l'aurore de sa vie, sa tendre piété, son assiduité au travail, et les soins qu'elle donnoit aux auteurs de ses jours. Elle continua toujours de s'acquitter de ses devoirs envers eux, avec un zèle plein de respect. Sa docilité, sa prompte obéissance à toutes leurs volontés, sa modestie et sa ferveur à l'église, tout annonçoit déjà ce qu'elle

seroit un jour. A mesure qu'elle avançoit en âge, ses progrès dans la vertu devenoient plus sensibles. Ennemie des jeux et des divertissemens qui pouvoient intéresser la délicatesse de sa conscience, elle se retiroit dans le secret de son cœur pour écouter Dieu et lui parler, tandis que ses compagnes se livroient au plaisir. Néanmoins sa dévotion n'avoit rien de repoussant; le calme de sa physionomie, qu'elle devoit à une conscience pure, prêtoit à sa piété de nouveaux attraits, et lui donnoit les formes les plus aimables. Jamais elle ne se dispensa du travail qu'on exigeoit d'elle, sous prétexte de s'appliquer plus long-temps à la prière; la jeune servante de Jésus-Christ étoit consacrée aux travaux de la campagne; travaux si assidus, si pénibles, et incompatibles avec de longues oraisons et des prières vocales multipliées; mais elle sentoit que devant tout aux auteurs de ses jours, le besoin de son cœur et celui de la reconnoissance lui imposoient l'obligation essentielle de partager avec eux les peines et les soins du ménage. Remplie d'un amour religieux pour ses père et mère, jamais elle ne voulut les quitter, parce que la volonté de Dieu la fixoit auprès d'eux; pendant quarante ans elle fut leur consolation, leur appui, en même temps qu'elle étoit un modèle de vertu pour toutes les familles qui entouroient sa cabane; on ne pouvoit se lasser d'admirer l'art

qu'elle avoit de concilier une activité infatigable avec l'esprit de recueillement, avec l'égalité d'humeur et les attentions continuelles que réclamoit la vieillesse de ses parens. Attentive à se purifier des moindres fautes dans les eaux salutaires de la pénitence, elle puisoit fréquemment les grâces les plus précieuses dans la participation à la divine eucharistie.

Le ciel ayant récompensé par une sainte mort les vertus de son père et de sa mère, Marie Dias crut devoir s'arracher du sein de sa famille pour vivre dans un détachement plus parfait des choses de la terre : elle n'en resta pas là dans la voie de l'évangile. Dieu la voulant toute à lui, inspira à l'humble bergère le dessein de donner aux pauvres le peu de bien qu'elle possédoit. Elle s'en dépouilla, avant de partir de Vite pour Avila, avec une générosité et une liberté d'esprit qui ne pouvoient résulter que de son abandon total à la divine Providence. A Avila, entrée au service d'une femme fort riche et d'une haute considération, Marie, simple comme les champs qui l'avoient vu naître, devint bientôt l'objet du mépris et des railleries des autres domestiques; ils en vinrent jusqu'à l'accabler d'injures et lui refuser la nourriture. Sa piété n'étoit pour eux qu'un nouveau motif de la maltraiter davantage : la victime opposoit à tant d'injustices une douceur et une patience inaltérables : elle

ne laissa jamais apercevoir le plus léger nuage d'humeur ou de mécontentement. Affable et prévenante à l'égard de ses violens persécuteurs, elle ne se plaignoit de rien, et recevoit avec joie, pour l'amour de Jésus-Christ, toutes les peines qu'on lui occasionnoit. Six ans s'écoulèrent sans que sa maîtresse eût été instruite des rigueurs exercées envers la pieuse villageoise. Cette dame, quoiqu'elle se montrât coupable d'une grande négligence sur l'ordre à tenir dans sa maison, avoit un fonds de vertu. Elle arrêta ce désordre aussitôt qu'elle en eut connoissance, et donna à Marie des marques particulières d'estime et d'attachement. Ce long état d'épreuves procura de grands mérites à la généreuse fille de la croix. Le vrai chrétien souffrit-il jamais sans recueillir de ses tribulations de précieux avantages? Marie profita des siennes de manière à attirer sur elle les bénédictions du ciel les plus abondantes. Elle avoit fait, depuis plusieurs années, le vœu de chasteté; elle voulut y ajouter celui de pauvreté et celui d'obéissance à son confesseur : elle lui rendit un compte fidèle de ses plus secrètes pensées; lui dévoila les vues que Dieu lui inspiroit, les grâces qu'elle en recevoit. Le sage et prudent Ananie approuva tout, mais ne voulut pas recevoir son vœu d'obéissance; la pénitente, de son côté, crut qu'elle n'étoit pas dispensée de le pratiquer avec la plus stricte fidélité : aussi ne vit-

on personne plus parfaitement détaché de son propre jugement et de sa propre volonté, preuve non équivoque d'une dévotion solide, et moyen presqu'unique de se garantir des illusions dans la vie spirituelle. Le Seigneur appeloit sa servante à une retraite plus rigoureuse; et, jalouse de répondre à un attrait aussi doux, elle obtint de l'évêque, *Alvarès de Mendocé*, la permission de se retirer dans une petite chambre qui donnoit sur l'église de Saint-Milan : le Saint-Sacrement y reposoit, et sa consolation étoit d'y passer presqu'entièrement les jours et les nuits en actions de grâces, en tendres effusions de cœur, dans les exercices de l'oraison la plus sublime, et de la pénitence la plus austère.

L'éclat de sa sainteté perça l'heureuse obscurité dans laquelle elle vouloit s'ensevelir. Elle sortoit rarement, seulement pour aller se confesser à l'église des Jésuites, et pour visiter des personnes pieuses qui la désiroient avec empressement, et entre lesquelles il s'en trouvoit plusieurs de la plus haute qualité. Bientôt on voulut connoître sa chère solitude, et Marie eut la douleur de s'y voir plus souvent interrompue qu'elle ne l'auroit souhaité. Ce n'est pas que les visites fussent sans fruit pour ceux qui les avoient faites: on sortoit d'auprès d'elle, non-seulement édifié, mais encore étonné de ses grandes lumières sur les mystères de la foi et sur les secrets de

la vie intérieure. Les plus savans étoient forcés d'avouer qu'il y avoit du surnaturel dans cette étendue et cette sublimité de connoissances. Mais hélas ! à quels dangers n'étoit-elle pas exposée dans ces entretiens, et quels assauts étoient livrés à son humilité vertu sans laquelle l'esprit de Dieu ne sauroit habiter dans nos cœurs. Bénissons le bienfaiteur adorable qui surveilloit son ouvrage avec un amour de jalousie. Il daigna lui ménager, contre les hommages publics, un contre-poids salutaire en lui envoyant des sécheresses, des ennuis, des dégoûts, des peines intérieures de toute espèce : il permit même au démon de la tourmenter de diverses manières. Oh ! le cruel martyre, quand on aime véritablement Dieu, et qu'on le croit éloigné de soi, qu'on se persuade même l'avoir pour ennemi ! La généreuse épouse du divin maître goûta toute l'amertume du calice, et ne refusa pas de le boire jusqu'à la lie. Supportant ses afflictions avec un courage et une résignation sans bornes, elle se permettoit uniquement de dire à Dieu, avec la simplicité des saints : « Hé quoi, Seigneur, à présent que je vous ai donné tout ce que je pouvois vous donner, vous me quittez ? »

C'est une ressource précieuse pour les âmes éprouvées, de trouver dans les ministres du Seigneur auxquels elles s'adressent, des anges de paix qui s'efforcent de leur procurer le calme



de la conscience; mais elles sont doublement à plaindre, ces âmes désolées, quand leurs guides n'agissent pas de concert avec l'esprit de Dieu, quand ils sont assez téméraires pour y substituer leur propre esprit, quoiqu'ils dussent uniquement étudier et seconder les opérations surnaturelles de la grâce. La servante de la croix n'eut pas à supporter cette nouvelle tribulation. Son pieux Ananie, le père *Balthazar Alvarès*, de la Compagnie de Jésus, homme d'une sainteté consommée, possédoit à un degré éminent le discernement des esprits. C'est lui qui rassura sainte Thérèse, qui, par ses voies extraordinaires, étoit un problême en Espagne, et l'illustre vierge convenoit qu'elle ne lui parloit d'aucun état d'oraison qui lui fût inconnu. Ce religieux, dont le zèle épuré ne faisoit acception de personne, reconnut bientôt que Marie Dias étoit une de ces âmes fortes à qui le lait des enfans ne convient plus, et qui ne doivent être nourries que du pain de la tribulation, afin d'acquérir l'accroissement nécessaire pour atteindre à l'état de l'homme parfait. Dans cette pensée, il travailla à la faire mourir de plus en plus à tout ce qui tient aux sens, la mortifiant et l'exerçant de toutes sortes de manières. Marie n'essuyoit de sa part que rebuts et humiliations. Tantôt il refusoit de répondre à ses questions, tantôt il répondoit d'un ton si sévère, qu'elle en étoit pénétrée

de douleur. Un jour qu'il la vit entrer avec une apparence de quelque superfluité dans ses vêtemens, il l'appela, la reprit vivement, et lui ordonna de laisser au milieu de la rue ce qu'elle avoit d'inutile. La bonne Dias, humiliée d'une correction à laquelle elle ne s'attendoit pas, sortit à l'instant de l'église, exécuta ponctuellement ce qui lui avoit été prescrit, et rentra ensuite pour parler au père, qui lui défendit de communier, à cause de son orgueil, disoit-il; elle se soumit à tout sans répliquer, et sans se permettre le moindre murmure, même intérieur. Le sage directeur n'avoit garde de laisser entrevoir à sa pénitente, que ce n'étoit là que des épreuves; l'amour-propre auroit pu y trouver son compte: tant de personnes demandent à être contrariées, mais à condition qu'on leur fasse entendre que ce n'est que pour les éprouver: sacrifice fait alors à la vanité plutôt qu'à Dieu. Marie, convaincue qu'on la traitoit comme elle le méritoit, fut cependant tentée plus d'une fois d'abandonner un directeur si exigeant; mais, loin de succomber, elle ne s'en affectionna que plus à son confesseur, qu'elle nommoit quelquefois en riant, *son père et son grondeur.* Elle faisoit coucher dans sa chambre une jeune enfant, à cause des frayeurs continuelles dont elle étoit affligée durant la nuit. Le père Balthazar lui reprocha son défaut de confiance, et sur-le-champ elle la congédia.

A l'égard de ces pieuses et rares visites que Marie faisoit à des personnes extrêmement vertueuses, jalouses de sa conversation, pour l'édification qu'elles en recueilloient, l'homme de Dieu lui dit de mieux garder sa retraite; aussitôt elle s'interdit absolument toutes ces visites : on s'en plaignit amèrement, et l'on accusa son confesseur de sévérité outrée. C'eût été sans doute une occasion favorable pour quelqu'un qui eût été moins humble, de faire lever cette défense par le confesseur même qui l'avoit faite. Marie avoit d'ailleurs à objecter de si bons motifs ! le zèle, le désir d'être utile au prochain, la crainte d'enfouir un talent donné par Dieu même, et d'être responsable de son inutilité, autant de prétextes pour justifier de pareils sentimens; elle évita de tomber dans ces piéges et voulut prendre sur elle-même ce qu'on eût pu trouver d'odieux dans sa solitude. «On a grand tort, disoit-elle aux dames qui venoient la visiter, de s'en prendre à mon confesseur, de ce que je ne fais plus de visites; il ne me l'a pas défendu; mais seulement il m'a avertie de mieux garder la retraite. N'a-t-il pas raison? N'est-ce pas à moi de me contenir dans les bornes que mon ignorance et ma grossièreté me prescrivent?» L'homme de la droite du Très-Haut n'en devint pas plus indulgent à l'égard de son humble pénitente, soit pour la détacher de ce qu'il y auroit pu avoir d'humain

de sa part, dans les rapports qu'elle avoit avec lui, soit pour des raisons différentes; quelquefois il l'obligeoit de s'adresser à d'autres confesseurs, conduite infiniment sage, relativement à ceux dont on dirige les consciences, de quelque état qu'ils soient, à quelque degré de vertu qu'ils soient parvenus. La pratique contraire est sujette à de graves inconvéniens. La confiance la mieux établie peut se perdre entièrement, ou au moins s'éclipser quelquefois; ce ne sera peut-être que dans une occasion, que sur un point particulier; mais dans ce cas, combien n'est-il pas fâcheux d'éprouver des anxiétés dans une matière aussi importante que celle du sacrement de pénitence! Pour prévenir des abus, et même des sacriléges, ce seroit une sage maxime de n'être jamais esclave de ses confesseurs, et de ne s'en faire jamais des esclaves; telle étoit la règle que s'étoit faite le père Balthazar. Marie Dias auroit souhaité qu'il y eût une exception en sa faveur; mais le désir d'épurer cette belle âme, ainsi que son devoir, ne lui permettoient pas de tenir une autre conduite.

Voulant de même mettre à l'épreuve la vivacité de son attrait pour la sainte communion, il lui défendit d'en approcher jusqu'à ce qu'elle fût revenue se confesser à lui. Le jour suivant, elle ne manqua pas de se présenter, dès le grand matin, à son confessionnal; pendant

qu'elle attendoit, plusieurs autres arrivèrent, et le religieux les confessa avant elle, qui naturellement auroit dû passer la première: onze heures sonnèrent; il sortit du confessionnal, en la remettant au lendemain. Ce jour ne fut pas plus satisfaisant pour elle que le jour précédent; même diligence de la part de Marie, pour être la première à l'Eglise; même constance de la part du confesseur, pour éluder de l'entendre. Il la tint dans cette attente pendant vingt jours de suite, privée de la confession et de la communion, sans que la servante de la croix se permît la plus légère marque de mécontentement. Sa constance fut couronnée, et le père Balthazar, admirant sa vertu, lui donna, peu de temps après, la permission de communier tous les jours.

Parmi les personnes les plus pieuses, combien en trouveroit-on qui fussent capables de subir cette épreuve? Les unes disent que le confesseur se dégoûte d'elles, qu'elles n'ont plus rien à en attendre. Les autres se persuadent qu'on méprise leur condition servile, qu'on n'en useroit pas ainsi à l'égard des pénitentes riches, nobles, ou distinguées par leurs talens ou par leur crédit; les plus modérées diront qu'elles ne conçoivent rien à un procédé aussi extraordinaire; que la communion étant toute leur force et leur consolation, on ne doit pas les en priver pendant un temps aussi considérable: de là bientôt,

s'échappant en mille raisonnemens frivoles et coupables, on répétera qu'il y a dans le sanctuaire poids et poids, mesure et mesure. Hélas! telles sont les ressources de tant de personnes dévotes, mais étrangères à l'abnégation de leur propre jugement et de leur volonté propre; pourvu qu'elles communient souvent, elles s'imaginent que tout est fait. Cependant que sont encore ces prétendus anges? des êtres qui conservent mille attachemens; qui sont toujours esclaves de leur humeur; qui, toujours inexorables à l'égard des autres, sont toujours justes à leurs propres yeux: quelle illusion! quel dangereux travers! Ce n'est pas sans doute que la communion ne soit la force des foibles, de même que la nourriture des forts; ce n'est pas que la fréquente communion ne soit, de tous les moyens de perfection, le plus efficace; mais si nous sommes soumis à des ministres remplis de l'esprit de l'Eglise, que devons-nous faire? leur exposer nos vœux, par rapport à la communion, et les soumettre au précepte de l'obéissance: tel fut le parti que prit l'humble servante de Jésus-Christ. Le délai du bonheur qu'elle souhaitoit si fort, ne fit qu'enflammer ses désirs et les purifier; ce n'étoit plus que transports, qu'extases amoureuses dans l'attente du bien-aimé de son cœur. Il est impossible d'exprimer avec quelle ardeur, quels sentimens de confiance

et d'amour elle approchoit de la sainte Table; sa foi étoit si vive, que le Seigneur, pour la récompenser, se faisoit voir sensiblement à elle. Cette grâce lui devint même si familière, qu'elle s'imagina qu'elle étoit commune à tous les autres fidèles; et un jour qu'elle en parloit dans la simplicité de son âme, comme on en parut surpris : *Mais je croyois*, répondit-elle, *que tout le monde en voyoit autant.*

Le fruit principal qu'elle retiroit de la communion, étoit une soif insatiable d'humiliations, d'opprobres et de souffrances supportées pour l'amour de Jésus-Christ. Sur ce sujet, si digne des méditations du chrétien, la vierge eut, avec son confesseur, un entretien qui mérite d'être ici rapporté : Elle distinguoit, disoit-elle, cinq sortes de souffrances salutaires, et par lesquelles on pouvoit glorifier notre Seigneur. Dans la première classe, elle plaçoit les injures du temps, les chaleurs excessives, les froids extrêmes, les pluies, les orages, les vents et les tempêtes; elle ajoutoit que, quelque malaise que causassent ces intempéries de l'air, il falloit s'y soumettre avec joie, ·rce que c'étoit Dieu qui les envoyoit. Comme hiver est très-froid à Avila, et qu'elle étoit fort mal vêtue, et dans une chambre ouverte de toutes parts, elle se plaignit un jour à Dieu de ce qu'elle avoit à souffrir du froid; mais il lui répondit : « N'est-ce pas moi qui ai fait l'hiver ?

et puisque cela est, pourquoi t'en plains-tu ?» Elle mettoit dans la seconde classe les infirmités et les maladies, de quelques manières qu'elles fussent occasionnées, et elle y joignoit encore les misères naturelles de la vie humaine, telles que la faim, la soif, la pauvreté, les insomnies, le travail, la fatigue, et les autres incommodités que cause cette multitude d'insectes, qui semblent n'exister que pour exercer la patience des hommes. Marie disoit que c'étoit des punitions de nos péchés, et qu'ainsi nous ne devions pas en murmurer, mais les souffrir patiemment et en esprit de pénitence. La troisième source de souffrances, qu'elle croyoit propres à nous faire acquérir de très-grands mérites, consistoit dans les défauts des personnes avec lesquelles on doit vivre, et qu'il faut supporter avec une inaltérable égalité d'âme, et pour l'amour de notre Seigneur. Saint Paul semble faire consister en ce point toute la perfection chrétienne, quand il nous dit : « Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi de Jésus-Christ ». Ecueil où viennent échouer tant de vertus d'ailleurs exemplaires. Voyez dans le monde des personnes que d'ailleurs vous admirez ; vous les croirez parfaites : suivez-les dans l'intérieur de leur maison ; vous ne les reconnoîtrez plus. Ah ! pourquoi ne pas se supporter mutuellement ? Pourquoi ne pas former

la généreuse résolution de se rendre extrêmement attentif à ne rien faire souffrir aux autres, et à tout souffrir de leur part, sans se plaindre ?

Elle faisoit consister la quatrième espèce de souffrances dans le blâme et le mépris que nous occasionnent les fautes de ceux auxquels nous tenons, soit par les liens du sang, soit par des rapports de profession ou de même genre de vie : cruelle injustice qui fait rejaillir la honte d'une faute sur toute une famille, sur toute une société ! Ce n'est pas l'effet d'une vertu médiocre, de soutenir avec un entier acquiescement, et sans murmure, le poids d'une pareille humiliation. Enfin, elle plaçoit dans la cinquième classe les désolations spirituelles, telles que les distractions, les obscurités, les tentations, les sécheresses, les perplexités, en un mot, toutes les épreuves, soit qu'elles vinssent de Dieu ou de ses ministres, soit que le démon s'en mêlât d'après la permission de Dieu. C'est là que la vertu paroît dans tout son jour, et que l'âme héroïque se soutient dans une parfaite conformité à la volonté du Seigneur. Quel discernement lumineux règne dans ces maximes ! La vraie pieté, loin d'affoiblir la raison, l'élève plutôt et la perfectionne. Une pauvre villageoise capable de réflexions si judicieuses ! Mais elle ne parloit que par expérience ; elle ne disoit rien qu'elle n'eût éprouvé et fidèlement pratiqué. Ne

soyons donc plus surpris de l'aveu de son saint directeur. Il disoit que s'il avoit été utile à Marie Dias, pour l'aider dans les voies de la perfection, elle ne lui avoit pas été moins utile à lui-même pour sa perfection propre.

La servante du Seigneur étoit parvenue à l'âge de quatre-vingts ans, le corps exténué par des maladies et des austérités continuelles, mais l'esprit toujours sain et le cœur brûlant d'amour pour son divin maître.

Quelque temps avant sa mort, elle alla voir sainte Thérèse, avec laquelle on lui avoit permis d'avoir des liaisons étroites. Il est beau d'entendre les saints converser entre eux : la terre ne leur est plus rien, et ils n'envisagent le monde et tout ce qu'il contient, que comme une perspective lointaine qui bientôt aura disparu à leurs regards. Le ciel, ou plutôt le Dieu du ciel, les occupe uniquement : ils ne pensent qu'à lui, et ne se plaisent qu'à parler de lui. *Vous touchez, ma bonne Marie Dias*, lui dit la sainte religieuse, *à la fin de votre carrière : que vous êtes donc aise de vous voir si proche de la couronne promise à vos travaux ! Non, certainement, je ne saurois m'en réjouir*, répondit Marie. *Mais quoi*, répliqua Thérèse, *ne brûlez-vous pas d'envie d'aller voir Dieu ? Je n'ai pas de désirs*, répartit Dias; *mais s'il m'étoit permis d'en avoir quel-*

qu'un, ce seroit de souffrir encore long-temps sur la terre, pour témoigner à Dieu mon amour; car enfin, l'éternité est assez longue pour jouir, et le temps est bien court pour souffrir.

Le Seigneur se contenta de ses sentimens héroïques; il ne tarda pas à la couronner par une mort précieuse à ses yeux. Elle expira en paix, autant par l'effet de l'amour divin, que par la défaillance de la nature, encore plus chargée de mérites que d'années. L'odeur de sa sainte vie rendit sa mémoire vénérable aux fidèles. Plaise au ciel que l'exemple de ses vertus inspire le désir de l'imiter à nos frères bien-aimés, les pauvres des villes et des campagnes!

O pieuse et fervente villageoise, humble vierge d'Avila, je viens de recueillir près de toi cette leçon touchante et trop peu connue des amis de la terre, qu'il vaut mieux servir le Seigneur dans la pauvreté, dans l'obscurité et dans la retraite, que sur le théâtre brillant du monde et au sein des richesses : je fixe mes regards sur la croix de mon Sauveur, et sur la vie de Marie Dias : je rapproche la fille du Calvaire de son admirable modèle, et je reconnois des charmes à cette abjection apparente qui voile aux yeux fascinés par les passions, des trésors de grâces et de mérites. Que ta vie, que ta mort m'ensei-

gnent-elles encore, ô vénérable vierge? J'approche avec un respect religieux de cette cellule qui me rappelle si bien ou la grotte de Nazareth, ou la cabane de Bethléem; j'y respire l'air du ciel, j'y recueille les parfums de Sion, et je m'écrie après saint Ephrem : O solitude, échelle du ciel, mère de la componction, miroir où l'on voit ses péchés, source de la douceur, compagne de l'humilité et de la crainte de Dieu, lumière de l'âme ! ô solitude qui nous apprends à connoître nos pensées, à discerner les mouvemens de notre cœur, qui est le fondement de notre salut, le frein de l'intempérance, l'école de la prière, la paix des esprits, le joug agréable, le fardeau léger ! ô solitude, remède assuré contre les tentations; l'ennemie de l'imprudence, la joie du cœur; la gardienne des yeux, des oreilles, de la langue; la coopératrice de toutes les vertus, l'amie de la pauvreté, le champ fertile en toutes sortes de fruits, le mur et le rempart de tous ceux qui veulent combattre pour le royaume des cieux ! Vertueuse *Dias*, voilà ton langage : c'étoit ton cœur qui s'exhaloit en désirs de la retraite, du silence, de la solitude : avec tous les élus, tu y trouvois ton unique bien, qui est Dieu seul. Ainsi disoit saint François de Sales : *Tout en Dieu, tout par Dieu, tout avec Dieu, tout pour Dieu, tout Dieu.* Ah ! Seigneur, dans la cellule de l'humble vierge, prosterné devant

vos tabernacles, je m'écrierai : Maintenant me reste-t-il, dans le cours de ma vie, un vide à remplir par des discours inutiles, par des conversations étrangères à mon état, par des rapports qui m'éloignent de votre présence ? Eh ! je suis tout en vous, tout pour vous, tout avec vous ; je suis tout à vous, et vous êtes tout en moi ! que je converse donc avec vous seul, ô mon Dieu, puisque vous daignez converser avec moi ! ô Dieu seul ! Dieu seul ! que ce mot a d'étendue, de force et de douceur !

PRATIQUE.

Que le souvenir de la pieuse *Marie Dias* m'inspire de former, pour n'y manquer jamais, les résolutions suivantes :

1°. De préférer et de pratiquer la vie humble et cachée ;

2°. De porter, dans toutes les occupations que me prescriroit mon état, un goût de retraite et de recueillement intérieur ;

3°. De me soumettre, avec la docilité d'un enfant, au guide de ma conscience, et de ne me permettre jamais l'apparence même de la plainte contre sa prétendue sévérité ;

4°. De recevoir comme un juste châtiment de ma vie passée, les épreuves, quelque dures qu'elles puissent être, auxquelles mon confesseur voudroit m'assujétir.

MARIE-AMICE PICARD,

DÉCÉDÉE L'AN DE J.-C. 1647, OU ENVIRON.

Extrait de sa Vie, tiré de l'Abrégé des Vies de Marie Dias, de Marie-Amice Picard, et d'Armelle Nicolas, publié à Nantes, chez Joseph Vatard, en 1758, par le père Jean-François de La Marche, de la Compagnie de Jésus.

MARIE-AMICE PICARD naquit dans la paroisse de Saint-Paul de Léon, en Basse-Bretagne, le 2 février 1599, de vertueux villageois qui vivoient du travail de leurs mains. Elle n'étoit âgée que de sept ans, lorsqu'après avoir entendu un sermon sur la virginité et le martyre, elle se sentit embrâsée du désir d'appartenir uniquement à Jésus-Christ, et lui demanda trois grâces : la première, de faire en tout sa divine volonté; la seconde, de vivre et de mourir vierge; la troisième, de souffrir les tourmens des martyrs. A l'âge de huit ans elle fut mise en condition chez *Christophe Abgrall*, honnête laboureur, où son travail étoit de garder les troupeaux. Ce fut dans cette occupation solitaire, que l'esprit saint la porta à l'orai-

son, qui devint son principal exercice, et dont elle fit toute sa consolation. Le matin elle avoit coutume de s'unir d'intention à toutes les messes qui se célébroient dans les paroisses voisines, et sa ferveur redoubloit lorsqu'elle entendoit sonner dans ces différens endroits l'élévation de l'hostie. La petite bergère, après avoir servi son maître pendant cinq années, se vit obligée de retourner chez ses parens, pour aider sa mère dans les soins du ménage. Son père, languissant depuis long-temps, avoit reçu un coup de hache sur la jambe : il lui vint une plaie considérable qui lui causoit d'extrêmes douleurs. Désolée de l'état de son vénérable père, Amice obtint la permission d'aller en pélerinage à Saint-Méen, évêché de Tréguier, pour solliciter sa guérison. Le Seigneur récompensa sa foi. Au retour, la jambe de son père, gangrenée avant son départ, se trouva parfaitement guérie. Amice, en reconnoissance de ce bienfait, ne manqua jamais, aussi long-temps qu'elle put marcher, d'aller tous les ans à cette chapelle, remercier le Seigneur de la grâce qu'il lui avoit accordée.

Dans un de ces voyages, elle rencontra le père *Quintin*, de l'ordre de Saint-Dominique, qui vivoit en odeur de sainteté au couvent de Morlaix. Ce religieux, à qui Dieu fit connoître ses desseins sur Amice, la prévint, et lui dit :

Bonjour, ma fille ; aimez-vous Dieu? — Dieu me fasse la grâce de l'aimer, répondit-elle; *et à moi aussi*, répliqua l'homme de Dieu; puis il ajouta : *Si vous voulez, je vous confesserai, car vous avez dessein de purifier votre conscience dans notre couvent de Morlaix ; mais vous ne trouverez aucun de nos pères bretons. Qui vous a dit, mon père*, répondit-elle, *que je voulois me confesser dans votre couvent de Morlaix ? Je le sais très-certainement*, répartit le père. C'étoit véritablement l'intention où elle étoit. Après avoir achevé sa confession, le religieux lui donna une croix, et lui dit : *Ma fille, gardez cette croix toute votre vie : un temps viendra que vous en aurez grand besoin pour vous aider à supporter vos peines ; mais Dieu sera votre protecteur.*

Depuis ce moment, le missionnaire prit un intérêt particulier à la jeune vierge. Il la visitoit souvent, et l'instruisoit pendant son travail. Un jour qu'il étoit resté deux heures auprès d'elle, elle lui dit : *Mon père, si nous avions du pain, nous vous prierions d'en manger; mais nous n'avons qu'un pauvre potage, encore sans sel; et si vous avez pour agréable d'en goûter, nous vous en donnerons de bon cœur.* Le père Quintin accepta avec joie ce repas frugal, qui s'accommodoit si bien avec son amour pour la

mortification : il ne manqua jamais d'aller chez l'humble servante de Dieu, toutes les fois qu'il en eut l'occasion.

Le père d'Amice, dangereusement malade, voulut, avant de mourir, bénir ses enfans. Ce vertueux vieillard, après leur avoir donné les avis qu'il jugeoit nécessaires, fit approcher la jeune Amice, et lui dit : *Ma chère fille, vous aurez de grandes traverses à essuyer, et dont on parlera bien diversement ; mais, au nom de Dieu, prenez courage, et ne vous arrêtez pas à ce que le monde dira de vous. Quand vous penserez être le plus délaissée et sans ressource, Dieu suscitera celui à qui vous penserez le moins, et d'autres personnes d'un tout autre état que le vôtre, qui s'empresseront de vous assister. Ma fille, ne me quittez pas ; je sors de ce monde sans inquiétude, et je vous laisse à la volonté de Dieu. Il est minuit; il est temps de se séparer de la terre; tout y est vanité, illusion et mensonge ; mais faites-moi recevoir les sacremens, car je mourrai au point du jour.* Le curé de la paroisse lui administra les sacremens; et quelques instans avant de mourir : *Amice*, dit-il à sa fille, *je vois la sacrée Vierge qui se présente à moi avec une beauté et une bonté sans pareilles; elle dit qu'elle vient elle-même me conduire au jugement de Dieu, et elle me donne une grande espérance.*

Ce jugement est terrible; mais j'espère en vous, ma fille, et que vous m'aiderez à faire ce voyage. Voyant entrer dans sa chambre l'ecclésiastique qui l'assistoit : *Mon père*, lui dit-il, *aidez-moi à bien mourir; il faut faire le grand voyage de l'éternité; je crains beaucoup, mais j'espère encore plus.* Ce bon vieillard, après avoir répondu aux prières des agonisans, prononça encore ces mots : *Adieu, monde; in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, et il expira au point du jour, comme il l'avoit prédit.

Amice consacra tous ses travaux au soulagement de sa mère; resta près d'elle jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, et refusa des avantages considérables pour ne la pas quitter : jamais, pendant ce temps, elle ne se rendit coupable d'une légère désobéissance. Assidue aux ouvrages les plus pénibles, elle étoit obligée de prendre sur son sommeil pour aller à la messe, à laquelle elle assistoit tous les jours. Elle passoit le dimanche dans un recueillement extraordinaire, et ne sortoit presque pas de l'église. Pressée par sa mère et sa famille d'entrer dans l'état du mariage, elle résista avec énergie à cette proposition, qui fut suivie de menaces, d'injures et de mauvais traitemens : rien ne lui fit impression. Son unique ressource, dans ses peines, étoit de recourir au Seigneur. *On m'accuse, ô mon*

Dieu! disoit-t-elle, *d'appréhender la peine, le travail et la pauvreté ; mais vous savez que je ne connois de pauvreté que celle d'une âme qui est hors de votre grâce. Donnez-moi autant de peines qu'il vous plaira de m'en envoyer, pourvu que vous m'accordiez la patience à proportion. Je me consacre à vous, et servez-vous de moi comme de votre pauvre créature. Je ne me soucie pas du corps, pourvu que vous conserviez mon âme pour vous seul. Et vous, glorieuse vierge Marie, mère de pitié, consolatrice des affligés, et qui assistez les personnes délaissées, après Dieu, je mets en vous mon espérance ; priez pour moi. Et vous, bienheureux saint Jean l'Évangéliste, prenez ma cause en main, et que le monde fasse ce qu'il pourra, pourvu que Dieu soit de mon côté.*

Ce qui contribua beaucoup à lui inspirer tant de fermeté, fut un discours que lui tint son père, quelque temps avant sa mort. Ce bon villageois voyant son épouse s'affliger profondément de l'état de langueur dans lequel il étoit depuis long-temps, lui dit un jour : *Pourquoi vous laissez-vous aller à la peine à cause de ma situation ? Ne faut-il pas vouloir tout ce que Dieu veut ? Oui*, répondit sa femme; *mais cette pauvre petite Amice, que deviendra-t-elle ? Elle ne dit sa volonté à personne. Laissez-la*, répli-

qua son père, *et ne cherchez pas à savoir sa volonté : c'est assez que Dieu la sache, et c'est à lui que vous devez abandonner tous vos enfans, et particulièrement celle-ci. Tout cela est le mieux du monde*, dit encore la mère désolée; *mais elle demeurera à pourrir au coin d'un fossé, et personne ne l'assistera. Que dites-vous donc là?* reprit le bon vieillard. *Dieu abandonna-t-il jamais ceux qui s'abandonnent à lui, et que l'on confie aux soins de sa Providence? En vérité, vous parlez comme une femme qui n'est pas sage.* Puis se tournant vers Amice : *Ma fille*, lui dit-il, *laissez dire votre mère, et faites ce que Dieu vous inspirera.*

Ces dernières paroles, jointes à l'attrait que Dieu lui avoit donné pour la virginité, dès ses plus tendres années, ne s'effacèrent point de son esprit. Sa résistance, néanmoins, ne lui fit jamais perdre le respect qu'elle devoit à sa mère. Celle-ci, désespérant de la vaincre, ne lui parla plus d'établissement.

Amice, dès-lors, ne songea qu'à s'avancer toujours davantage dans le chemin de la vertu. Elle prit pour confesseur M. *Guillerme*, docteur en théologie, et depuis grand-vicaire de Léon. Ce respectable ecclésiastique l'ayant interrogée sur plusieurs points de la religion, fut tellement surpris de trouver dans une fille de la

campagne tant de sagesse et d'instruction, qu'il conçut d'elle la plus haute estime, et qu'admirant les vues de la divine Providence, il s'écria avec le roi-prophète : Heureux, Seigneur, est celui que vous daignez vous-même instruire, et à qui vous voulez bien enseigner votre loi !

Le moment marqué par le divin Maître pour éprouver sa fidèle servante, étoit arrivé; Amice venoit d'entrer dans sa trente-cinquième année, lorsque Dieu lui fit connoître les voies extraordinaires par lesquelles il vouloit la conduire. Elle en rendit compte à un jeune ministre de Jésus-Christ, auquel elle s'adressoit depuis la mort récente de son confesseur. Le directeur, sans expérience, la traita de visionnaire; mais le recteur de *Guimilion*, à qui elle s'en ouvrit, jugea différemment; et cependant résolut d'user de toute la prudence nécessaire avant de prononcer sur la nature des faits qu'elle lui racontoit. Dans cet intervalle, elle fut exposée à un affreux danger. Le 19 mai 1634, fête de saint Yves, étant allée à l'église de *Lambater*, elle passa la journée aux pieds des autels et dans les exercices de piété; en sorte qu'à six heures du soir elle étoit encore à jeûn : s'étant mise en route pour retourner chez elle, elle commençoit à manger un morceau de pain, lorsqu'elle fut rencontrée par un homme à cheval, qui mit pied à terre, la saisit par le bras, et lui fit les

propositions les plus infâmes. Voyant que les promesses étoient inutiles, et désespérant de la séduire, il employa les menaces, et vint jusqu'à vouloir lui ôter la vie. Deux fois il essaya de lui brûler la cervelle; deux fois le pistolet fit long feu dans les mains de l'assassin. Continuant de la poursuivre, le monstre lui déchire ses habits, lui arrache les cheveux, lui meurtrit tous les membres, et pousse sa rage jusqu'à lui blesser le visage avec ses dents. On sonnoit *l'Angelus* à l'église de la paroisse, au point du jour, lorsqu'épuisé lui-même de fatigues, il tomba par terre. Amice, en liberté, se traîna chez elle, où elle arriva tellement défigurée, qu'il étoit impossible de la reconnoître. La justice ayant pris connoissance de cette affaire, fit arrêter ce malheureux, qui fut condamné aux galères à perpétuité. La sainte malade se ressentit long-temps des cruautés qu'il avoit exercées sur elle; fut dix-huit jours sans presque parler ni voir. Pendant deux mois entiers elle ne vécut que d'un peu d'eau, et fut un temps considérable sans pouvoir marcher.

L'an 1639, Amice eut différentes communications célestes qui lui annoncèrent plus en détail la carrière de souffrances qu'elle avoit à parcourir. En même temps que les épreuves étonnantes par où elle devoit passer, lui étoient montrées, on l'exhortoit à la fidélité au service de Dieu, et à un abandon sans réserve à ses

volontés adorables. Le Seigneur lui inspira l'intention de lui présenter, pour la conversion des pécheurs, tout ce qu'elle auroit à souffrir. Dans ce moment elle en fit l'offrande à Dieu, et ne manqua pas de la renouveler tous les jours de sa vie. Il seroit difficile d'ajouter foi aux faits extraordinaires qu'on rapporte de cette sainte fille, s'ils n'étoient attestés par des témoins oculaires dignes de toute notre confiance. Voici comme s'exprime M. *Dulouet*, évêque de *Cornouailles*, pour rendre hommage à la vertu et à la solide piété d'Amice : « Nous avons appris, » dit-il, par une voie assurée, que jusqu'à l'âge » de trente-quatre ans elle a mené une vie sans » reproche; dans l'exercice d'une piété, humi- » lité, obéissance, chasteté, et d'une charité non » commune, qui lui fit, dès sept ans, désirer » d'être vierge, et d'endurer les tourmens des » martyrs pour l'amour de Dieu; tous ceux qui » l'ont dirigée, sont témoins..... que son âme » étoit fortifiée et soutenue d'un don d'oraison, » dans laquelle elle passoit les jours et les nuits, » sans pouvoir fermer les yeux, et que les esprits » de mensonge, sous la figure des bourreaux, lui » faisoient souffrir la veille des fêtes des mar- » tyrs, tous les tourmens que ces saints avoient » endurés ». L'histoire de sa vie assure qu'Amice portoit pendant plusieurs jours l'empreinte des

blessures qu'elle avoit reçues, et qu'ensuite ses plaies étoient parfaitenent guéries.

Elle touchoit au moment où devoient se vérifier les prédictions de son père au lit de la mort. Victime de l'inimitié d'une personne à qui elle avoit cru devoir retirer sa confiance, elle commença à porter tout le poids de son affreux ressentiment, qui avoit été dissimulé pendant quatre ans. Le Seigueur, qui veilloit sur sa fidèle servante, lui avoit révélé la croix qu'il lui préparoit, et elle s'en expliqua avec une dame qui avoit pour elle beaucoup d'amitié et de vénération : « Madame, lui dit Amice, vous serez dans quelque temps bien surprise d'entendre de mes nouvelles; on dira de moi que je bois et que je mange en cachette; que je suis une trompeuse; on me jettera hors de ma chambre; mon directeur m'abandonnera, et en même temps que je serai privée des consolations de la terre, je le serai aussi de celles du ciel, mais pour un temps : dans cette extrémité, une seule personne m'assistera; mais le Seigneur fera connoître mon innocence ». Elle n'eut pas plutôt proféré ces paroles, qu'elle demanda le secret; mais cette dame n'y voulut point consentir, désirant que son époux partageât la confidence, « parce que, lui dit-elle, si les choses arrivent comme vous l'assurez, et que je vienne à en parler comme le

sachant d'avance, on ne voudra pas m'en croire; au lieu que si j'en parle à mon mari avant l'événement, ce sera un témoin auquel on n'aura rien à répliquer ».

Amice demeuroit depuis quelque temps à S.-Paul de Léon; d'abord placée chez madame de *Lénondrain*, et puis aux Ursulines de cette ville. Quoique la communauté en fût fort édifiée, on jugea, vu l'état si extraordinaire de cette pieuse vierge, et le nombre prodigieux de visites qu'elle recevoit, qu'il convenoit de la mettre dans une maison particulière. Elle prit une chambre, et on lui donna une fille nommée *Gabrielle*, pour la servir; cette fille, jeune et légère, et sur laquelle personne ne veilloit, se lia d'amitié avec une servante du voisinage, qui voloit à son maître du vin et autres provisions qu'elle portoit chez Gabrielle. Dès qu'Amice s'en aperçut, elle lui représenta ses torts, et la prévint que si elle continuoit à vivre de la sorte, elle seroit obligée d'en avertir le grand-vicaire, qui l'avoit mise auprès d'elle. Gabrielle, outrée de ces menaces, lui répondit : « Et moi, je te dis que si tu viens à parler contre moi et les autres, nous dirons que tu manges, et que c'est pour toi qu'on apporte ce vin ». L'impudente créature ne s'en tint pas là. Pour prendre les devans contre tout ce qu'on pourroit dire à son désavantage, elle s'adressa à la personne

qui, la première, avoit juré la perte d'Amice. Inventant les plus noires calomnies contre elle, l'accusant d'hypocrisie et de libertinage, ces ennemis de toute vertu parvinrent, de concert, à la diffamer dans l'esprit du public. Les choses furent poussées si loin, que, dans un sermon fait à la cathédrale, on la peignit avec les couleurs les plus odieuses. Amice, attaquée dans tout ce qu'elle avoit de plus cher, sa réputation et son honneur, et abandonnée de toute la terre, se livra d'abord à l'excès de la douleur; mais bientôt se résignant à la volonté de son divin maître, elle se réfugia dans le sein de sa miséricorde, et ne songea plus qu'à mettre à profit la persécution allumée contre elle. Par l'effort de la vertu la plus héroïque, mais, dans ce moment, excessive, elle proposa à son directeur de s'avouer coupable de tous les crimes qu'on lui imputoit, afin d'expier la sensibilité qu'elle avoit fait paroître. Il le lui défendit, et continua de la visiter et de la consoler, jusqu'à ce que lui-même, ébranlé par la calomnie, commença à se prévenir contre elle, lui déclara qu'il ne vouloit plus la confesser, et défendit de lui donner la communion, même dans la quinzaine de Pâques; il poussa l'aveugle prévention jusqu'à la chasser ensuite de la maison qu'il avoit louée pour elle, et jusqu'à la laisser sur le pavé.

La première partie de la prédiction du père

d'Amice étoit accomplie à la lettre; il n'y manquoit plus qu'un trait qui ne tarda pas à la vérifier en entier. L'abbé *du Poulpry de Trébodennie*, archidiacre de Léon, ayant appris la situation de cette fille de la croix, en fut touché de compassion, et alla lui offrir un asile dans sa maison, non pour un peu de temps, mais pour le reste de ses jours. Amice l'accepta avec joie, et y demeura jusqu'à sa mort, toujours comblée des grâces et des attentions de son bienfaiteur. C'étoit là l'inconnu dont son père lui avoit parlé, que la Providence devoit envoyer à son secours. Elle ne laissa jamais, dans une position si cruelle, échapper le plus léger murmure, et ne permit point qu'on parlât mal devant elle de ses persécuteurs; elle les bénissoit au contraire, et ne voyoit en eux que les instrumens de la justice divine, qui vouloit achever de la purifier sur la terre. M. *Robert Cupif*, ayant été nommé évêque de Léon, voulut poursuivre cette affaire, et en chargea M. *du Louet*, en qualité de grand-vicaire, à la place de M. *Guillerme*, auquel il ôta sa confiance le même jour où ce prêtre, indignement abusé, avoit refusé la communion à la sainte malade. On dressa des procès-verbaux, et l'innocence d'Amice fut reconnue dans tout son éclat. Peu après, *Gabrielle*, convaincue de calomnie, périt misérablement, après avoir donné un autre scandale qu'elle ne put cacher,

M. *Guillerme* étant tombé malade, son ancienne pénitente pria instamment qu'on la transportât chez lui, afin de le remercier de tous les soins qu'il avoit bien voulu prendre d'elle, pendant un temps considérable; le mourant, de son côté, manifesta tous ses regrets de s'être laissé séduire par les discours des méchans, lui en demanda pardon, et lui donna des marques d'une estime véritable. Retournée chez son bienfaiteur, elle continua d'y vivre dans la pratique constante de toutes les vertus.

Elle y fut animée par de vrais amis de Dieu, et que le divin Maître lui adressoit sans doute, par un effet touchant de sa miséricorde. Nous avons vu précédemment qu'elle avoit été, dès l'âge de huit ans, mise en condition chez *Christophe Abgrall;* ce bon vieillard avoit conservé la simplicité des premiers temps, avec l'innocence du bel âge. Sa maison étoit ouverte à tous les pauvres, et il n'en refusoit aucun. Comme il étoit marchand de toile, en même temps qu'il étoit laboureur, il cherchoit les tisserands les plus pauvres pour les faire travailler, et les mettre en état de gagner leur vie; par le même principe, lorsqu'il alloit aux marchés et aux foires, il choisissoit les plus indigens pour acheter leurs marchandises, et y mettre le plus haut prix. Le Seigneur bénit sensiblement, dès ce monde, une charité si bienfaisante et si désinté-

ressée, *Christophe* devint riche de plus de douze cents livres de rente.

Il avoit toujours conservé pour Amice les sentimens de la plus haute estime, et il alloit de temps en temps à Saint-Paul-de-Léon la visiter, la consoler et l'animer à souffrir. La dernière fois qu'il la vit, fut le mardi de Pâques de l'année 1647; et, en la quittant, il lui dit adieu en versant quelques larmes. Le 7 mai de la même année, il se sentit une grande foiblesse, sans avoir d'ailleurs aucune maladie déterminée. Ses enfans voulurent envoyer chercher un médecin; il s'y opposa, en disant qu'il lui falloit un médecin de l'âme, et non un du corps. S'étant confessé, et ayant communié, il demanda l'extrême-onction : on lui représenta que ce sacrement supposoit une maladie qui annonçât un danger prochain, et qu'il convenoit lui-même qu'il n'avoit que de la foiblese : « Il est vrai, répliqua-t-il, mais si l'on diffère encore quelque temps, on me laissera mourir sans ce dernier sacrement ». Lorsqu'il l'eut reçu, il exhorta ses enfans à la crainte et à l'amour de Dieu, à la paix et à l'union entre eux, et à la charité envers les pauvres; puis il leur recommanda tendrement son Amice, et les pria de l'assister comme il l'avoit toujours fait lui-même. Il mourut, et lui apparut la nuit suivante, resplendissant de gloire; et lui proposant le bonheur de l'éternité, en ré-

compense des peines passagères de cette vie, il l'encouragea à souffrir avec patience et avec résignation.

M. *Le Nobletz*, prêtre recommandable par son zèle et sa piété, dont la mémoire sera toujours en bénédiction dans la Bretagne, ayant eu connoissance des persécutions suscitées contre l'humble servante du Seigneur, lui envoya une personne de confiance afin de l'exhorter à la résignation, en l'assurant que Dieu ne l'abandonneroit pas; le messager étoit en même temps chargé de lui remettre quelques petites pierres, et de lui dire de sa part, que *comme ces pierres avoient toujours été battues par les orages de la mer, ainsi sa vie seroit traversée jusqu'à sa mort par des peines, des souffrances et des contradictions.*

Dieu suscita encore à Amice un autre ange consolateur; ce fut un enfant de quatre ans élevé dans la maison de son bienfaiteur, et auquel ce respectable ecclésiastique étoit fort attaché, à cause des rares qualités qu'il faisoit déjà paroître. Ce petit saint s'affectionna tellement à la bonne Amice, qu'il ne l'appeloit plus que sa mère. Il la soignoit, la soulageoit autant qu'il lui étoit possible, et celui qui rend la langue des enfans éloquente, mettoit dans la bouche de celui-ci des paroles pleines de paix et de confiance.

L'épouse de Jésus crucifié approchoit du terme

après lequel elle soupiroit depuis si long-temps; mais elle avoit encore un dernier sacrifice à faire, celui du directeur de son âme, de son unique appui; elle eut la douleur de lui survivre de quelques mois. Enfin le Seigneur couronna ses vœux, et après avoir été délivrée de ces secousses extraordinaires, ayant annoncé qu'elle mourroit le jour de Noël, elle reçut le saint viatique et les autres sacremens, le 21 décembre, avec la foi la plus vive, l'humilité la plus profonde, et la charité la plus ardente. Ce spectacle fit couler les larmes de tous ceux qui y assistèrent.

Amice avoit demandé à Dieu d'avoir part aux souffrances de Jésus-Christ agonisant au jardin des olives; elle fut exaucée, et entra dans une tristesse et un délaissement intérieur que rien ne sauroit exprimer. Alors, envisageant avec frayeur les jugemens de Dieu, elle s'écrioit quelquefois : « Que ferai-je, pauvre pécheresse que je suis, quand mon Dieu viendra me juger? et lorsqu'il me demandera compte des grâces qu'il m'a données, que lui dirai-je? » A tous les motifs de confiance qu'on lui suggéroit, elle opposoit les sujets qu'elle avoit d'appréhender. — Vous avez affaire, lui disoit-on, à un père qui n'est que bonté. Elle répondoit aussitôt : Ah! il est juge.... — Il est plein de miséricorde.... — Oui, mais sa justice est infiniment redoutable... — Il

vous a toujours assistée depuis votre enfance.... — C'est ce qui me fait trembler.... — Prenez courage.... — Ah! si le monde savoit combien les jugemens de Dieu sont redoutables.... — Dieu vous a fait la grâce d'endurer tant de martyres!... — Cela ne me met point en assurance.

A ce premier combat succédèrent de violentes tentations sur la foi; mais minuit ayant sonné, elle se trouva tout-à-coup dans la paix la plus profonde. Le lendemain, elle fit prier l'évêque de venir lui donner sa bénédiction : il se transporta chez elle accompagné de son chapitre. « Monseigneur, lui dit-elle, en le voyant entrer, que Dieu soit votre récompense d'avoir daigné visiter une créature qui a l'honneur d'être une de vos ouailles; je prie sa divine majesté de vous donner la grâce d'imiter les exemples de vos prédécesseurs, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de votre peuple. » Le prélat lui donna sa bénédiction, et se recommanda, ainsi que son diocèse, à ses prières.

Après cette cérémonie, le petit Lucas, son jeune ami, se jeta à son cou, l'embrassa tendrement et lui dit: « Adieu, ma bonne mère, je vous suivrai bientôt, et serai enterré près de vous et de M. *Trébodennie* mon parrain ». Ceci arriva comme il l'avoit prédit.

Le jour de Noël, elle se mit à genoux à sept heures du matin, y demeura en produisant des

actes de foi, de confiance, d'amour et de contrition, et en recommandant son âme à Jésus-Christ; elle expira quelques instans après; et ces mots, Jésus et Marie, furent les dernières paroles qu'elle prononça. Elle fut exposée le visage découvert, et enterrée le jour suivant dans une chapelle de la cathédrale, aux pieds de son bienfaiteur: le pontife et tout le clergé séculier et régulier de Léon assistèrent à ses funérailles. Le concours du peuple fut prodigieux, et tous s'empressèrent de faire toucher leurs chapelets à son corps, et d'avoir quelque chose qui eût été à son usage. Cette mort arriva l'an 1647, ou environ.

Frères bien-aimés, nous avons admiré les voies merveilleuses de la grâce sur cette pauvre villageoise, si grande aux yeux de Dieu, par ses vertus et par son héroïsme; mais dans cette vie d'orages et de tempêtes, nous avons plus qu'à nous étonner, nous avons encore à imiter: hommes lâches au service du rémunérateur et du vengeur suprême, apprenez de la jeune bergère quels soins vous devez avoir de votre âme: du sein de son troupeau, la fille des champs semble vous dire: Voyez avec quel soin le cultivateur intelligent travaille l'arbre qui lui donne de bons fruits, pour les multiplier et les améliorer encore; il abat les branches mortes, il émonde les rameaux stériles pour diriger la sève dans

ceux qui doivent être fructueux : il remédie avec attention aux plaies qui altéreroient le tronc, et il le préserve des insectes rongeurs ! Chrétiens, c'est ainsi que vous devez soigner vos intérêts éternels, retrancher de votre cœur les affections criminelles, ou qui peuvent le devenir. Sacrifiez les occupations inutiles, auxquelles votre esprit vous entraîne au préjudice de vos devoirs ; portez aux plaies de votre âme le remède d'une sincère pénitence; garantissez-la, par une continuelle vigilance, des ennemis qui rôdent sans cesse autour d'elle pour la dévorer. Ce travail doit être celui de toute votre vie. Mais si vous négligez de cultiver votre âme, elle éprouvera le sort de l'arbre qu'on abandonne à lui-même ; les branches inutiles et gourmandes se multiplient, s'accroissent, étouffent et font périr les rameaux utiles ; la sève dissipée se détériore ; ses fruits, qui dans l'origine étoient beaux et pleins de saveur, dégénèrent, perdent leur éclat et leur goût ; l'arbre lui-même languit, dépérit successivement, et finit par se corrompre jusque dans le cœur. Ainsi se perdra votre justice, dès que vous cesserez de la surveiller ; elle ira continuellement en se dégradant, jusqu'à ce qu'enfin elle se corrompe et périsse.

Il n'en fut pas ainsi de celle de la vertueuse Amice ; née humble, elle le devint toujours davantage, et ainsi sut ouvrir son âme aux torrens

des faveurs célestes. Tout est refusé au superbe, tout est déféré sans peine au cœur simple. Aussi l'amour-propre, habile à saisir toutes les formes, prend quelquefois jusqu'à celle de la modestie. Il en est une fausse et insidieuse qui souvent surprend les hommages dus à la véritable, telle que fut celle d'Amice; mais pour l'hypocrite, elle paroît craindre ce qu'elle désire, fuir ce qu'elle recherche, et a l'air de ne rien demander, afin d'obtenir plus sûrement et plus abondamment. On se rend modeste par orgueil; mais quel fruit retire-t-on de cette affectation mensongère? On ne trompe jamais Dieu, et il est rare qu'on en impose long-temps aux hommes; le sentiment de vanité qui se cache sous l'apparence de la réserve, perce presque toujours à travers le voile. La modestie du chrétien, bien différente de celle-là, est simple: comme ses autres vertus, elle ne se produit dans les manières que parce qu'elle est dans le cœur; ne trompant point, elle ne se dément jamais; n'aspirant qu'à plaire à Dieu, elle ne recherche point les éloges des hommes, et elle les obtient précisément parce qu'elle ne les ambitionne pas. C'est à cette modestie que l'exemple de Jésus-Christ vous invite. Dans tout le cours d'une vie aussi admirable que la sienne, on ne découvre pas la plus légère trace d'ostentation; obligé souvent, par la rage de ses ennemis, de se justifier,

il fait son apologie, mais jamais son éloge ; il se défend et ne se vante pas ; il repousse le blâme et n'attire pas la louange ; il dit ce qui est nécessaire pour confondre la calomnie, et là il s'arrête, et il tait ce qu'il pouvoit dire si justement pour s'exalter. Combien nous sommes différens de cet admirable modèle ! nous ne nous occupons, pour l'ordinaire, que du désir de plaire aux hommes ; nous rampons en esclaves devant leur opinion, c'est presque toujours pour obtenir leur approbation que nous faisons le bien ; quelquefois même, pour éviter leur critique, nous faisons le mal ; nous agissons comme les bons, pour qu'ils nous louent, et comme les méchans, pour qu'ils ne nous raillent point. L'ambition des éloges nous rend hypocrites, et la crainte des censures nous rend vicieux ; il ne faut pas cependant tomber dans l'excès, et mépriser l'opinion publique ; le soin de sa réputation est un devoir, et l'insensibilité à l'estime, provient ordinairement de l'indifférence pour les vertus qui la procurent. Le juste respecte l'opinion, mais n'en fait pas son idole ; il ne la heurte ni ne l'encense ; il la ménage, mais sans s'y asservir ; il n'agit ni contre elle ni en vue d'elle ; il fait le bien devant les hommes, non pour son avantage, mais pour le leur ; non pour leurs éloges, mais pour leur édification ; non pour leur être agréable, mais pour les porter à la piété par son exemple, et

c'est la différence qui existe entre la vraie vertu et l'hypocrisie; l'une ne veut que mériter l'estime, l'autre que l'obtenir; l'une ne désire que d'être vue de Dieu, l'autre ne cherche qu'à s'attirer les regards des hommes.

Il est bien aisé sans doute, dans ce contraste si sensible, de décider à qui appartient la palme de la modestie et de l'humilité; mais comment se fait-il qu'une âme aussi innocente, aussi parfaite, soit encore épurée par des tribulations continuelles? Adorons en silence les voies impénétrables, mais toujours si sages du Très-Haut. Contentons-nous de jeter un coup d'œil de respect et d'amour sur Jésus parvenu à l'âge de douze ans : considérons-le se cachant même aux regards de deux personnes qui lui sont les plus chères; il ne craint pas d'affliger leur tendresse, il ne paroît point ému des vives inquiétudes qu'il va leur causer; pendant trois jours entiers, il les laisse en proie à leurs alarmes : ainsi en use-t-il quelquefois envers les âmes qu'il aime le plus; il s'éloigne d'elles pour un temps, il paroît les avoir abandonnées, son absence les livre à des sécheresses, à des ennuis, à des dégoûts qui les désolent. O vous! dont Jésus-Christ s'est ainsi éloigné, affligez-vous, ce sentiment est assez naturel, mais ne désespérez pas; il est absent, non pour long-temps; il ne vous abandonne pas, il vous éprouve : son éloignement

même est un bienfait; il veut ranimer vos désirs, réchauffer votre piété, donner une nouvelle ardeur à votre zèle : voyez avec quelle vivacité Marie et Joseph vont chercher de tous côtés Jésus qu'ils ont perdu; allez sur leurs traces le chercher aussi; appelez-le par vos vœux, demandez-le à tous ceux qui pourront vous l'indiquer; à de sages directeurs, à des personnes éclairées de l'esprit divin : ce ne sera point parmi vos amis et vos connoissances du siècle, que vous retrouverez Jésus; il ne se tient point dans les sociétés du monde, dans ces assemblées profanes où il est presque toujours oublié, souvent offensé, quelquefois blasphémé : c'est dans son temple que Marie et Joseph le retrouvent, c'est là, c'est dans les saintes assemblées des fidèles où son nom est invoqué, qu'il se plaît, et que vous le trouverez vous-même : c'est-là aussi que vous le cherchâtes, là que vous le trouvâtes si heureusement, ô humble Amice! la gloire des bons chrétiens, sur-tout des petits et des pauvres.

PRATIQUE.

1°. Je regarderai comme un devoir de la plus haute importance, de cultiver la vertu dans le cœur de la jeunesse; 2°. je ne m'éleverai point au-dessus de ma condition : si elle est humble et obscure, tous les jours j'en rendrai grâces à

Dieu, dont les plus tendres communications sont avec les enfans, les ignorans et les pauvres : si je naquis dans un rang distingué, je m'efforcerai d'y être toujours simple, modeste et ami sincère, bienveillant, protecteur de l'artisan vertueux, de l'indigent honnête homme ; 3°. dans tout état de choses, je me préparerai aux tribulations, et j'étoufferai dans mon cœur jusqu'au germe du ressentiment contre ceux qui se montreroient les auteurs de mes peines ; je leur pardonnerai sans aucun délai, et ne conserverai pour eux que de l'amour et des bénédictions.

MÉTAKUAT,

ALGONQUIN,

DÉCÉDÉ L'AN DE J.-C. 1640 OU 41,

Ses derniers jours, extraits de sa Vie, publiée par M. Duché. — A Paris, chez Rigaud, rue de la Harpe, en 1706.

ENTRE plusieurs sauvages de différentes contrées qui vinrent, en 1640, trouver à Quebec, capitale du Canada, les missionnaires français, étoient un Algonquin nommé *Métakuat*, et un

Huron appelé *Matenbik*, tous deux chefs de famille, tous deux revêtus d'une grande autorité dans leur nation. Ils furent engagés à se faire instruire, par un jeune Algonquin, sur le point de mourir : « J'ai été, leur dit-il d'une voix animée par les sentimens d'un vrai néophyte, j'ai été à Quebec, j'ai entendu les Pères parler de l'autre vie; tout ce qu'ils disent me semble vrai, et j'ai un grand regret de mourir avant d'être instruit et baptisé; allez trouver les Pères après ma mort : écoutez-les; car ce qu'ils enseignent est bon ». Il mourut, et fidèle à cet avis salutaire, Métakuat se mit en route avec Matenbik. Ils montrèrent d'abord l'un et l'autre le plus grand zèle à se faire instruire, et ensuite un désir extrême de recevoir le baptême : on différa de le leur accorder pendant quelque temps. Tous deux étoient jongleurs, ou avoient eu, ou se figuroient avoir eu commerce avec le démon, et ces sauvages retournent aisément à leurs superstitions : néanmoins, comme après un temps convenable d'épreuves, ils paroissoient sincèrement convertis, on se rendit à leurs instances. Ils devoient être baptisés, ainsi que l'épouse de Métakuat, qui l'avoit suivi, et plusieurs autres néophytes; mais, hélas! ô inconstance criminelle de l'homme plongé dans les plaisirs des sens et victime de ses passions! un grand nombre de ceux-ci, au moment d'entrer dans l'église, méprisent le don de

Dieu, et retournent à leurs cabanes, à leur crédulité et à leur idolâtrie.

Matenbik imita ce funeste exemple, et n'eut pas plutôt repris ses habitudes diaboliques, qu'il devint l'ennemi mortel des chretiens, et spécialement de Metakuat. Ce dernier, heureuse conquête de la grâce ! instruisoit, ainsi que sa vertueuse épouse, ses aveugles compatriotes, et mettoit tout en œuvre pour les toucher et les gagner à J.-C. Ces deux nouveaux apôtres prêchoient encore plus éloquemment par leurs actions que par leurs discours : tout en eux annonçoit l'esprit de Dieu. Un jour Métakuat, après avoir communié, disoit au missionnaire : « Mon cœur est plein de joie ; je ne sais ce qu'il dit, mais je sais bien qu'il parle, et je ne l'entends pas ; il va au-delà de ma pensée : il me semble que ce que Dieu fait en moi est admirable ! il me dit dans l'âme, qu'il faut que je sois bon, puisque je crois en lui ; je le serai, et il me bénira : car il me le promet, et il ne souffrira point que je tombe dans le feu éternel. » Peu de temps après, il vint retrouver l'homme de Dieu, et lui dit : « Nikanis (c'est ainsi qu'on l'appeloit), il m'est venu une pensée : nous autres sauvages, nous ne prions point assez Dieu pour ton roi ; il faut qu'il soit bon, puisqu'il vous envoie de si loin pour nous ouvrir le ciel. Quel est le roi qui soit aussi charitable que lui ? Nous nous assem-

blerons donc tous les jours, et nous prierons pour lui, si tu veux le permettre. C'est notre roi, c'est notre père; nous demanderons au ciel qu'il le conserve; car je crois que Dieu le dit ainsi à mon cœur. »

Tels étaient Métakuat et son épouse; simples, fidèles, zélés pour la conversion des sauvages, tandis que le malheureux Matenbik s'efforçoit de détruire ce qu'ils édifioient. Il porta si loin sa haine pour les disciples de Jésus-Christ, qu'informé du projet d'un des missionnaires, qui vouloit se rendre avec Métakuat au milieu de la nation neutre, plus éloignée que les Algonquins et les Hurons, le monstre résolut de traverser ce dessein de toutes les manières possibles.

Il part avec quelques Hurons aussi méchans que lui, devance le missionnaire au milieu de la nation neutre, annonce à cette nation qu'elle verra bientôt paroître des magiciens européens, qui répandront toute espèce de maux sur la contrée. Ce peuple superstitieux fut la dupe de ces horribles impostures, et au moment où arriva l'ami de Dieu et des hommes, excédé de fatigue, suivi de nos deux époux et de deux Français, on leur ferma la porte des cabanes, et personne ne voulut les entendre. Matenbik eut l'abominable impudence de dire au missionnaire, en présence de plusieurs témoins, qu'il ne l'avoit aban-

donné que par un sentiment d'horreur de la résolution qu'il avoit prise de faire périr tous les habitans du pays. Ces calomnies n'empêchèrent pas le serviteur de Jésus-Christ d'opérer quelques conversions, et il promit aux sauvages les mieux disposés, qu'il reviendroit au milieu d'eux, dès que les circonstances le lui permettroient; mais il fut contraint de retourner promptement à Quebec, pour éviter le supplice du feu dont on le menaçoit chaque jour.

Ce n'étoit pas assez pour Matenbik d'avoir mis obstacle au progrès de l'Evangile; l'apôtre du démon vouloit la perte du bon missionnaire et de ses pieux compagnons. Il se mit donc en embuscade dans un défilé où ils devoient passer; mais l'impie ignoroit que les Hurons qui l'accompagnoient étoient plus encore ses ennemis personnels que ceux des chrétiens; il les avoit traités avec une extrême dureté, et ils désiroient vivement d'en tirer vengeance. Les ayant conduits sur la montagne que devoit gravir l'homme de Dieu, ils l'aperçurent à l'instant où, pour sanctifier le jour du Seigneur, il offroit, sur un autel de gazon, nos augustes mystères. Le méchant, à se spectacle, s'arrête, frappé d'un respect soudain. Le missionnaire, après avoir célébré le saint sacrifice, s'éloigna pour prier; les assassins fondirent en ce moment sur Métakuat et son épouse, restés à une certaine distance

d'eux : Matenbik frappa d'un coup de hache Métakuat, et l'étendit à ses pieds ; mais, dans le moment, il reçut lui-même des Hurons plusieurs coups de dard. Aussitôt ils s'enfuirent précipitamment dans les montagnes, sans avoir blessé la femme de Métakuat. Cette pieuse néophyte banda les plaies de son mari, et parvenoit à arrêter un peu l'effusion de son sang, lorsque Matenbik, étendu assez près d'eux, et revenu un peu à lui, appela du secours, disant qu'il se repentoit de ses crimes, et demandoit le baptême avant de mourir. Quelle voix entends-je? dit Métakuat; qui donc demande le baptême? C'est ton ennemi Matenbik, lui répond son épouse désolée, c'est lui qui t'a frappé. « Ne l'appelle point mon ennemi, reprit le saint mourant, c'est mon frère; le démon l'a poussé à commettre un crime, il faut lui pardonner; et puisqu'il se repent et demande le baptême, je le baptiserai, et l'embrasserai avec l'affection qu'on doit à un frère ou à un ami, avant que nous mourions tous deux ». En achevant ces mots, il se traîne auprès de son assassin, et lui dit : Si tu te repens d'avoir péché, souffre que je t'embrasse, et je te baptiserai ensuite. Matenbik lui tendit les bras, et Métakuat, après l'avoir embrassé, le baptisa. Le missionnaire arriva dans ce moment avec un Français qui l'avoit suivi; ils louèrent et admirèrent la charité du nouvel Etienne.

L'homme du Seigneur assista au dernier moment de Matenbik, qui mourut bientôt après. La plaie de Métakuat n'étant pas très-profonde, il fut en état de continuer sa route, et il en supporta les fatigues avec une constance admirable. Tous arrivèrent heureusement aux trois rivières où les missionnaires avoient une habitation; mais les combats du juste étoient terminés, et la couronne alloit être placée sur sa tête. Métakuat, attaqué de la fièvre, mourut de la mort des élus. Sa digne veuve se retira près des Ursulines de Quebec, où elle termina sa carrière en réputation de sainteté.

VERTUEUX et généreux Métakuat, je te salue, et je bénis ta courte mais si sainte carrière. Depuis l'heureuse époque de ta conversion, jusqu'à celle de ta mort plus heureuse encore, tu étois à l'abri de ces monstrueuses erreurs, de ces passions déréglées qui avoient déshonoré presque tous les jours de ta vie; mais la fin de ta carrière nous rappelle à la fois et l'apôtre éloquent de la vérité, et le fidèle imitateur du premier des martyrs : comme lui, en cessant d'exister, tu fais à la foi une nouvelle conquête. Vénérable sauvage! si j'approche du théâtre sanglant de ton zèle, si je frémis à la vue du fer homicide qui t'a frappé, j'y vois ton bourreau devenu ton ami; j'y admire celui qui étoit la proie des démons, l'enfant de

la colère, élevé par l'efficacité de ton ministère au rang des élus. O grâce! que tes triomphes sont beaux! ô Dieu! que vos vrais serviteurs se montrent magnanimes! ô homme! viens dans la cabane du juste expirant; écoute les derniers mots que prononce sa voix défaillante, mais ranimée par le sentiment. Mes frères, nous dira-t-il, il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes, pour trouver la félicité que vous cherchez; ne sortez pas de vous-mêmes, et vous serez heureux. Que les amertumes même de la vertu paroissent douces à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins et aux agitations continuelles des pêcheurs! Qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde entraînés par le torrent des passions, dans l'abîme de tous les maux! Ainsi, les Israélites échappés aux flots de la mer, voyant de loin Pharaon et tous les grands d'Egypte submergés, sentoient plus vivement le bonheur de leur sécurité, trouvoient agréables les voies arides du désert, et comparant leur destinée à celle des Egyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantoient avec Moyse, ce divin cantique d'actions de grâces, où sont célébrées avec tant de magnificence les miséricordes du Seigneur.

J'ai parlé avec un saint respect de Métakuat et de ceux dont la mort a été précieuse devant

le Seigneur; mais, hélas! qu'ai-je maintenant à dire de vous, complices criminels de Matenbik, qui, peut-être, n'éprouverez pas ses regrets tardifs, motifs consolans de nos espérances? Le prophète l'a dit : *tous les ennemis de Jésus-Christ seront détruits comme un vêtement que les insectes rongent.* Ces insectes portent le ravage sans bruit, et le péché attaque l'âme des pécheurs sans qu'ils s'en aperçoivent, parce qu'ils ne réfléchissent point sur le malheur de leur situation. Ils ne reconnoîtront la profondeur de la plaie que lorsqu'il ne sera plus temps d'y remédier; les saints ont sur leur conscience ces regards attentifs qu'un sage économe a sur les meubles de sa maison. Il les visite, il les expose à l'air, il les nettoie de tout ce qui pourroit en altérer la fraîcheur; ainsi les saints ne cessent pas de s'observer eux-mêmes; ils sont toujours près d'eux, afin de s'assurer, autant qu'il leur est possible, que Dieu ne s'en éloigne pas. Quand saint Paul disoit : « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jésus-Christ Notre-Seigneur » ; cette magnanime confiance étoit le résultat de l'examen qu'il avoit fait de lui-même; il trouvoit son cœur détaché de

tout, et lié par l'amour à Dieu seul et à Jésus-Christ. La confiance de Métakuat reposoit sur la même base, et le grand apôtre et le néophyte jouissent et jouiront à jamais de la félicité qui la suit, lorsqu'une charité, éprouvée comme l'or par le feu, en a été le fondement.

PRATIQUE.

1°. Quelque égarés que puissent être plusieurs de mes frères, je n'en conserverai pas moins envers eux la charité la plus tendre, et leur conversion sera toujours l'objet de mes vœux et de mes espérances.

2°. Pour éviter les dangers du mauvais exemple, je fuirai avec soin, mais sans témoigner de l'indifférence ou de l'aigreur, la société des méchans.

3°. Si j'ai le malheur d'avoir des ennemis, je conserverai la disposition de tout pardonner, à quelques excès que leur haine puisse les porter; et tous les hommes, sans en excepter un seul, seront l'objet de mon affection.

LE BON HENRI,

MAITRE CORDONNIER A PARIS,

DÉCÉDÉ EN 1666.

*Précis de sa vie, extrait de l'*Artisan chrétien, *ou* la Vie du bon Henri, *publié par M. Jean-Antoine Vachet, prêtre. — A Paris, chez Guillaume Desprez, rue S.-Jacques, en* 1670.

HENRI-MICHEL BUCHE, appelé communément le *bon Henri*, naquit, vers la fin du seizième siècle, de simples artisans, et dans la ville d'Arlon, duché de Luxembourg, diocèse de Trèves. Dès son enfance il témoigna de l'inclination pour la piété, et une solidité et une vivacité d'esprit extraordinaires. A peine sorti du berceau, Henri recherchoit la société des gens sages et des vieillards; en se formant au métier de cordonnier, il joignit à un travail assidu, les exercices de la dévotion la plus édifiante: empressé de connoître les obligations qu'impose le christianisme, il en faisoit sa principale étude, régloit ses actions sur la loi de Dieu, et pendant les occupations les plus pénibles de son premier âge, sans cesse il élevoit

vers Dieu son esprit et son cœur. Déjà pénétré du saint amour, Henri parloit des choses du ciel avec autant de discrétion que de sentiment. Ses délices, les dimanches et les fêtes, étoient de visiter les églises, d'assister au service divin, et d'entendre les sermons et les catéchismes. Il aimoit la prière, s'appliquoit à la connoissance et à la pratique de toutes les vertus, et particulièrement de celles qui enseignent à mortifier la chair et l'esprit; dans peu d'années, il atteignit une grande perfection, à cet âge et dans cette condition où tant d'autres se perdent, les uns par frivolité, les autres par la débauche ou par l'avarice. Il avoit à peine fini son apprentissage, qu'ayant acquis, avec le talent propre à sa profession, les vertus du fervent chrétien, il fut estimé excellent ouvrier, et déjà proposé comme modèle à tous les états de la société chrétienne, sous le nom du bon Henri qu'il a conservé.

Loin de dégénérer de ses premiers sentimens, ses progrès dans la vertu furent si rapides, que ses contemporains considérèrent un pauvre artisan, sans lettres, sans crédit, sans aucune éloquence, comme étant un parfait serviteur de Dieu. Dès qu'il put entièrement disposer de lui-même, il renonça à tout pour mieux servir son divin Maître, et pour être, à l'égard du prochain, d'une charité plus désintéressée.

Un amour ardent pour son Dieu, et une affec-

tion tendre et ingénieuse pour ses frères, animoient constamment son cœur de ces beaux sentimens. Le premier, l'élevant au-dessus de lui-même, portoit vers le ciel, comme vers son centre, toutes les puissances de son être : il ne songeoit qu'à plaire à Dieu, qu'à lui parler dans l'oraison, qu'à le remercier de ses grâces, qu'à former des vœux pour l'extension de sa gloire; mais les besoins spirituels ou physiques de ceux qui l'entouroient, le rappeloient vers la terre, en lui inspirant pour tous une compassion touchante et vive. Résolu d'aller de ville en ville pour multiplier, par mille pieuses industries, des conquêtes à l'objet adorable de tous ses transports, il s'appliqua plus particulièrement au salut des garçons cordonniers; il les cherchoit avec un saint empressement dans les ateliers, à leurs logemens, jusque dans les cabarets, dans leurs assemblées de jeux ou d'autres plaisirs condamnables. Il s'insinuoit dans leur esprit par l'empire de la douceur, lioit conversation avec eux, et ses paroles, enflammées du feu de l'amour divin, faisoient les plus vives impressions sur ceux qui l'écoutoient.

Quand il rencontroit des pécheurs, il ne les quittoit point qu'ils ne lui eussent promis de faire une confession générale; s'il lui étoit possible, il leur procuroit un confesseur, les conduisoit à ses pieds, et après cette première démarche, quels

soins assidus ne prenoit-il pas pour les entretenir dans l'état de grâce! Il les recommandoit à des personnes vertueuses, il les suivoit lui-même et les instruisoit des moyens d'obtenir et de conserver la piété, et les décidoit à fuir les sociétés dangereuses, et les occasions du péché; à s'approcher des sacremens; à s'appliquer à l'oraison, à se rendre assidus à l'office divin et à la prédication les dimanches et les fêtes; à chercher la compagnie des gens de bien, à lire de bons livres, à ne jamais manquer de faire à genoux, soir et matin, quelque prière; à s'examiner avec soin, à s'efforcer de produire des actes de contrition et d'actions de grâces dont il leur apprenoit la formule. Le bon Henri exhortoit encore tous ces jeunes ouvriers à la fidélité envers leurs maîtres, et à une exacte équité à l'égard de ceux pour lesquels ils travailloient.

Il vit avec une vive douleur que les jours solennisés par l'Eglise, la plupart des artisans se livrent aux divertissemens ou à la débauche, au lieu de sanctifier ces saints jours; il les accompagnoit durant ces fêtes aux exercices de la paroisse; de là il les conduisoit en d'autres églises, dans des hôpitaux, dans les lieux où ils trouvoient l'occasion d'exercer la charité et de nourrir leur dévotion. Il leur assignoit un rendez-vous pour leur parler avec plus de loisir, et il les entretenoit avec le zèle le plus tendre des choses

nécessaires au salut. Dans un pays voisin de l'Allemagne, où l'hérésie avoit fait des progrès alarmans, où les fidèles étoient peu instruits, et où l'on manquoit de prêtres fervens qui ranimassent la piété expirante, le Seigneur, toujours admirable dans ses voies, suscitoit un simple artisan pour les éclairer, les établir dans la voie du salut, les consoler dans leurs peines, les retirer de leurs vices, et les amener à la pratique des vertus chrétiennes.

On n'eût pu, sans ressentir une délicieuse satisfaction, se trouver dans ces lieux où le bon Henri conversoit avec des pécheurs. La gravité de sa physionomie, l'onction céleste de ses paroles, les innocens artifices d'une charité soutenue par la grâce, produisoient dans des cœurs qui ne sembloient respirer que pour le péché, une révolution si subite, qu'on auroit cru cette petite assemblée composée d'autant de saints qu'il y avoit de personnes. Ces succès ne l'élevoient point à ses propres yeux; il s'en humilioit continuellement par la pénitence, en même temps que l'ardeur de son oraison le mettoit en communication intime avec Dieu. Cependant la charité croissoit toujours dans son cœur, et lui faisoit oublier ses besoins, pour ne songer qu'à ceux d'autrui. Il sembloit que la Providence l'eût établi au milieu du monde comme un père au milieu de sa famille, pour écouter les plaintes,

prendre connoissance des misères des indigens, adoucir les peines des affligés, sans avoir égard à la qualité des personnes, sans s'arrêter à considérer s'il y étoit obligé par nature ou par justice, sans consulter jamais ses foibles moyens; donnant ses habits, sa chemise et ses souliers, et après avoir tout donné, restant si mal vêtu, que sa vue inspiroit de la compassion. Après s'être retranché ce qu'il jugeoit superflu dans sa nourriture, il poussa quelquefois l'abnégation de lui-même jusqu'à se refuser du pain, pour soulager des pauvres en proie à la maladie, ou que la honte de tendre la main contraignoit de souffrir en silence. Quoiqu'il travaillât seul autant que deux bons ouvriers, il résolut de consacrer à son métier les nuits entières, pour soulager plus efficacement les membres de Jésus-Christ, auxquels il s'étoit dévoué avec ce qu'il possédoit, leur donnant ainsi sa subsistance, ses sueurs, son repos et sa vie. Lorsqu'il se voyoit dans l'impuissance de rien faire de plus en leur faveur, il parloit avec tant d'onction aux jeunes cordonniers, ses compagnons, qu'ils donnoient aussi tout ce qu'il leur étoit possible de donner. Sa charité se manifesta avec tant d'éclat, que partout où il passoit, on ne s'entretenoit que du pauvre de Jésus-Christ, que du vertueux artisan. Sa réputation le devançoit dans les lieux où il n'avoit pas encore été; on y désiroit, on y at-

tendoit le père des pauvres, le disciple d'un Dieu souffrant, le modèle des artisans chrétiens. Qui ne s'étonnera qu'un pauvre garçon cordonnier pût, avec son travail, suffire à tant de bonnes œuvres? Mais ce fonds, béni par le Seigneur, étoit comme inépuisable (1).

Le zèle du bon Henri pour la gloire du Seigneur, et pour le salut de son prochain, n'avoit pas un théâtre assez vaste dans la province du Luxembourg et dans le pays Messin; la providence le conduisit à Paris, afin qu'il trouvât dans cette immense capitale, assez d'occasions pour suffire aux besoins de son cœur. Le spectacle de cette ville, centre des vices et des vertus, enflamma effectivement son zèle d'un nouveau feu, par la fidélité toujours plus parfaite avec laquelle il répondit aux attraits de la grâce; il continua aussi le même genre de bonnes œuvres dans ce siècle où le bienheureux *Jean de Dieu* cherchoit en Espagne les pauvres malades abandonnés dans les étables, sur les routes ou les places publiques, les chargeoit sur ses épaules

(1) Pourquoi s'étonner de ces prodiges de miséricorde et de charité? N'a-t-on pas vu un soldat du régiment de Clairambault, ménager trois sous pour les pauvres, sur quatre qu'il recevoit chaque jour pour sa solde? N'ayant plus rien à donner, il alloit soigner les malades, et les veilloit la nuit, pour soulager ceux qui les servoient le jour.

et les portoit dans les hôpitaux; le généreux artisan, avec le même esprit, cherchoit en France les pauvres garçons cordonniers, et les indigens infirmes ou coupables, alloit à Paris, avec le même zèle qui l'avoit animé dans la province, leur parler dans les ateliers, dans les maisons et sur les places publiques; il les pressoit sur son cœur, épousoit en quelque sorte toutes leurs misères corporelles et spirituelles, instruisoit les ignorans, consoloit les affligés, trouvoit pour les uns de l'emploi chez les maîtres, fournissoit aux autres les instrumens nécessaires à leur métier, procuroit par son travail, par ses privations ou ses sollicitations, des secours à ceux que des accidens avoient rendus pauvres; ménageant en faveur des plus malades quelques lits aux hôpitaux, et par-tout où il pouvoit les placer. Ces efforts généreux étoient trop peu pour son cœur. Les dimanches et les fêtes, il assembloit ces ouvriers, ou dans leurs ateliers ou au milieu des champs, et là, se plaçant sur un amas de pierres, il leur faisoit une exhortation; ils l'écoutoient si volontiers qu'ils le suivoient en troupe sans se lasser de l'entendre; ils ne parloient que de lui, et s'il venoit à passer devant les boutiques où ils travailloient, ils s'avançoient pour le voir et pour se le montrer les uns aux autres comme un objet tout-à-la-fois d'admiration et de consolation.

Ce n'est pas que Henri cherchât à acquérir cette renommée extraordinaire ; il n'ambitionnoit que l'obscurité, l'oubli, et n'eût voulu être connu que des pauvres et des simples. Mais les personnes de qualité qui avoient le bonheur de savoir apprécier la vertu, n'en recherchoient pas moins la société de cet humble serviteur de Dieu : tel fut entr'autres le célèbre *de Ranty*, moins illustre par sa naissance que par sa réputation de sainteté ; depuis qu'il avoit entendu parler du bon Henri, son désir de le connoître croissoit chaque jour ; aux yeux de toute personne pieuse, rien ne sera jugé plus intéressant que leur première entrevue : dès qu'ils se virent, ils contractèrent une union que forma la charité qui les consumoit, et cette union, devenue plus forte que la mort, n'eut plus d'autres bornes que celles de leur vie. Depuis ce jour, le noble et puissant protecteur des indigens, témoigna souvent la joie la plus vive de posséder Henri pour compagnon de ses bonnes œuvres ; on ne peut exprimer la haute idée qu'il avoit conçue du trésor de grâces dont le cœur de cet artisan étoit enrichi ; aussi ce vertueux gentilhomme, si recommandable par le don de discrétion dans les choses de Dieu, s'attacha toujours avec confiance à faire réussir les desseins de son nouvel ami. L'intimité de ces deux belles âmes fut suivie de bénédictions abondantes ; c'étoit avec l'effu-

sion des plus doux sentimens que M. *de Ranty* épanchoit ses peines dans l'âme du pauvre de Jésus-Christ ; celui-ci répondoit à cette confiance par un retour parfait : de ce rapprochement si vif entre leurs cœurs, le gentilhomme et l'artisan (chose admirable, mais que l'orgueil du siècle accueillera par des ris moqueurs) retirèrent pour eux-mêmes les fruits les plus précieux.

Pourvu de grâces particulières pour servir les malades et pour exhorter les mourans, le saint artisan s'acquitta de ces devoirs de charité avec un zèle infatigable; dignes rivaux de son amour pour ceux qui souffrent, tous ces ouvriers qu'il avoit ou convertis ou sanctifiés, se trouvoient avec lui les dimanches et les fêtes à l'Hôtel-Dieu de Paris : ils y servoient les pauvres, les instruisoient, les consoloient, accompagnoient le saint Sacrement que l'on portoit à une certaine heure aux malades, et s'acquittoient de toutes ces œuvres pieuses avec un recueillement, une dévotion, dont l'hôpital entier étoit édifié.

Dans un autre hôpital, dit de *saint Anastase*, ou autrement de *saint Gervais*, à Paris, on étoit dans l'usage de recevoir pour trois nuits les voyageurs indigens de toute nation; dans cet asile se rendoient des enfans prodigues, des soldats, des gens d'une vie scandaleuse, dont plusieurs avoient passé un grand nombre d'années sans se confes-

ser; d'autres avoient atteint la maturité de l'âge sans avoir reçu la moindre instruction chrétienne, soit qu'ils eussent dès leur jeunesse suivi la profession des armes, soit qu'ils se fussent trouvés dans une mendicité criminelle : en soulageant leurs infirmités corporelles, on avoit le plus grand soin de satisfaire à leurs besoins spirituels; on leur faisoit le catéchisme, on leur apprenoit à prier le Seigneur, à faire leur examen de conscience, et à assister avec piété aux divins offices. Henri, ayant remarqué combien de fruits cet hôpital offroit à recueillir pour le ciel, il s'y trouvoit souvent le soir aux instans de l'arrivée des pauvres, et leur parloit avec l'intérêt le plus tendre. Il s'y rendoit principalement les jours de fête et les dimanches le matin; il les instruisoit, il les encourageoit à entendre avec l'attention convenable l'exhortation du ministre sacré; il s'efforçoit de les disposer à la confession et à la communion. Souvent il se confessa près d'eux et communia avec eux; heureux, disoit-il, de se voir à la table de Jésus-Christ au milieu de ces pauvres et de ces pécheurs pénitens : quand il rencontroit dans cet asile de toutes les misères humaines, des partisans de l'erreur ou des pécheurs endurcis, il s'efforçoit, par la ferveur de son zèle, par les instances de sa charité, d'amolir leurs cœurs, de résoudre leurs vaines objections, de leur découvrir leurs erreurs. Cette charité

se métamorphosa sous mille formes différentes, pour en multiplier les fruits; quand il apercevoit parmi ces vagabonds des enfans de famille, ou des serviteurs débauchés et fugitifs, il les ramenoit à leurs parens ou à leurs maîtres, dont il obtenoit le pardon, avec le retour de leur bienveillance en faveur du coupable. Il rétablissoit dans les familles, l'ordre, l'union et la paix. Tant de bien ne se bornoit pas aux habitans de Paris. Les étrangers qui abordoient cet hospice n'étoient pas moins chers à son cœur; après qu'il avoit pourvu à leurs besoins spirituels, il leur procuroit des lettres de recommandation, des aumônes, et les moyens de se rendre dans leur pays.

Des personnes distinguées par leur piété voyant qu'il s'étoit entièrement dépouillé pour les pauvres, et désirant lui donner plus de considération aux yeux des hommes, lui procurèrent ce qu'on nommoit un *privilège* de maître cordonnier; dès-lors il forma sous son nom un atelier d'élèves, qui, jaloux d'imiter leur modèle, de le suivre chez les malheureux, de le seconder dans toutes ses bonnes œuvres, de se consacrer entièrement au service du divin Maître, dans une condition dégagée de tous soins domestiques, désiroient avec la plus vive ardeur de passer leurs jours avec lui.

Dans cette nouvelle situation, sa charité se

montra sous un nouveau jour ; plein d'affection, sur-tout pour les ouvriers de sa profession, il leur apprenoit ce qui leur manquoit pour parvenir à gagner leur vie ; il alloit les chercher dans les hôpitaux, les menoit chez lui, leur donnoit des vêtemens, leur fournissoit les outils nécessaires, et cette admirable conduite fut plusieurs fois imitée par des artisans pénétrés de respect pour l'homme de Dieu, et se modelant sur son exemple : ce fut ainsi qu'il en retira un grand nombre du libertinage, et qu'il en retint beaucoup d'autres sur le bord de l'abîme.

L'hérésie faisoit horreur à une âme aussi pure et aussi docile aux lumières de la foi ; sans cesse occupé de la recherche des garçons cordonniers qui en étoient infectés, il saisissoit adroitement l'occasion de les entretenir. Pour multiplier ces nouvelles conquêtes, il se logea dans la maison de la propagation de la foi, asile des nouveaux catholiques ; ses discours pénétroient dans le cœur de ces infortunés, les éclairoient, les touchoient et les disposoient à se convertir. Alors il cultivoit avec empressement ces plantes nouvelles, fixoit sur elles son attention, guidoit leurs premières démarches, les prémunissoit contre les écueils qui les entouroient, et les garantissoit de la séduction et des conseils pervers ou de leurs parens, ou de leurs anciens amis encore engagés dans l'erreur.

Une plus vaste carrière s'ouvrit devant le vertueux artisan. Un des maux les plus funestes désola le siècle où il vécut : c'étoit, parmi les ouvriers, l'exercice de certaines maximes sacriléges qu'ils pratiquoient ; maximes d'autant plus pernicieuses, qu'elles étoient cachées sous le voile d'une religion apparente, et qu'on les embrassoit avec une parfaite assurance d'impunité. Le caractère de la sainteté de l'obscur citoyen dont nous écrivons la vie, fut un zèle ardent et continuel pour abolir tous les genres d'impiétés qui régnoient dans tous les métiers, et particulièrement dans le sien. Ne nous y trompons pas, Henri n'étoit point homme à s'ériger en réformateur importun de toutes sortes de personnes; doué d'un esprit solide, il ne s'arrêtoit pas à censurer des choses de peu de conséquence, mais il s'attachoit à obtenir des résultats essentiels à la gloire de Dieu, et au bien de l'Eglise, lorsqu'il s'y voyoit porté par les lumières intérieures qu'il recevoit de Dieu, et par l'ordre de ceux qui dirigoient sa conscience, en poursuivant avec autant de générosité que de prudence, la ruine de ces coutumes abominables, nommées alors chez le peuple du nom trivial de *compagnonage*. Il ne se troubla jamais des peines que lui suscitèrent les ennemis de tout bien, ni ne s'inquiéta du secours que lui refusoient des amis consultant une fausse prudence. Que ne fit-on pas pour

le décourager? Quoi! lui disoit-on, vous seul, dépouillé de bien et sans autorité, vous oseriez vous engager dans une affaire de cette importance, contre une multitude d'ouvriers répandus en France et dans les autres royaumes; c'est consumer en pure perte votre temps, vos moyens, vos forces, et exposer évidemment votre vie, en vous déclarant contre tous ces ouvriers, qui sans mœurs et sans foi, parviendront à vous surprendre et à vous assassiner. Insensible à toutes ces considérations humaines, Henri va d'abord chercher ces insensés, leur découvre l'état déplorable de leur âme, les exhorte, les conjure d'abandonner ces abominables pratiques : peu de ces malheureux l'écoutant avec intérêt, beaucoup d'autres tournant en ridicule ses affectueuses et pressantes sollicitations, il prend le sage parti d'exposer l'état des choses aux docteurs en théologie : *quatorze d'entreux*, par une délibération du 20 septembre 1645, opinent que le serment et les pratiques des garçons cordonniers, sont impies et superstitieux; que ceux-ci ne sont pas en sûreté de conscience, tandis qu'ils seront dans la volonté d'y persister, et que ceux qui ne sont point encore engagés par ce serment, ne sauroient le prêter sans péché : le juste montra cette censure aux coupables, et les conjura de s'y soumettre; mais les voyant obstinés dans leur aveuglement, il les poursuivit devant l'official de

Paris, qui les condamna par sentence du 15 septembre 1646. Le serviteur de Dieu répandit cette sentence autant qu'il lui fut possible, obtint que l'archevêque de Toulouse en portât une semblable, et bénissant Dieu du succès de ses démarches, poursuivit l'abolition de coutumes également criminelles parmi les ouvriers tailleurs, chapeliers ou selliers. Il fut assez heureux pour obtenir que les supérieurs ecclésiastiques censurassent ces abus, sur-tout l'usage abominable de dire de feintes messes, qui régnoit parmi ces artisans, ainsi que celui de contrefaire les principales cérémonies de nos sacremens ou de nos augustes mystères.

Son travail n'abolit pas sur-le-champ ces pratiques sacriléges; quelque temps après les premiers coups qu'il leur avoit portés, il fut instruit que dans plusieurs quartiers de Paris on reprenoit l'infâme liberté de tourner en dérision nos dogmes les plus saints; qu'après ces jeux blasphématoires, les ouvriers s'enivroient à une table dressée exprès, passoient en orgies le reste du dimanche, et terminoient leurs festins par de honteuses débauches. L'homme de Dieu fit de nouvelles démarches auprès des théologiens de la capitale, et en obtint une nouvelle censure; il la communiqua aux coupables, les conjura d'abjurer cette détestable conduite, les pressa de venir entendre des instructions sur la règle

des mœurs chrétiennes, en convertit ainsi quelques-uns, dont le retour à une religion éclairée fut permanent. Néanmoins, malgré toutes les censures, la plupart continuoient leurs impiétés; Henri recourut à la justice ecclésiastique : à sa poursuite, l'officialité et les autres juridictions séculières proscrivirent les obstinés, et la justice civile prononça contre les incorrigibles la peine du bannissement. Ses courses et ses fatigues furent aussi pénibles que longues, mais supportées avec un courage et un zèle au-dessus des difficultés qu'il avoit à surmonter; les malheureux, obstinés à maintenir les anciens usages, le menaçoient, le poursuivoient continuellement par leurs outrages et leurs calomnies. Au milieu de ces assauts, son amour pour le divin Maître et sa charité pour ses frères le rendoient inébranlable : l'aimable paix régnoit toujours dans son âme. Ses amis ne cessoient de lui remontrer l'impuissance propre aux hommes de sa condition, et son impuissance personnelle, les hasards auxquels il exposoit sa vie; mais il sut résister à tous les efforts de ses ennemis, et à toutes les représentations de ses amis; il avouoit avec candeur que les contradictions, les injures, les menaces, les dangers les plus imminens ne lui paroissoient qu'un songe, pourvu qu'il contribuât au bien éternel des coupables qu'il vouloit sauver; il ajoutoit que le gain d'une seule âme lui en auroit

fait entreprendre mille fois davantage; qu'il goûtoit les plus douces consolations à voir d'abominables pratiques renversées par les censures ecclésiastiques, et presque abolies par la conversion de plusieurs ouvriers; enfin, qu'il persévéroit à attendre un bon succès de cette affaire; et ses vœux furent couronnés. La révolution qui fut effectuée parmi les gens de métier, produisit des fruits également heureux et durables : dès que leurs projets eurent été abandonnés, et l'édifice de leurs superstitions renversé, plusieurs vinrent trouver Henri, qui les reçut avec l'affection d'un père; il rendit avec eux grâces au Seigneur d'une victoire aussi glorieuse à sa majesté sainte, aussi utile à l'Eglise, et aussi avantageuse aux vaincus. Ces premiers pénitens furent imités par d'autres : les plus opiniâtres et les plus dissolus commencèrent à vivre dans une paix profonde, et dans une union si chrétienne, que l'on n'entendit plus parler, ni à Paris, ni à Toulouse, ni ailleurs, de ces horribles aggrégations. Ce succès, qui mérita à Henri les bénédictions du clergé et de tous les bons chrétiens, lui fournit l'occasion d'un autre genre de sollicitudes : il avoit dissipé l'aveuglement de ses frères qui marchoient à leur perte; les auroit-il délaissés, lorsque persuadés par son zèle, ils consentoient à se sauver ? Ces ouvriers, convertis et réconciliés avec Dieu, deviennent

l'objet de tous ses soins, et il goûte, dans les œuvres de miséricorde qu'il exerce envers eux, les plus douces consolations. Il les conduisoit à de pieuses conférences, les exhortoit à pratiquer les vertus chrétiennes, à s'aimer mutuellement; et pour les détourner de la débauche les jours de dimanches et de fêtes, il les entraînoit lui-même à l'église et aux hôpitaux, leur permettoit de temps en temps quelques divertissemens innocens, les visitoit dans leurs maladies, leur procuroit les soulagemens nécessaires, et obtenoit pour eux des lits chez les frères de la charité.

Heureux du bonheur de tant d'artisans assidus à suivre ses exemples, il auroit voulu étendre les fruits de son zèle sur l'univers entier; mais Dieu le retenoit à Paris pour y établir une société d'artisans qui servissent de modèle dans la vie chrétienne à tous ceux de leur profession. Tandis que Henri, qui considéroit ses plus saintes actions comme si elles lui eussent été étrangères, renvoyoit à ses frères, sur-tout au vertueux *de Renty*, tout l'honneur du succès; tandis qu'il croyoit nuire aux œuvres de Dieu, loin de les avancer, il retiroit de cette profonde humilité un zèle plus ardent et l'énergie nécessaire pour accomplir les plus grands desseins, et terminer les plus hardies entreprises : humilité qu'entretenoit un trésor de grâces inconnues à ses propres yeux, et aperçu seulement par

ceux qui gouvernoient sa conscience ! Heureuse métamorphose ! sur les ruines d'une société corrompue s'élève tout-a-coup, et par le zèle d'un simple cordonnier, une société toute chrétienne ; on le vit s'associer des artisans qui, sanctifiant leurs confrères par leur exemple, pratiquant l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, et n'ayant qu'un même esprit, firent revivre cette union des cœurs qui fut le caractère de l'Eglise à son berceau; ils concilioient le travail avec la piété, et le commerce avec une fidélité rare. Il sembla que le ciel avoit pris plaisir à répandre, après la mort de Henri, sur sa petite société, cet esprit de grâce et de ferveur dont il étoit animé pendant sa vie; plus de vingt ans après son institution, l'amour des choses saintes y croissoit de jour en jour, et plus elle s'étendoit dans les provinces, plus elle s'attiroit de bénédictions de la part de Dieu et de la part des peuples.

Il ne s'associa d'abord que sept pieux ouvriers de son métier, qui l'accompagnoient dans ses bonnes œuvres, et fidèles à ses pratiques de piété, logeoient sous le même toit, pour être encouragés, par ses exemples et ses conseils, à servir Dieu et le prochain. Henri ressentoit fréquemment l'inspiration d'étendre cette petite réunion, et une voix secrète l'y excitoit dans ses oraisons. Des jeûnes, des pénitences, des prières faites en commun avec ses frères, solli-

citoient le suffrage du ciel, qui se déclara en faveur de cette œuvre sainte. Le curé de Saint-Paul, ainsi que plusieurs docteurs, approuvèrent que ces bons artisans formassent une société où, continuant à vivre dans le même esprit et la même volonté, ils renouvelassent la vie des premiers chrétiens, sous la dépendance de ce pasteur, l'ange de cette compagnie naissante: elle fut formée le jour de la Purification 1645, et eut pour protecteur le vertueux *de Renty*. Bientôt cette communauté fut la mère de beaucoup d'autres, dans le diocèse de Paris, où le pontife en confirma le réglement, et dans plusieurs autres diocèses, toujours sous la protection des curés : les artisans qui s'y associèrent déployèrent des vertus qui en firent les modèles des meilleurs paroissiens.

Nous essayerions vainement d'exprimer quel bien résulta partout de ce genre de congrégation : on y renonçoit à soi-même, à toute propriété, à toute volonté propre; on y gardoit le célibat, et l'on y avoit pour le chef la docilité des enfans. Chose étonnante ! sans aucun des secours ordinaires aux congrégations d'hommes, sans ecclésiastiques, sans l'érudition, l'habit, la police, les vœux et la retraite du cloître, qui concourent si utilement à consolider ce genre d'établissement, celui du bon Henri subsista fidèle à sa constitution, animé de la charité la

plus vive, et de l'amour du travail; les frères, quoique libres de s'en retirer quand ils le voudroient, se conservèrent parmi les tempêtes et les écueils, montrant à leur règle la même fidélité, et mettant à ne pas l'enfreindre le même zèle que les religieux les plus fervens en mettroient à remplir leurs vœux. Henri, choisi d'une voix unanime pour supérieur de la société, se considéra plus que jamais comme le serviteur des autres. Cette nouvelle situation nous présentera un tableau non moins touchant de sa charité. Il achetoit tout lui-même, préparoit les repas, lavoit et mettoit tout en ordre, nettoyoit la maison, ne trouvoit rien d'abject ou de pénible; et, couché le dernier, levé le premier long-temps avant ses frères, il alloit se placer auprès de la cloche du réveil pour écouter les horloges de la ville; il y restoit quelquefois une heure entière avant que l'heure sonnât, et on l'y a trouvé presque gelé et priant Dieu avec sa ferveur ordinaire.

Son zèle à soulager les malades, et son amour pour eux, étoient sans bornes; il épuisoit sa santé pour les assister, veilloit près d'eux sans cesse, et se retranchoit jusqu'au nécessaire pour fournir à leurs besoins; leur étonnement étoit extrême, en voyant que, quelle que fût sa pauvreté, néanmoins ils ne manquoient de rien. Ils l'aimoient, le bénissoient, et s'il s'éloignoit d'eux

un instant, ils attendoient impatiemment son retour : ses paroles étoient pour eux des paroles de vie ; il relevoit leur courage abattu, et les délivroit des tentations, leur en enseignant le remède. Leur confiance en sa vertu étoit absolue ; mais cette vertu fut violemment éprouvée et fut exposée aux calomnies, aux invectives, aux outrages des artisans vicieux, qui étoient ulcérés des bénédictions que le ciel répandoit sur Henri. Cependant celui-ci, quoiqu'ayant à porter le fardeau des misères et des foiblesses de ses frères, étoit encore chargé de pourvoir à toutes les nécessités temporelles d'une communauté d'ouvriers qui ne subsistoient que de leur travail, et il avoit mille occasions de découragement a surmonter : mais loin de s'arrêter dans la carrière des plus saintes œuvres, après avoir servi de père aux artisans de sa profession, il devint encore celui des ouvriers des autres métiers ; quelle joie ce fut pour le saint homme de voir ces nouveaux prosélytes venir se consacrer avec lui au service de Jésus-Christ ! La société des frères tailleurs fut son ouvrage, comme l'avoit été celle des cordonniers : en détruisant l'esprit de contestation et d'aversion entre les membres de ces deux états, il les rapprocha par les nœuds de la charité chrétienne, les fixa sous le même toit, les soumit aux mêmes exercices, et bientôt les unit étroitement par tous les caractères d'un

amour sincère et désintéressé. Qu'on nous pardonne de nous étendre un peu sur le régime et sur les fruits de ces sortes de communautés, dont l'existence si édifiante étoit due à un pauvre artisan : ces hommes obscurs et simples, mais tous selon le cœur de Dieu, s'efforçoient de rendre, par une obéissance continuelle, par un ordre immuable, toutes leurs actions méritoires; ils se qualifioient mutuellement du doux nom de frères, faisoient ensemble la prière long-temps avant le lever de l'aurore, et assistoient avec une dévotion sincère au saint sacrifice de la messe. A cinq heures, ils se rendoient au travail; le supérieur faisoit à chaque heure une courte oraison; on récitoit le chapelet sans interrompre le travail, on chantoit des cantiques, on lisoit la vie du saint du jour, on gardoit de temps en temps un silence qui n'étoit troublé que par la nécessité, et alors on ne se permettoit de parler qu'à voix basse. Un peu avant le dîner, on faisoit l'oraison mentale, selon la méthode facile d'un livre intitulé : *La Voix de Jésus-Christ*; ils passoient ainsi la journée jusqu'à neuf heures du soir : leur atelier sembloit plutôt le chœur d'une église, qu'une boutique d'artisans, et leur maison, ainsi que celles des premiers chrétiens, étoit comme un temple consacré aux louanges du divin Maître. Tous les ans, ces bons serviteurs de Dieu faisoient une retraite de quel-

ques jours; ils eurent souvent dans leurs maisons des conférences spirituelles; les dimanches et fêtes, après l'office divin, ils visitoient les hôpitaux, les prisons et les pauvres malades; et le reste de ses jours, le bon Henri continua d'être comme l'âme de cette sainte association.

Qui pourroit évaluer les avantages que le peuple en retira ! les mœurs publiques épurées; de vils débauchés convertis en d'honnêtes et vertueux citoyens; la religion et ses pratiques les plus importantes, solennellement embrassées; les élémens de cette religion toute divine approfondis précisément par cette classe d'hommes qui les connoissoit le moins, et qui vivoit dans la plus profonde ignorance de nos mystères : ces avantages précieux ne furent pas les seuls fruits que la patrie recueillit de ces sortes de congrégations : elles se faisoient un devoir d'employer les artisans les plus pauvres, de leur fournir des habits, du linge et du travail, d'apprendre gratuitement le métier à de jeunes orphelins, et d'en secourir beaucoup d'autres dans leur apprentissage.

Riche du mérite de tant d'œuvres, il ne se réjouissoit cependant qu'en Dieu, et, dans son profond anéantissement, ne se permettoit de parler de lui-même, que pour remercier Dieu des grâces dont il l'avoit comblé. Ah ! si son humilité ne l'eût trompé sur son mérite réel,

quelles actions de grâces il auroit rendues pour cet ensemble de vertus qui firent la gloire de sa vie et celle de sa mort ! Les saints, frémissant des combats à soutenir contre la concupiscence, ont préféré refuser à la nature quelque chose de ce qui lui étoit nécessaire, plutôt que de s'abandonner à la volupté qui suit de si près la satisfaction de ses besoins ; telle fut aussi la crainte à laquelle Henri dut une frugalité dont la seule histoire des saints nous fourniroit des exemples. Comme eux, il se défendoit des tentations par une abstinence volontaire, et par un retranchement continuel des choses même indispensables : il prenoit les alimens comme des remèdes, gémissant intérieurement de se voir obligé d'employer à une action qui nous est commune avec la brute, un temps qu'il eût voulu consacrer ou à l'oraison, ou au travail. Ce n'est pas que se faisant tout à tous, on ne l'ait vu plusieurs fois à des repas nombreux ; mais sa présence y répandoit l'édification et cette joie pure qui est inconnue à la table des mondains : il y raffermissoit entre les conviés, l'union et la concorde ; plusieurs fois il y fit des réconciliations. La vertu de justice, sous quelque point qu'on l'envisage, fut encore l'une de celles de ce modèle des artisans : il aimoit ses voisins, chérissoit les gens de sa profession comme lui-même, se réjouissoit de les voir prospérer, comme si leur for-

tune eût été la sienne; mais quoique sans prévention contre personne, il s'attachoit particulièrement à ceux qui s'avançoient le plus dans la vertu. Incapable de se laisser surprendre, il étoit, par le choix de ses amis, l'arbitre de tous leurs différends. Quelle fidélité irréprochable à l'égard du prochain, dans le travail et dans le commerce ! fidélité qui forme le principal caractère de la vertu propre aux artisans, en même temps qu'elle est le fruit précieux de l'esprit de justice.

La foi qui animoit ses œuvres lui inspira le noble dessein d'enseigner à des indigens le moyen de vivre dans la dernière condition de la société, comme plusieurs de nos anciens vivoient au milieu des déserts, et celui de nourrir leurs âmes par la méditation des choses du ciel; en travaillant pour la subsistance de leurs corps, il mettoit tout en usage pour accroître cette foi divine dans les cœurs. Il ne voyoit point ici-bas de domicile permanent; mais il cherchoit continuellement à obtenir celui où il devoit habiter un jour. Il gémissoit d'être éloigné du Seigneur, et, comme hors de la patrie céleste, il prévenoit le temps auquel son exil devoit finir, et sa religion lui faisoit éprouver comme un avant-goût du bonheur de l'autre vie. Dans les transports de sa douce espérance, il ressentoit une joie ineffable, et jouissoit d'une paix que rien ne

pouvoit lui ravir; il considéroit son corps comme un fardeau dont la pesanteur lui étoit insupportable en le retenant loin de Jésus-Christ; il ambitionnoit d'en sortir; il se préparoit sans cesse par les bonnes œuvres à ne pas se trouver vide devant le tribunal de Dieu, jetant continuellement les yeux sur Jésus, auteur et consommateur de sa foi, et il jugeoit que l'ignominie de cet adorable Sauveur étoit un plus riche trésor que tous les biens de la terre. Il aimoit ce que la foi seule offre de légitime à notre amour; il désiroit ce qu'elle enseigne à désirer; il ne s'affligeoit que de ce qu'elle demande qu'on déplore, et il ne se réjouissoit que de cette même foi, seule juge capable de procurer une joie véritable et solide.

Comme Henri ne travailloit que pour le Seigneur, il n'espéroit qu'en lui, et la puissance de cet adorable Maître etoit tout son appui dans ses foiblesses, toutes ses richesses dans sa pauvreté, toute sa douceur dans ses afflictions, toute sa lumière dans les nuages de sa vie, toute sa force dans ses entreprises. Rien n'étoit capable de l'ébranler; les difficultés qui s'opposoient aux œuvres de Dieu l'encourageoient au lieu de l'abattre. Dans toutes ces rencontres difficiles, son mot habituel étoit : *Il faut espérer en Dieu*, et il persistoit avec autant de zèle que s'il eût vu toutes les voies ouvertes, pour obtenir un heu-

reux succès; si quelques envieux traversoient ses pieux desseins : « C'est un bon signe, disoit-il, et je ne saurois concevoir comment on peut abandonner les œuvres de Dieu, lorsqu'elles sont une fois commencées ». Plus on résistoit à ses vues, plus il les poursuivoit; jamais une lâche condescendance ne le fit céder aux injustes oppositions qu'il rencontroit; il étoit trop au-dessus de toute vaine considération, de tout respect humain, pour être susceptible d'une telle foiblesse. Le zèle de sa charité contenoit si efficacement les tentations du démon de l'envie, réprimoit si promptement les saillies de la médisance, que personne, en sa présence, n'osoit parler du prochain avec froideur. L'esprit de contention lui étoit insupportable : il avoit le talent de réconcilier les ennemis, et sur-tout de guérir ces plaies du cœur, œuvres de l'envie et de la haine; mais il reussissoit sur-tout à réconcilier les pécheurs avec Dieu; il fondoit les glaces du cœur par le feu de ses discours, adoucissoit les plus insensibles par l'onction de ses paroles, confondoit les impudens par l'excès de sa douceur et de son humilité, et convertissoit les impies par ses pénitences et par des prières continuelles. La charité extraordinaire que la grâce lui avoit inspirée pour les âmes, les transformoit quelquefois à ses yeux en d'autres lui-même, afin de ressentir en sa personne ce qu'elles ressen-

toient dans la leur. Il se chargeoit devant Dieu d'une partie de leurs dettes, se condamnoit aux mêmes pénitences qu'elles eussent dû s'infliger, offroit au ciel pour elles une ample satisfaction par ses larmes, ses jeûnes et ses austérités. Entre mille traits de ce zèle inexprimable, nous citerons seulement celui-ci : Un vil débauché, déshonoré dans Paris par ses dissolutions, étoit, depuis long-temps et sans succès, l'objet de la charité de Henri. Désolé de poursuivre si inutilement, quoiqu'avec tant de constance, ce pécheur profondément égaré, et considérant que toutes ses poursuites n'avoient opéré d'autre effet que celui de rendre l'insensé plus opiniâtre et plus ennemi de son salut, il résolut de faire pour lui ce que le malheureux rejetoit avec tant d'aveuglement; il se mit en prières comme un pénitent, recommanda instamment à ses amis la conversion de son frère, resta long-temps prosterné, sentit son âme pénétrée d'une contrition vive, versa des larmes abondantes, et laissa éclater ses gémissemens, afin d'obtenir à ce pécheur la grâce d'un sincère repentir. Cependant, à mesure que notre bon artisan sollicitoit le cœur de Jésus-Christ, la grâce parloit à celui du malade avec tant d'efficacité, qu'il vient tout-à-coup à la maison de Henri. A peine l'a-t-il aperçu en oraison, et le visage baigné de larmes, qu'il se jette à ses pieds, y gémit avec

lui, déteste sa vie criminelle, promet de vivre désormais chrétiennement, distribue le jour même tout l'argent qu'il possède, et va se réfugier dans un monastère, où la plus constante et la plus rigoureuse pénitence sanctifia le reste de ses jours.

Dans le nombre des pécheurs qu'il ramenoit à Dieu, il s'en trouva quelquefois qui n'avoient pas le courage de la persévérance, que Henri étoit même comme forcé d'éloigner des autres, parce que leur conversion sembloit désespérée. Alors il ne pouvoit ni étouffer ses soupirs, ni consoler sa douleur. Il s'imaginoit voir dans la chute d'un de ses enfans sa propre chute; il portoit dans son sein le sentiment d'une mère désolée qui perd son fils, malgré tous les soins qu'elle a pris pour ne le pas perdre. Il étoit d'autant plus inconsolable, que ses travaux avoient été excessifs, et que le mal du coupable lui sembloit incurable; quelque ingrat qu'il parût être, Henri le rappeloit au lieu de le chasser, le recherchoit au lieu de l'abandonner, sembloit lui faire satisfaction au lieu de la lui demander, le prioit au lieu d'attendre qu'il le priât. Sa tendresse ne lui permettoit pas d'examiner s'il avoit été offensé; il considéroit seulement s'il n'y avoit rien dans sa conduite qui pût le rendre coupable de l'endurcissement de ce pécheur; il accusoit sa sévérité, pour excuser la foiblesse de ce-

lui-ci, et, consultant son cœur plutôt que sa raison, il ne rougissoit pas de poursuivre celui qui n'avoit pas rougi de mépriser ses avis et ses prières. Il entretenoit l'insensé en particulier; sa charité industrieuse mettoit alors sur ses lèvres l'affection d'un père, les paroles d'un saint, et le faisoit agir avec la prudence d'un supérieur; il embrassoit avec tant de tendresse ce pauvre infortuné; il lui parloit avec un zèle si angélique, le reprenoit avec une douceur si parfaite et si éloquente, que l'infidèle se sentant tout-à-coup ébranlé, et ne pouvant résister à une si aimable violence, renonçoit à ses égaremens, et devenoit, par son repentir, plus digne du maître auquel il devoit le bienfait de sa conversion.

Une charité aussi ardente, pour subvenir à tous les besoins de ses frères, lui inspira toujours l'amour d'un dépouillement absolu. Qui fut jamais plus pauvre que le bon Henri? la nourriture dont il usoit, le lit où il reposoit, les vêtemens dont il étoit couvert, et la maison presque sans meubles où il se retiroit, attestoient la pauvreté volontaire pour laquelle tous les enfans du siècle ont tant d'horreur. Il demeura plus de quarante ans en proie à toutes ces privations, enchérissant de jour en jour sur son état de dénûment. Il s'interdisoit souvent l'usage des choses que le monde juge être les plus nécessaires. Toute sa vie retraçoit fidèlement celle

dès anciens anachorètes; sa pauvreté ne l'empêchoit point d'être libéral, et c'étoit avec une extrême joie qu'il donnoit ce que son indigence lui prescrivoit impérieusement de garder.

Si la pauvreté volontaire nous prive de plaisirs dont la jouissance nous seroit funeste, la chasteté a aussi ses voluptés qui suppléent aux sacrifices qu'elle nous a imposés. Henri, jaloux de conserver cet amour de la pauvreté, ne se permit jamais d'attacher ses yeux sur des objets auxquels il ne vouloit point attacher son cœur. Il choisit l'aimable vertu de la virginité pour son partage; il craignoit autant de perdre l'innocence de son cœur, que de perdre la foi. Sa dévotion étoit alors de visiter souvent l'église métropolitaine de Paris, et d'y recommander sa personne et ses frères à la Vierge, parfait miroir de chasteté; il lui demandoit qu'elle obtînt à tous ceux qui étoient sous sa conduite, cette divine pureté qu'elle avoit comme apportée dans le monde, et que ses sociétés l'ayant pour leur protectrice, l'eussent pareillement pour leur modèle. A ces aimables vertus, Henri sut unir encore celle d'une docilité sans bornes pour les préceptes de l'Eglise, pour tous ses supérieurs, ou plutôt pour tous ceux avec lesquels il avoit des rapports. Il considéroit son père spirituel comme l'organe par lequel Dieu lui parloit, et comme la main avec laquelle il le conduisoit;

l'obéissance étouffoit en lui les fausses lumières que l'amour-propre y eût fait naître ; et n'y laissoit que les lumières de la foi. Lorsqu'on lui avoit tracé le chemin qu'il devoit suivre, il élevoit son esprit au-dessus des difficultés, pour les vaincre, et sa soumission comprimoit les murmures, les chagrins et les vaines frayeurs. C'étoit avec la plus parfaite sincérité qu'il manifestoit son âme au guide sacré de sa conscience.

La vieillesse, et une vieillesse toute sainte alloit couronner les jours du vertueux artisan. Quand tous le bénissoient, le révéroient comme l'ami de Dieu et des pécheurs, celui-ci, dans son humilité profonde, déclaroit avec candeur qu'il n'avoit jamais été bon à rien, et qu'il étoit un malheureux pécheur qui ne méritoit que des châtimens. Le mépris qu'il avoit pour sa personne, et l'amour des humiliations et des souffrances qui l'accabloient dans ses dernières années, lui interdisoient même le désir des consolations ; son austérité étonnoit tout le monde ; il se privoit de ces adoucissemens presque nécessaires aux vieillards ; loin de ménager son corps infirme et chancelant, il cherchoit toutes les occasions de le crucifier. Dieu voulut ajouter à ces croix ; il permit que Henri fût attaqué d'une maladie au poumon, qu'il supporta pendant deux à trois ans ; il en ressentoit d'excessives douleurs, et leur violence le contraignoit de se

tenir, jour et nuit, assis dans son lit, pressant son estomac de ses mains, et faisant entendre des gémissemens continuels. Les médecins ne jugeoient pas qu'en cet état il pût vivre plus d'un mois; il en resta six attaché à cette croix, qui termina sa pénible carrière. Ses peines furent aigries par de nouvelles contradictions. Combattu par quelques personnes dont il ne devoit attendre que la plus vive reconnoissance, il ne se permit ni plainte, ni murmure, quoiqu'il ne fût pas insensible à cette étrange épreuve; mais il considéroit, au-delà de cette épreuve, l'éternelle félicité : perspective qui lui faisoit supporter patiemment les plus injustes traverses. Éclairé par le flambeau de la mort, il conçut plus clairement que jamais l'horreur que doivent exciter dans un chrétien les moindres imperfections; il fut, pendant quelque temps, presque inconsolable des siennes. Quelque chose que son confesseur pût lui dire en faveur de sa conscience, ou de la miséricorde de son Dieu, il répondit toujours qu'il n'avoit rien fait de bien qu'en apparence, qu'il n'avoit jamais agi que par humeur, par inclination, par amour-propre, par des vues humaines, ou par quelqu'intérêt secret. Dans cette pensée, il ne cessoit de gémir, et, comme s'il eût déjà vu sa condamnation écrite, il arrosoit son lit de ses larmes. Cette croix invisible, cet état douloureux d'anxiété

dura près de quarante jours, pendant lesquels il ne reçut aucun secours, ni du côté des hommes, parce qu'il n'en avoit jamais attendu d'eux, ni du ciel, quoiqu'il levât continuellement les yeux vers les saintes montagnes. Dieu, qui avoit accordé à Job une entière délivrance de ses afflictions, fit enfin la même grâce au bon Henri; cinq ou six jours avant sa mort, les ténèbres de son esprit se dissipèrent; le calme revint dans son intérieur, et, à ses angoisses, succédèrent une joie plus pure, un amour plus fort, une confiance plus ferme, et une espérance plus vive.

Un personnage très-recommandable étant venu visiter le vieillard mourant, et le félicitant de ses saintes œuvres, celui-ci fit de vains efforts pour témoigner la peine que ces louanges lui occasionnoient. Ses forces ne lui permettant plus l'usage de la parole, l'altération de son visage exprima l'ennui qu'il en éprouvoit. Un de ses dignes élèves, témoin de ce trouble, et n'en méconnoissant point la cause, arrêta le louangeur indiscret, en lui disant : « Monsieur, ce que vous dites à notre père Henri, le fait beaucoup souffrir ». Il prioit intérieurement à toute heure, ne montroit plus aucune appréhension, ne pensoit à aucune créature, et, se laissant doucement aller entre les bras de la mort, il ne soupiroit qu'après l'heureux moment de sa dis-

solution. Son directeur lui ayant demandé s'il désiroit quelque chose : « Tout est à Dieu, lui répondit-il avec l'air et le ton d'un généreux dépouillement ; tout est à Dieu, et Dieu est tout ». Néanmoins il désiroit : eh quoi ! de voir arriver l'adorable époux de son âme. Avec quel calme et quels sentimens de confiance ne disoit-il pas, en considérant son lit : « Je n'en releverai jamais ». Quelle soif des croix et des souffrances ! On lui enlève une garde qui, dans les infirmités dont il étoit accablé, lui étoit plus nécessaire que toute autre, et ne pouvoit être remplacée : on lui propose ce sacrifice. « Ah ! mes frères, répond-il à l'instant, et du ton le plus doux, je me soumets à cela et à toute autre chose que vous voudrez de moi : je vous fus toujours soumis ».

Pendant son agonie, où il attendoit avec une sainte impatience le moment du Seigneur, tous ces pieux artisans, réunis en société, et qui lui devoient leurs vertus, souhaitèrent de le voir encore une fois, pour lui demander sa bénédiction, et lui faire leurs adieux : tous viennent, pressés par la douleur, se prosterner autour du lit funèbre. Voilà, dit au vertueux mourant le ministre sacré, voilà vos frères qui demandent votre bénédiction, avant que vous sortiez de ce monde. A l'instant, Henri porte sur ses enfans un regard expirant, mais plein d'amour ; il

lève ensuite les yeux vers le ciel, se recueille en lui-même, puis, d'une main tremblante, les bénit en prononçant ces mots: « Mes très-chers frères, soyez fidèles, ayez confiance en Dieu, il bénira son œuvre ». Il parla si bas, que son confesseur fut obligé de répéter ses paroles.

Ces dignes enfans d'un aussi bon père, s'étant retirés les yeux pleins de larmes, et le malade s'affoiblissant de plus en plus, il prit en main le cierge béni, comme pour confesser la foi catholique, apostolique et romaine, et comme pour faire une amende honorable des infidélités commises envers Dieu. Henri baise avec respect ce signe consolant, l'élève vers le ciel, le presse sur son cœur, exprime les sentimens de foi, de confiance et d'amour qui l'animent, baise le cierge jusqu'à trois fois ; et jouissant de tout son jugement, animé d'un amour toujours plus tendre, renouvelant et de cœur et de bouche les actes des principales vertus, il expire dans le Seigneur, sur les six heures du soir, le 9 juin 1666. Les gémissemens et les pleurs de tous ceux qui formoient sa famille adoptive, annonçèrent promptement la nouvelle de cette fin bienheureuse. Henri, ce pauvre, cet obscur artisan, honoré de regrets universels, fut inhumé au cimetière de Saint-Gervais de Paris, sa paroisse, et au milieu de plusieurs de ses frères chéris, qui lui avoient dû la grâce d'une sainte mort.

Après avoir arrosé sa tombe des larmes de leur reconnoissance, ses enfans spirituels se réunirent pour élever un monument à sa mémoire : eux-mêmes se communiquèrent mutuellement et recueillirent les principaux traits de sa belle vie. Ah ! notre père, se disoient-ils, notre père possédoit toutes les vertus; sa vie n'a été qu'une suite d'œuvres saintes. Ils se firent ainsi le plus riche héritage des exemples d'un pauvre artisan dont les vêtemens avoient pu à peine lui procurer un cercueil : on fut obligé de quêter le linceuil qui couvrit ses précieux restes.

Avec quelle consolation, avec quelle abondance de sentimens doux, ineffables, je viens de vous tracer votre modèle, ô mes frères bien-aimés ! les petits, les derniers du troupeau de Jésus-Christ ! Douterez-vous encore que le salut puisse être votre partage, plus facilement que celui des riches et des savans du monde ? Eh ! que sont ces vaines connoissances, ces incertaines lumières qui n'apprennent à l'homme que son néant ? que sont-elles, que peuvent-elles être auprès des sentimens sublimes que la piété fait goûter à l'artisan, à l'ignorant, à l'obscur citoyen des campagnes ? Que de vérités, que de sentiment dans les réflexions suivantes d'un zélé serviteur de Dieu ! « Craindre le Seigneur, écri-

» voit du sein de sa retraite, le célèbre P. Berthier, mettre son espérance en lui, rejeter tout » autre appui que le sien, et écouter la voix de » Jésus-Christ, c'est tout l'abrégé de la doctrine » du salut; il ne s'agit pas d'avoir acquis par soi-» mêmedes lumières, elles nuiroient plus qu'elles » ne serviroient, dans la carrière que nous a ou-» verte Jésus-Christ. Les Gentils, de son temps, » étoient dans les ténèbres, et ils furent dociles » à ses instructions : les Juifs se croyoient ins-» truits, et ils perdoient la route que ce Ré-» dempteur des hommes leur montroit. Jésus-» Christ eut pour nous tous une *langue savante*, » comme s'exprime le prophête; c'est sur lui » que nous devons nous reposer pour toute notre » instruction. A bien des égards il n'y a rien de » plus opposé au salut que la science humaine; » et parmi tous les saints que l'Eglise honore, je » n'en connois aucun qui ait été homme de let-» tres par goût, et qui ait passé ses jours dans » l'exercice des sciences humaines ; j'en vois » quelques-uns qui ont fait servir la littérature à » la science divine, à la defense de la Religion; » mais cette littérature étoit un accessoire lié, » subordonné à la piété et à la méditation des » choses saintes; il faut porter, au tribunal du » souverain Juge, la science de Jésus-Christ et » non les subtilités de la littérature humaine ».

PRATIQUE.

1°. Je serai désormais persuadé que pour faire du bien aux hommes, pour leur être constamment utile, pour leur inspirer le goût de la vertu, il n'est pas nécessaire de porter un beau nom ou de posséder des richesses ou des connoissances; 2.° quelle que soit mon affection pour tous mes frères, je chercherai sur-tout, et par tous les efforts d'une ingénieuse charité, les moyens les plus efficaces de servir les citoyens qui ont embrassé ma profession, et avec lesquels j'ai des rapports plus naturels; 3.° guidé par les lumières de mes anges conducteurs, une fois que j'aurai entrepris une bonne œuvre de leur choix, nulle crainte, nulle considération humaine ne sera capable de me la faire abandonner; 4.° les contradictions, les persécutions même que j'y rencontrerois, m'animeront d'un nouveau zèle, et je me dirai secrètement: « Courage, mon âme, si la terre t'applaudissoit en tout, le ciel rejetteroit et maudiroit ton œuvre ».

ARMELLE NICOLAS,

DITE LA BONNE ARMELLE,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1671.

Précis de sa Vie, extrait des divers historiens de la vertueuse Armelle, et, en dernier lieu, de l'ouvrage intitulé : Abrégé des Vies de Marie Dias, Marie-Amice Picard, et d'Armelle Nicolas, *publié à Nantes, chez Joseph Vatar, en* 1756, *par le P. Jean-François de la Marche, de la compagnie de Jésus.*

ARMELLE NICOLAS, connue sous le nom de *la bonne Armelle*, naquit le 19 septembre 1606, et fut baptisée dans la paroisse de Campénéac, près la ville de Ploërmel, en Bretagne. Issue de parens pauvres, sa première occupation fut la garde des troupeaux : ce qui lui plaisoit plus que tout autre soin, parce qu'elle y étoit seule, et avoit plus de loisir pour réciter son chapelet et d'autres prières. Déjà elle consacroit à ce pieux exercice une grande partie de sa journée ; tandis que ses compagnes se divertissoient, cet enfant de bénédiction se recueilloit auprès d'une haie où Dieu lui faisoit goûter mille douceurs dans ces exercices de dévotion. Un jour qu'elle

s'étoit ainsi retirée à l'écart, elle trouva près d'elle un petit crucifix; elle le prit sans savoir qui l'avoit mis là, le baisa plusieurs fois en l'arrosant de ses larmes, et depuis, eut un attrait particulier pour l'image de Jésus crucifié, et une grande confiance dans la sainte Vierge, qu'elle regardoit comme sa mère et sa protectrice. Armelle, à de si heureuses dispositions, joignoit un goût singulier pour le silence et la prière, et un zèle ardent pour le soulagement des âmes du purgatoire. Sa candeur, son obéissance et sa douceur la firent tendrement chérir de ses parens, dont elle étoit la joie et la consolation. Elle se prépara, par l'étude des élémens de la religion, et par les sentimens les plus édifians, au beau jour de sa première communion; il fut pour elle le plus heureux de sa vie. Depuis ce moment, elle auroit voulu s'unir sans cesse à son Dieu dans le sacrement de son amour; mais les travaux de a campagne et l'éloignement de l'église, ne lui permettant pas de satisfaire son cœur pour la participation fréquente à l'eucharistie, et pour les exercices de la religion, elle résolut de se placer en service dans quelque ville voisine.

Elle entra servante chez une demoiselle qui demeuroit à Ploërmel; et bientôt ses rares vertus lui concilièrent l'estime et l'amitié de sa maîtresse; aussi, selon le monde, eût-elle mené la vie la plus paisible, si le Seigneur, qui avoit

d'autres vues sur elle, n'eût pas répandu l'amertume et l'ennui sur tout ce qui devoit contribuer à son bonheur. Elle désiroit vivement quitter cette place, et elle n'osoit le faire, n'en ayant aucun sujet légitime; mais son père étant venu à mourir, elle saisit cette occasion, et obtint la permission d'aller consoler sa mère, à condition, néanmoins, qu'elle reviendroit au plus tôt; ce qu'elle fit, malgré sa répugnance. Elle resta dans cette pénible situation deux ans entiers, à la fin desquels elle déclara à sa maîtresse, avec autant de douceur que de fermeté, qu'il lui étoit impossible de demeurer plus long-temps avec elle.

De retour chez ses parens, Armelle éprouva les mêmes peines et les mêmes dégoûts, et fut livrée à d'affreuses tentations; mille fantômes impurs se présentoient continuellement à son esprit. Combien alors lui eût été précieux un bon directeur, un guide éclairé! Abandonnée à elle-même, elle résolut de revenir à la ville, où, dans moins de quatre mois, elle fit trois ou quatre conditions différentes, quoiqu'obligée de convenir que dans toutes, on avoit pour elle les meilleurs procédés; mais, par une conduite particulière sur cette âme choisie, Dieu vouloit qu'elle se sanctifiât par les croix et les épreuves auxquelles il la destinoit.

Dans cette sorte d'incertitude, il se présenta

une place chez une dame de la ville ; Armelle y entra, et ses peines intérieures furent aussitôt dissipées. On eut pour elle, dans les commencemens, beaucoup d'égards ; mais bientôt les voies extraordinaires dans lesquelles Dieu la conduisoit, furent regardées par cette dame comme des illusions du démon, et peu à peu la dégoûtèrent d'elles. Armelle, de son côté, se trouvoit dans de vives inquiétudes; son cœur l'entraînant à la méditation continuelle de la passion et de la mort de son Sauveur, l'image de Jésus crucifié la suivoit partout, et excitoit en elle une si vive contrition, et des transports d'amour si irrésistibles, qu'elle ne pouvoit se contenir. Elle résolut de s'adresser à un saint religieux, et de lui faire part de ce qui se passoit en elle. L'homme de Dieu la consola, l'exhorta à être fidèle, lui permit et lui conseilla de venir le trouver librement toutes les fois qu'elle auroit besoin de son assistance. La servante du Seigneur profita de cette permission, et ne voulut plus désormais se conduire que par la voie de son directeur. « Pourvu que je ne fasse pas ma propre volonté, disoit-elle, il ne m'importe ; arrive ce qui pourra, je ne me mettrai en peine de rien; mais si une fois je fais ma volonté, je me tiens pour perdue ».

Sa tendresse pour Jésus-Christ souffrant, et sa contrition ne firent qu'augmenter et se per-

fectionner pendant un an. Elle croyoit entendre sans cesse au fond de son cœur une voix qui lui répétoit : *C'est l'amour que ton Sauveur t'a porté qui lui a causé toutes ses souffrances.* Ses larmes alors couloient en abondance, et il ne lui étoit plus possible de cacher les sentimens qui la pénétroient.

A ce premier état succéda celui de l'épreuve, et Dieu lui retira entièrement ses lumières et ses consolations. Cette affection si vive qu'elle avoit jusqu'alors ressentie pour le service de son divin Maître, fut remplacée par une espèce d'aversion, et même de mépris pour toutes sortes de bonnes œuvres. Attaquée d'un esprit de blasphême, elle étoit continuellement tentée d'en prononcer contre le Seigneur et contre le sacrement de nos autels. Cette affreuse situation dura six ou sept mois sans aucune interruption ; elle ne laissoit pas néanmoins, par obéissance, d'approcher fréquemment de la sainte communion, quoique ce fût avec une extrême répugnance. Une fille très-vertueuse avoit reçu ordre du directeur d'Armelle, qui étoit aussi le sien, d'avoir soin de lui faire prendre de la nourriture et du repos, quand elle le pourroit; témoin de ses angoisses, elle en avoit une grande compassion, et faisoit ce qui lui étoit possible pour la soulager : mais tout avoit été long-temps inutile. Étant un soir renfermées

l'une et l'autre dans une même chambre, l'amie d'Armelle crut voir notre Seigneur qui, s'approchant avec bonté de l'ame désolée, la couvrit de son manteau en signe de protection. A cette vue elle s'écria : « Courage, ma sœur, ne craignez point ; car je viens présentement de voir notre Seigneur qui vous a prise sous sa garde ». Armelle se trouva fortifiée, et le changement qu'elle éprouva dans ses dispositions intérieures, fut également subit et admirable. Elle se sentit toute autre, et son cœur fut embrasé d'un tel amour pour Dieu, qu'elle paroissoit, pour ainsi dire, hors d'elle-même, et dans l'état d'une espèce d'aliénation. Ainsi que l'épouse du cantique, elle parcouroit les campagnes, demandant aux créatures inanimées, qu'elles lui enseignassent où étoit celui après lequel elle soupiroit. D'autres fois elle s'adressoit aux bêtes et aux oiseaux, et leur parloit comme s'ils eussent eu de la raison, leur racontant les douleurs de son martyre, et les invitant à bénir leur Créateur; en quelque lieu qu'elle fût, ou quelle que fût son occupation, jamais elle ne perdoit de vue son Dieu, et ne cessoit de penser aux moyens d'en jouir. « O mon Seigneur! s'écrioit-elle sans cesse, ou ôtez-moi la vie, ou dites-moi où je vous trouverai ; car je ne puis plus vivre sans vous ». Quelquefois elle l'appeloit avec tous les noms que l'amour pou-

voit lui suggérer : « Mon Dieu, lui disoit-elle, qu'il faut bien que vous soyez infiniment aimable, puisque, ne vous connoissant point encore, et ne sachant qui vous êtes, je meurs néanmoins et languis d'amour pour vous ». Puis, entrant dans une sainte impatience, elle le nommoit cruel et sans pitié, puisqu'il se tenoit caché si long-temps, et lui disoit ensuite : « Vous vous faites bien chercher, ô mon amour! mais aussi que je puisse une fois vous trouver; jamais, ô non, jamais je ne vous laisserai aller! O Jésus, vous êtes le bon pasteur, qui courez incessamment après les brebis qui vous fuient; et moi, qui vous cherche depuis si long-temps, vous vous enfuyez toujours loin de moi! A qui voulez-vous que j'aie recours? Faites-moi entendre votre voix, et me ramenez dans votre troupeau, afin que je ne me sépare plus de vous ».

Jamais, disoit cette admirable fille, jamais je n'avois rien tant demandé à mon Dieu, comme cette grâce énoncée dans l'ardente prière que je lui faisois tous les jours : savoir, qu'il plût à sa divine miséricorde de me mettre au nombre de ses disciples, de me donner entrée dans son école, de me faire domestique dans sa maison, et de me recevoir dans sa compagnie, ainsi qu'il fait de ses apôtres et de ses disciples. Hélas! continue-t-elle, je faisois ces prières avec

tant de ferveur, que souvent j'en étois toute hors de moi; je ne savois, ni n'entendois encore ce que je disois; mais, ô mon Dieu! qu'ensuite j'ai compris parfaitement le sens de ces paroles, et que vous avez bien exaucé mes demandes! car, par votre miséricorde, vous m'avez reçue dans votre école, où moi, pauvre ignorante que je suis, ai plus appris dans un jour, que les hommes n'eussent su m'apprendre en toute ma vie».

Ce fut alors qu'Armelle, éclairée de la divine lumière, sentit au fond de son cœur la présence du Dieu qu'elle avoit si long-temps cherché hors d'elle. Heureuse de cette découverte, elle croyoit n'avoir plus rien à désirer. « Depuis que Dieu, disoit-elle, me fit sentir sa divine présence; depuis qu'il me fit connoître qu'il vouloit bien se charger de ma conduite, je m'abandonnai entièrement à lui, de sorte que je ne me considérai plus que comme le disciple de Dieu et l'élève du Saint-Esprit. J'étois toujours attentive à l'aimer et à considérer ce qu'il me commandoit, pour l'exécuter; et quand il se présentoit quelque chose à faire, je m'y portois, comme un serviteur et un disciple fait ce que son maître lui ordonne. J'avois toujours, continue-t-elle, la vue sur lui, pour imiter ce qu'il avoit fait en ce monde, lui-même me le remettant devant les yeux, afin que je

l'eusse copié; et si c'étoit une chose qu'il n'eût point faite, il m'enseignoit à l'accomplir de la manière qui lui étoit la plus agréable ».

Ces saintes ardeurs alloient toujours croissant, sur-tout depuis le commencement du carême, jusqu'au vendredi saint, où Dieu sembla mettre le comble à toutes les grâces qu'il lui avoit accordées jusqu'alors. Ce jour, assistant au sermon de la passion, elle fut si pénétrée de douleur, que ne pouvant plus la soutenir, elle se vit obligée de sortir, dans la crainte de laisser apercevoir quelque chose d'extraordinaire. Rentrée à la maison, elle se prosterna le visage contre terre, demanda miséricorde pour sa vie passée, et se consacra sans réserve au service de son divin Maître. Son amour pour Dieu devint si ardent, que sa santé en fut altérée par une fièvre continue, dont elle fut tourmentée l'espace de six mois. Dieu permit que la maîtresse d'Armelle en prît occasion d'abord de se refroidir, et puis d'user à son égard de la dernière rigueur. Persuadée que la maladie ne venoit que d'une imagination échauffée par des dévotions indiscrètes, elle la chargea des travaux les plus pénibles de la maison, et fit défense à sa compagne de l'aider et de la soulager. Aller plusieurs fois le jour à une fontaine assez éloignée, puiser de l'eau, et en remplir des cruches qu'elle portoit en-

suite sur sa tête ; travailler au jardin, avoir soin des enfans, faire tout le reste du ménage, c'étoit une succession continuelle de fatigues, plus dures les unes que les autres.

Un jour que la violence de la fièvre, jointe au fardeau d'un travail si fort au-dessus de ses forces, l'avoit tellement abattue, qu'elle s'étoit mise un instant sur son lit, l'impitoyable maîtresse l'obligea de se relever à l'instant, en lui faisant une sévère réprimande sur sa fainéantise; elle lui commanda d'aller porter du fumier sur sa tête, dans le jardin de la maison. Si quelquefois elle se trouvoit courbée sous le poids de ses maux, elle la forçoit à se redresser, et l'envoyoit au travail. Armelle n'avoit de repos ni le jour, ni la nuit ; avec cette fièvre brûlante dont elle étoit dévorée, elle enduroit des maux de tête insupportables ; néanmoins on ne lui vit jamais un mouvement de dépit ou d'impatience. Sa maîtresse, devenue à son égard d'une inconcevable dureté, la fit lever une fois au milieu de la nuit, parce que plusieurs chiens, renfermés près de sa maison, aboyoient d'une manière qui lui étoit désagréable; la pieuse et docile domestique courut en vain de porte en porte, demandant à qui appartenoit cette meute, et priant qu'on la fît taire ; partout elle fut renvoyée comme une folle ; ce qu'ayant rapporté à sa maîtresse, celle-ci lui ordonna de passer

la nuit à donner du pain à ces chiens, par-dessous la porte, et de les apaiser ainsi jusqu'au lendemain matin; ce qu'elle fit avec sa patience ordinaire, restant ainsi tout ce temps exposée au froid et à la pluie. Armelle souffroit tout sans murmurer et sans se permettre le moindre signe de mécontentement, et son tyran ne cessoit de l'accabler de reproches et de propos injurieux. Lorsque sa santé fut rétablie, elle lui défendit d'aller à l'église, excepté les dimanches et fêtes, dans la crainte, disoit-on, que trop d'assiduité à la prière, ne contribuât à augmenter sa folie. La victime se consoloit intérieurement, en se disant : « Oh ! je ne suis plus folle, à présent que j'ai trouvé mon divin amour, et que je lui suis dévouée de tout mon cœur ; c'étoit autrefois, que je cherchois mon Dieu hors de moi, que j'étois folle et insensée ». Son confesseur ayant connoissance des mauvais traitemens qu'elle enduroit, lui dit un jour qu'il lui étoit permis de quitter sa condition. « Comment, mon père, répondit-elle, voudriez-vous me conseiller de fuir les croix que Dieu m'a envoyées ? Non, non, je ne le ferai jamais, si vous ne me le commandez absolument ; et quand je devrois souffrir mille fois davantage, je ne sortirai point de cette maison, jusqu'à ce qu'on m'en mette dehors par les épaules ». Trois années se passèrent de la sorte, sans que rien af-

foiblît sa résignation. Il est vrai que Dieu ne cessoit de la combler de consolations ineffables, lui-même prenant soin de la fortifier et de l'instruire, ainsi que sa fidèle servante le raconte en ces termes :

« En toutes choses il m'instruisoit par un excès de bonté ; il me gouvernoit lui-même, et fort souvent je sentois comme une autre main qui conduisoit la mienne. Non-seulement il m'instruisoit et me gouvernoit, mais il me reprenoit de tous mes défauts, jaloux de mon bien et de ma perfection ; de sorte que je n'eusse osé remuer la main, faire un geste, ou même dire une seule parole inutile, jeter un regard, m'excuser ou faire autre chose semblable, qu'au même instant je n'en fusse reprise intérieurement avec tant d'exactitude, que rien n'échappoit à ses yeux divins ; c'est pourquoi j'avois tant d'appréhension de lui déplaire, que je n'osois ni avancer ni reculer que par ses ordres. Toujours en la présence de mon Dieu, qui considéroit mes actions, je me disois : Faire telle chose en la présence de ton divin Maître, qui te regarde toujours, oh ! c'est de quoi il te faut bien donner de garde ! Il n'y avoit si petite créature qui ne me portât à Dieu, et ne m'apprît en sa façon à l'aimer, de sorte que souvent je lui disois : O mon amour et mon tout ! quand il n'y auroit homme au monde qui

me dit qu'il faut vous aimer, les créatures me l'apprennent assez; et si vous-même vous vous cachiez de moi, elles m'enseigneroient à vous servir et à vous trouver.

» Quand j'apercevois un chien qui ne quitte jamais son maître, qui est si fidèle à le suivre, qui, pour un morceau de pain, lui fait mille caresses; bon Dieu! que cette vue m'étoit une puissante leçon d'agir de même envers mon Dieu, qui par tant de biens m'avoit liée et attachée à son service! Quand je considérois dans les champs ces petits agneaux si doux et si paisibles, qui se laissent tondre et tuer sans crier ni bêler, je me représentois mon Sauveur, qui s'étoit ainsi laissé conduire à la boucherie et à la mort, sans dire un mot, et qui en cela m'apprenoit à me rendre semblable à lui dans les rencontres difficiles à la nature. Si je voyois de petits poussins s'enfuir sous les ailes de leur mère, au même instant il m'étoit mis dans l'esprit que mon Jésus s'étoit comparé à cet oiseau domestique, afin de me donner confiance en lui, et de m'apprendre à me tenir cachée sous les ailes de sa divine Providence, pour éviter les griffes du démon. Considérant la beauté des prairies et des champs couverts de verdure et de fleurs, je disois en moi-même: Mon bien-aimé est la fleur des champs et le lis des vallées; c'est la rose sans épines, dont mon amour

a voulu être couronné. Je l'invitois à faire de mon âme le parterre de ses délices, et le conjurois de le tenir si bien clos et scellé, qu'autre que lui n'y eût jamais entrée.

»Quand je contemplois les arbres se pliant au gré des vents, la mer qui ne franchissoit jamais ses bornes, ô Dieu! disois-je, que ne suis-je aussi maniable aux mouvemens et inspirations de votre divin esprit, pour ne passer jamais les bornes de vos adorables volontés! Les poissons qui nageoient et se réjouissoient dans la mer, m'enseignoient à me noyer et à me réjouir toujours dans mon divin amour. Le matin, quand d'une bluette de feu j'allumais un grand brasier, je disois: O amour! si on vous laissoit agir dans les âmes, que vous auriez bientôt fait de même! Quand je coupois des chairs mortes et apprêtois à manger, il me sembloit ouïr la voix de mon bien-aimé, qui me disoit: Qu'afin de me nourrir, il avoit voulu souffrir la mort pour devenir l'aliment de mon âme. Si je voyois cultiver et ensemencer la terre, il me sembloit voir mon Sauveur qui avoit, dans tout le cours de sa sainte vie, tant sué, peiné, travaillé pour cultiver nos âmes, et y répandre la semence de sa doctrine céleste, et que toutefois, il y avoit si peu de terre qui portât de bons fruits; ce qui me causoit des regrets inexprimables. Au temps des récoltes, quandje voyois le bon grain séparé

de la paille, il m'étoit enseigné qu'autant il en seroit fait au jour du jugement des bons et des mauvais. Enfin, il n'y avoit créature au monde, qui vînt à ma connoissance, qui ne me servît d'instruction, et ne m'apprît toujours chose nouvelle; c'est pourquoi je disois souvent à Dieu: O mon amour! que vous avez bien su suppléer à mon ignorance; je ne sais ni lire, ni écrire, mais vous m'avez donné de si parfaits caractères pour m'instruire, qu'il ne faut que les voir, pour apprendre combien vous êtes aimable; et souvent je voudrois ne les point voir, car ils me pénètrent si fort de votre amour, que je ne sais que devenir ».

La servante de Jésus-Christ, par cette vue continuelle de Dieu, conservoit son cœur dans une grande pureté; aussi arrivoit-il très-ordinairement, qu'après s'être soigneusement examinée, elle ne trouvoit aucune matière de confession; elle ne laissoit pas néanmoins de se présenter au tribunal de la pénitence, et disoit à son confesseur: « Mon père, Jésus-Christ et son amour ont été les gardiens de mon cœur; je n'ai rien à dire depuis ma dernière confession »: ensuite elle s'accusoit des péchés de sa vie passée, et recevoit l'absolution.

Malgré des faveurs si singulières, elle n'en étoit que plus humble à ses propres yeux; elle ne concevoit pas qu'on pût avoir le moindre sentiment

d'orgueil. « Jamais, disoit-elle, par la miséricorde de mon Dieu, je n'ai su ce que c'étoit que vanité; et quand mes confesseurs me disoient d'y prendre garde, j'en étois surprise; je m'imaginois qu'à moins de perdre l'esprit, je ne pouvois avoir aucune estime de moi-même, car je voyois clairement que tout ce qui étoit en moi venoit de Dieu. » Elle parloit avec complaisance de la bassesse de sa naissance et de sa condition. « Quand je considère, disoit-elle, le bonheur de ma condition, et les avantages qui s'y trouvent, je ne puis jamais me lasser de bénir mon divin Maître de m'y avoir attachée, et je n'en trouve point au monde qui soit plus aimable, ni qui soit plus digne d'être estimée et chérie. Heureux emploi où on est continuellement méprisé de tout le monde; qui pourroit faire état d'une pauvre servante ? tout le monde a droit de la reprendre et de la mépriser sur tout de qu'elle fait ou dit : eh! cela n'est-il pas aimable ? cela n'apprend-il pas bien à être humble, à mettre tout son appui, toute sa confiance en Dieu, et à ne chercher à plaire qu'à lui seul ? Oui, sans doute, la condition où l'on peut mieux apprendre ses devoirs, est celle de servante; quand quelqu'un me rebute, je ressens tant de joie et tant d'amour pour cette personne, que j'ai souvent peine à m'empêcher de lui témoigner ce sentiment, et quelquefois je baise la terre où elle passe, par

amour et par respect, et il faut que je me fasse violence pour ne me pas jeter à ses pieds, et la remercier du bien qu'elle m'a fait.

» Je regarde comme mes premiers amis, ceux qui me méprisent; ce sont eux qui m'ouvrent le ciel, et encore après cela je ne les aimerois pas! Oh! jamais les auteurs de mes jours ne m'ont été plus chers qu'eux » !

Dans cet esprit d'humilité, quand elle se trouvoit reprise, accusée ou blâmée de choses dont elle étoit très-innocente, jamais elle ne s'excusoit ni ne parloit pour sa justification. Son obéissance ne fut pas moins parfaite que son humilité; sa soumission à l'égard de ses directeurs étoit sans réserve; jamais, pour quelque raison que ce fût, elle ne s'écarta de ce qu'ils lui prescrivoient. « J'avois, disoit-elle à ce sujet, cette croyance dans mon esprit, que mes directeurs me tenoient la place de Dieu sur la terre; je n'en doutois nullement, ce qui faisoit qu'en toutes choses je m'adressois à eux comme j'eusse fait à Dieu même, ne mettant aucune distinction entre ce qu'ils me commandoient et ce que Dieu m'eût dit de sa propre bouche ». Son obéissance à ses maîtres étoit égale, et avoit le même principe; sa foi étoit si vive, que c'étoit par elle seule qu'elle vouloit se conduire. « Le démon est vaincu, disoit-elle, quand on ne dispute point avec lui, et que nous ne réfléchissons point sur ce

qui se passe dans notre imagination, et que nous ne nous arrêtons point à nos propres lumières; mais que nous marchons par celles de la foi, qui n'est point sujette au changement ni à l'inconstance de nos sentimens; de là il perd toute espérance de nous vaincre ». Contente des seules lumières de la foi, elle craignoit toutes les visions et révélations, non pas qu'elle n'en connût le prix et les mérites; mais elle appréhendoit qu'il ne s'y mêlât des illusions; par cette raison, elle ne croyoit pas devoir s'arrêter aux grands sentimens que Dieu lui communiquoit. Comme elle étoit inquiétée sur son état extraordinaire par une personne de sa connoissance, Dieu, pour la rassurer, lui dit intérieurement: « Ma fille, tant que tu me regarderas, tu m'aimeras; tant que tu me regarderas, tu me suivras, et quand tu ne me regarderas point, tu ne me suivras point ». Le Seigneur vouloit lui faire entendre que c'étoit dans ce seul regard de Dieu que consistoit toute la perfection et la sainteté, et c'est ce qui lui fit dire aussitôt, avec un vif sentiment d'amour : « Oui, sans doute, ô mon Seigneur! il est vrai que quiconque vous regardera ne pourra jamais s'empêcher de vous aimer, de vous servir et de vous suivre! Il seroit plus facile d'empêcher le feu de brûler, que de forcer une âme qui vous a présent, de ne pas

vous aimer, et de commettre la moindre chose qui vous déplaise ».

On peut dire d'elle que sa vie a été une vie de foi; Dieu lui communiqua ce don en si grande abondance, qu'elle croyoit avec plus de fermeté la vérité de nos mystères, que si elle les eût vus de ses yeux. Aussi disoit-elle souvent : « Quand tous les hommes du monde changeroient de croyance et de religion, et qu'ils emploieroient toutes leurs vaines sciences pour me faire tant soit peu chanceler, ils n'y réussiroient pas; et il me semble que je serois capable de les convaincre tous par la force de cette même foi, qui est tellement enracinée dans mon cœur, que l'enfer ne la pourroit ébranler ».

Son espérance et sa confiance en Dieu marchoient d'un pas égal avec sa foi. « Se défier de Dieu, disoit-elle, c'est faire injure à sa divine majesté; au contraire, se fier en lui et espérer en sa bonté, c'est l'honorer de la plus noble manière que nous saurions faire. Il n'y a rien en quoi il se plaise tant qu'à voir cette fidèle confiance dans le cœur de ses enfans; c'est l'unique moyen d'arriver bientôt à la perfection; et le défaut de cette vertu est un des plus grands retardemens que les âmes éprouvent ». Lorsque, par surprise, elle tomboit dans quelque faute, à l'instant elle recouroit à Dieu, comme un enfant

à son père, et lui confessoit sa foiblesse avec les sentimens de la plus vive componction et de la plus tendre confiance. « Tout appartient à mon père, disoit-elle en parlant de Dieu, et je ne crois pas devoir m'inquiéter de l'avenir, parce que je crois être maîtresse de toutes choses, et les posséder toutes en possédant celui de qui elles dépendent ». Qu'elle est rare et merveilleuse cette confiance qu'Armelle élevoit si haut, qu'elle eût souhaité être abandonnée de toutes les créatures! « Quand tout le monde me rejetteroit, disoit-elle, je ne serois pas plus en peine qu'à présent; au contraire, j'en ressentirois du plaisir; alors je ne serois assistée que de mon unique amour, le seul qui n'abandonne jamais; et si j'étois seule au milieu des bois, environnée de bêtes féroces, je ne tremblerois pas; je sais bien que, quelque part où je sois, mon père aura soin de moi, et, quand tous les hommes et tous les démons auroient conjuré ma ruine, je ne craindrois pas leurs efforts réunis, parce que je sais que j'ai un Dieu plus puissant qu'eux tous, qui me défendra et me gardera sous les ailes de sa Providence. Je suis assurée qu'il ne m'arrivera rien dont il ne tire sa gloire, et c'est la seule chose que je prétende en ce monde et en l'autre ».

Ces admirables sentimens lui inspiroient une profonde horreur pour le péché: elle avoit tant de douleur de tous ceux qui se commettoient,

qu'elle osoit assurer que les tourmens de l'enfer lui eussent été doux, en comparaison de cette peine. « Tout ce que j'ai jamais souffert, disoit-elle, m'a toujours été un sujet de consolation; mais voir mon Dieu mourir pour le péché, et que cet affreux péché se commette encore, c'est ce qui est insupportable, et ce qui seul mérite le nom de souffrances; mais souffrances telles qu'elles seroient capables de faire perdre mille vies, si Dieu ne donnoit à l'âme des forces surnaturelles ».

Les vertus d'Armelle, sa solide piété, sa douceur, sa patience, lui concilièrent enfin l'estime et l'amitié de sa maîtresse; elle reconnut ses torts, et chercha à les réparer par une conduite toute opposée à celle qu'elle avoit tenue jusqu'alors. Sa pieuse servante y répondoit de son mieux, mais regrettoit ses épreuves, et eût voulu souffrir encore pour l'amour de son bon Maître. Elle demanda donc son congé, et peu après, entra au service d'une des filles de la maison, qui s'étoit mariée et demeuroit dans une de ses terres, auprès de Vannes. Elle fit, à cette époque, une renonciation entre les mains de sa mère, de ce qu'elle pouvoit prétendre à la succession de son père, et lui donna en même temps la meilleure partie de ses gages, pour lui aider à subsister. Rendue à sa nouvelle place, elle espéroit y jouir en paix des grâces du Seigneur; mais il en avoit

ordonné autrement, et vouloit la purifier encore, en la faisant marcher de nouveau dans la voie des tribulations; il sembla s'éloigner d'elle; elle se trouva tout-à-coup livrée aux peines intérieures les plus amères, sans recevoir aucune espèce de consolation de la part de Dieu et des hommes, et n'ayant même pas de directeur à qui elle pût recourir. Après être sortie de ces combats, elle disoit : « Quand l'âme se croit avec Dieu, et qu'elle éprouve les effets de sa grâce, tout ce qui lui peut arriver, tant de la part du démon que des créatures, lui est doux et facile à supporter; mais quand Dieu se retire et la laisse à elle-même, c'est une étrange misère, particulièrement quand elle se voit précipitée dans un tel malheur, qu'il lui semble à chaque pas encourir la disgrâce de Dieu; c'est alors que cette âme est vraiment digne de compassion, et qu'elle souffre beaucoup ». L'épreuve, après avoir duré deux ans entiers, cessa lorsqu'Armelle s'y attendoit le moins. « Etant, dit-elle, au plus fort de mes plaintes, Dieu me changea le cœur si parfaitement, que d'une extrémité de peines, en un moment, je me trouvai dans une extrémité de joie, sans savoir comment, ni par quel moyen : ce qui se fit par un effet si merveilleux de sa puissance divine, qu'on peut l'attribuer à un miracle, et plus grand, ce me semble, que si Dieu eût ressuscité mon corps de

la mort à la vie; car il se fit un changement si prompt et si grand, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Je me trouvai, dans ce moment, libre et dégagée de toutes choses, et il me sembla qu'on m'avoit ôté un fardeau de dessus les épaules, et que les chaînes qui jusqu'alors m'avoient tenue en si grande captivité fussent rompues pour jamais, possédant au-dedans de moi-même une telle liberté que je ne me connoissois plus ».

Depuis ce moment, elle fut délivrée de toutes ses tentations, et son union avec Dieu sembla devenir plus intime. Le divin amour animoit, dirigeoit toutes ses actions, conduisoit toutes ses démarches; aussi disoit-elle, lorsqu'on l'interrogeoit sur la manière dont elle régloit ses exercices de piété: « Qu'elle n'avoit jamais rien su qu'aimer Dieu, et que toutes ses pratiques, ses motifs, ses fins et prétentions avoient pour but de l'aimer de plus en plus ». De là ces épanchemens si délicieux dans le sein du divin Maître. « En toutes rencontres, dit cette admirable fille, j'avois recours à mon Dieu avec plus de liberté qu'un enfant unique et tendrement aimé n'a recours à son père qui en est idolâtre. Je m'entretenois confidemment avec lui; je lui racontois toutes mes peines, tous mes besoins; je me consolois avec lui; je me réjouissois de ses divines perfections; je lui demandois ce qui m'étoit nécessaire et à mon pro-

chain; et jamais, non jamais sa divine bonté ne m'a rebutée : au contraire, je le trouvois toujours prêt à me recevoir, à m'écouter, à me consoler et à me défendre contre mes ennemis ; à m'encourager et me fortifier dans mes travaux, enfin à m'être tout en toutes choses ».

Se plaisant à considérer son Dieu sous tous les aspects propres à ranimer son amour : « Tantôt, dit-elle, je voulois en agir avec lui comme avec mon ami; il m'écoutoit et me traitoit en cette qualité, me communiquant ses secrets, comme deux amis se font l'un à l'autre : si ensuite je voulois qu'il fût mon frère, sa bonté me faisoit voir qu'il prenoit soin de mon bien et de tout ce qui me concernoit, ainsi que dans une famille où règne la concorde les aînés ont coutume de faire envers leurs cadets qu'ils aiment tendrement. Si je m'adressois à lui comme un disciple pauvre, grossier et ignorant, il m'instruisoit dans mes doutes, m'éclaircissoit dans mes obscurités, me relevoit dans mes foiblesses, me corrigeoit et me reprenoit avec amour et sévérité dans mes défauts, m'enseignant lui-même la manière avec laquelle je devois agir, pour éviter les recherches de la nature et les artifices du démon; me faisant en tout connoître ce qui étoit meilleur pour le suivre, et ce qui étoit mauvais pour l'éviter. Si mon cœur me portoit à le considérer comme mon époux,

il me faisoit connoître et sentir qu'il étoit tout à moi; il s'unissoit à moi, me transformoit à tous momens, sans que rien fût capable de me séparer de lui. En le voyant agir si tendrement, j'étois forcée de lui dire à toute heure, que c'en étoit trop, et que s'il continuoit, il me feroit bientôt mourir; quelquefois je m'échappois jusqu'à lui dire : Ah! mon Dieu, si le monde connoissoit les tendresses qu'à tous momens vous me faite ressentir, il diroit que l'amour que vous me portez est excessif, et si j'osois, je le dirois moi-même». Il n'est pas étonnant qu'ainsi comblée des grâces célestes, Armelle préférât la solitude aux conversations. Lorsque sa maîtresse, les dimanches et fêtes, l'engageoit à sortir, elle l'en remercioit avec reconnoissance; puis, élevant son cœur vers son divin Maître, elle lui disoit: « O Seigneur! quelle récréation pourrois-je trouver sans vous? vous êtes ma promenade, mon jardin de délices, l'ombre qui me rafraîchit, le mets précieux qui me nourrit, la campagne où je me plais; qu'après cela je vous quitte pour aller chercher du plaisir ailleurs, c'est ce que je n'ai garde de faire». Souvent elle étoit si embrasée d'amour, qu'elle devenoit incapable de vaquer à ses occupations; alors elle s'en plaignoit au divin époux de son âme, et lui disoit : « Mon amour! attendez, puisque vous voulez que je vous serve mainte-

nant, quand j'aurai fini mon travail, je recevrai avec empressement tout ce que votre bonté communiquera de sentimens à votre chétive créature. Il sembloit, dit-elle, qu'entre Dieu et moi il y eût accord; que tant que je m'emploierois à travailler pour lui, il seroit avec moi pour m'assister, me fortifier; et que de ma part, quand j'aurois du repos, j'agirois de même, me tenant près de lui, m'entretenant avec sa majesté avec plus de liberté et d'abandon qu'un ami n'en offre en conversant avec son intime ami ». Interrogée un jour sur ses dispositions intérieures, et sur l'emploi qu'elle faisoit habituellement de la journée: « Le divin amour, répondit-elle, m'a appris à le regarder si continuellement, que, depuis le matin jusqu'au soir, je n'avois d'autre objet en ma pensée; et si parfois j'en étois tant soit peu distraite, aussitôt je me remettois dans sa divine présence. Dès mon réveil, je me jetois entre les bras de mon divin Sauveur, comme un enfant entre ceux de son père; je me levois pour le servir et pour travailler à lui plaire. Si j'avois du temps pour prier, je me tenois à genoux en sa divine présence, et je lui parlois comme si je l'eusse vu de mes propres yeux. Là, je m'offrois toute à lui; je le priois qu'en moi fussent accomplies toutes ses volontés, qu'il ne permît pas que je l'offensasse en la moindre chose: souvent je n'avois pas le loi-

sir de réciter une courte prière dans toute la journée ; mais il m'étoit aussi à cœur de travailler pour lui que de le prier, parce qu'il m'avoit appris que tout ce qui est fait pour son amour est une vraie oraison. Je m'habillois en son adorable présence, et il me montroit que son amour me fournissoit de quoi me vêtir. Quand ensuite j'allois au travail, il ne me laissoit point ; ni moi non plus, je ne le quittois pas; il travailloit avec moi, et moi avec lui, et je me trouvois aussi unie à lui que lorsque j'étois à la prière. Oh! que mes fatigues et mes peines étoient agréables et faciles à supporter! J'en retirois tant de force et de courage, que rien ne m'étoit difficile; j'eusse voulu, moi seule, faire tout l'ouvrage de la maison; je n'avois que le corps au travail; le cœur et tout moi-même brûloit d'amour dans la douce familiarité que j'avois avec lui.

» Si je prenois mes repas, il me sembloit que chaque morceau étoit trempé dans son précieux sang, et que lui-même me le présentoit, afin de me nourrir et de m'enflammer encore davantage de son amour. Je laisse à penser quels effets en résultoient dans mon âme! Oh! sans doute, ils sont inconcevables, lui seul pourroit le dire, car pour moi, si j'y employois toute ma vie, je n'y réussirois pas.

» Si dans le cours de la journée, parmi le tu-

multe et les continuelles occupations, le corps ressentoit de la peine, et eût voulu se plaindre, murmurer, prendre du repos, se laisser emporter à la colère ou à quelqu'autre mouvement de passion déréglée, à l'instant, l'amour de Jésus-Christ venoit m'éclairer, et me montrer que je devois faire mourir ces révoltes de la nature, et ne les seconder ni de paroles ni d'action. Si, n'étant pas assez sur mes gardes, je m'étois laissée entraîner par surprise à quelque défaut, hélas! je ne pouvois me supporter jusqu'à ce que j'en eusse obtenu le pardon, et que la paix fût faite entre le Seigneur et moi. Je pleurois à ses pieds sacrés; je lui disois ma faute comme s'il ne l'eût pas vue; je lui confessois ma foiblesse, et je restois immobile jusqu'à ce qu'il m'eût pardonné, ce qui arrivoit par sa grande bonté et par sa miséricorde, toutes les fois que je tombois en faute, et ces chutes ne servoient qu'à m'enflammer encore plus de son divin amour.

» Quand les hommes me persécutoient par leurs médisances et par leurs mauvais traitemens, et les démons par leurs tentations et leurs vains artifices, aussitôt je m'adressois au divin objet de mon amour, qui me tendoit ses bras sacrés, qui me montroit son cœur et ses plaies ouvertes, pour m'y renfermer et m'y conserver en assurance; aussi je m'y insinuois comme dans une citadelle, et j'y étois plus forte que tout l'en-

fer ensemble. Quand toutes les créatures se seroient élevées contre moi, je n'en aurois pas eu plus de crainte que d'une mouche, parce que j'étois sous la protection d'un Dieu plein d'amour envers moi.

» Le soir venu, chacun prenoit son repos; le mien n'étoit point ailleurs qu'entre les bras du Père céleste; je m'y endormois comme un enfant sur le sein de sa mère; je m'assoupissois en le louant, en l'aimant, jusqu'à ce que le sommeil vînt me saisir, et, le plus souvent, le doux sentiment de l'amour me réveilloit si fort, que je passois la plupart des nuits sans dormir, et les employois toutes à aimer une bonté si aimable qui ne me laissoit et ne m'abandonnoit jamais, et qui veilloit et étoit toujours attentive à moi, sa chétive créature. Voilà, continue l'humble Armelle, quelle a été la vie d'une pauvre paysanne et d'une chétive servante, depuis que l'amour divin a bien voulu se charger du soin de ma conduite. Voilà comment il m'a tirée de la misère de mes péchés et de mes ignorances: telle est la vie que j'ai menée l'espace de vingt ans, depuis le moment de mon entière conversion.

» O bonté infinie de mon Dieu! disoit-elle à ce sujet, que votre amour est grand! Oh! quelle union qui ne s'interrompt jamais! union qui m'a rendue semblable à vous; car mon amour qui est

le lien de cette union, est une participation de votre amour infini envers vos créatures; et la sainteté qui me sanctifie est une participation de la vôtre. Oh! qu'il y a long-temps qu'il ne se trouve plus de troubles, ni de guerres dans ce pauvre cœur, parce que vous le gouvernez! Mon Dieu, je ne suis plus, mais vous seul vivez en moi ».

Est-il étonnant qu'une âme aussi sainte fît ses délices de la divine eucharistie? Son désir de communier étoit inexprimable, et tel qu'elle disoit un jour à son confesseur: « Que plutôt que d'être privée d'un si grand bien, elle consentiroit à souffrir les plus affreux supplices ». Peu de temps après, l'homme de la droite du Très-Haut lui dit: « Jusqu'ici, ma fille, on vous a permis d'approcher de la sainte table plusieurs fois la semaine; je ne veux plus que vous le fassiez que les dimanches; n'en êtes-vous pas contente? Oui, mon père, répondit-elle, je ferai tout ce qu'il vous plaira ». Et en même temps il s'éleva au-dedans d'elle un désir si ardent de cette divine nourriture, qu'il parut sensiblement sur son visage. Le confesseur s'en apercevant, lui demanda de nouveau si elle étoit contente. « Oui, mon père, reprit-elle, je veux de tout mon cœur ce que vous voulez; je préférerai toujours la volonté de Dieu à toute autre chose ». « Allez, ma fille, dit alors son directeur, non-seulement communiez comme auparavant, mais

faites-le tous les jours, et n'y manquez jamais, autant qu'il vous sera possible, jusqu'à la fin de votre vie ». Uniquement occupée de Dieu, son humble servante avouoit qu'elle n'avoit presque jamais de pensées inutiles; quoique si éloignée des choses de la terre, qu'il ne lui sembloit plus y vivre, néanmoins dans tout ce qui étoit de son devoir, à l'égard de ses maîtres, elle s'en acquittoit toujours avec tant de prévoyance et de soin, qu'on eût cru facilement qu'elle ne s'occupoit que de cet objet. Cependant ses fatigues étoient fort multipliées, ayant seule la charge de pourvoir à toute la maison, parce que ses maîtres s'en reposoient entièrement sur elle.

Armelle, attaquée d'une fièvre continue, fut obligée de se rendre à Vannes pour y recevoir les secours que son état exigeoit; elle eut le bonheur d'y connoître deux hommes d'une sainteté éminente, le P. *Jean Rigoleu*, et le P. *Vincent Huby*, de la compagnie de Jésus. Ils l'examinèrent avec une scrupuleuse attention, et, convaincus de l'excellence de ses dispositions, ils la rassurèrent sur son état, et se firent un devoir de l'entretenir souvent, de l'assister, de l'animer et de la fortifier. Dans ces circonstances, les religieuses ursulines de Vannes ayant besoin d'une tourrière, on leur proposa Armelle qu'elles acceptèrent avec joie. Elle resta dans cette place pendant un an et demi avec tous les

suffrages de la communauté ; mais ses peines intérieures ayant commencé à la troubler de nouveau, elle reconnut qu'elle n'étoit point où Dieu la vouloit, et le P. Rigoleu lui conseilla de retourner chez son ancienne maîtresse ; ce qu'elle fit, et bientôt la paix rentra dans son âme. Ce fut alors qu'Armelle parvint à un plus haut point d'union avec son Dieu. L'oraison lui devint familière, et elle passa par tous les degrés d'une contemplation sublime.

Dans ce temps le Seigneur lui inspira le désir de s'obliger, par vœu, à faire toujours ce qu'elle jugeroit le plus conforme à sa volonté sainte. Sa fidélité à l'accomplir fut telle, que ses directeurs ne se virent jamais exposés à lui accorder la moindre dispense. A ce vœu, elle se sentit pressée d'en joindre un autre, celui de pauvreté, qu'elle fit entre les mains de la supérieure des Ursulines. Elle le prononça le deux février, jour de la Purification, dans les termes suivans : « Au nom de la très-sainte Trinité et de mon Sauveur Jésus-Christ, mon unique amour, et de sa très-sainte Mère, je fais vœu de la plus étroite pauvreté que je puisse observer, et me démets entièrement de l'usage et propriété de tout ce que j'ai eu jusqu'à présent, n'en voulant qu'autant qu'il vous plaira, ma mère (s'adressant à la supérieure) m'en permettre l'usage, et m'en don-

ner par aumône, comme à un pauvre, pour l'amour de Dieu ».

« Je n'eusse jamais cru, disoit-elle dans la suite, qu'il y eût autant de biens renfermés dans le vœu de pauvreté, comme mon divin Sauveur m'en a fait connoître; et quoique par sa grâce, je ne fusse attachée à aucune chose, je ne puis néanmoins expliquer la liberté et le dégagement où je me trouve, n'ayant plus rien à présent ».

Armelle eut la douleur de perdre sa vertueuse maîtresse; elle lui prodigua, pendant sa maladie, tous les soins imaginables, et ne la quittoit ni le jour ni la nuit. Cette perte et les soins domestiques qui la suivirent, nous donnent l'occasion de mieux connoître encore l'intérieur de cette humble servante de Jésus-Christ. Telle étoit la pureté de sa belle âme, et son exactitude à accomplir son vœu de pauvreté, qu'une personne de ses amies, l'entendant se réjouir d'avoir fait une revue d'une année, dont son intérieur, disoit-elle, avoit grand besoin, à cause des fautes qu'elle avoit commises, lui demanda quels étoient donc ces manquemens qui lui pesoient tant sur le cœur; elle répondit avec sa candeur ordinaire, qu'elle avoit fait deux fautes contre son vœu de pauvreté, qui lui avoient causé bien des remords et fait répandre beaucoup de larmes. La première, c'est qu'à la mort de sa

maîtresse, au moment où l'on choisissoit les étoffes de deuil, quelqu'un qui se trouvoit dans le magasin en indiqua une pour Armelle, qu'il dit être de plus de durée que les autres; elle, sans réflexion, ajouta qu'elle le croyoit aussi: ce qui fut cause qu'on la lui donna.

L'autre faute étoit, que son maître ayant voulu reconnoître les soins que pendant plusieurs années elle avoit eus de son épouse, lui avoit donné le linge et les autres vêtemens qui lui avoient appartenu. Armelle néanmoins ne voulut rien prendre qu'avec l'agrément de la fille aînée de la maison; elle mit à part, dans les effets de sa maîtresse, ce qu'il y avoit de plus mauvais, et dit qu'elle le recevroit pour l'amour de Dieu; ce qui lui parut ensuite extrêmement répréhensible, parce que peut-être, disoit-elle, on lui en eût donné moins qu'elle n'en avoit choisi.

Peu de temps après cette mort, Dieu donna à sa servante une si haute idée de sa bonté, de sa douceur, de sa paix infinie, qu'elle en fut pénétrée, et qu'elle ne cessoit de répéter, transportée hors d'elle-même: « Bonté de mon Dieu, douceur de mon Dieu, paix de mon Dieu ». Armelle contente de la jouissance de son Dieu, ne désiroit plus rien sur la terre; et si son cœur osoit encore former un vœu, c'étoit de souffrir pour l'amour de son divin Maître. « Quoique,

par la grâce de mon Sauveur, disoit-elle, je ne ressente plus aucune volonté, il y a pourtant un instinct gravé dans mon âme, qui me fait aimer les souffrances, et désirer de ne passer aucun jour sans souffrir ».

Le seul amour de la croix l'attachoit à cette vie; et encore qu'elle fût toujours prête à la quitter, néanmoins elle avoit coutume de dire : « Que si elle eût eu un désir à former, c'eût été de vivre plusieurs années, pourvu qu'elles s'écoulassent dans les travaux, les fatigues, maladies et persécutions: elle ajoutoit que la vie n'étoit à goûter que pour cela seul; et que dès le moment où elle ne souffroit plus, cette même vie lui paroissoit ennuyeuse et insupportable. C'est en cela, disoit-elle, que notre condition est, pour ainsi dire, plus aimable que celle des saints qui sont dans le ciel, parce qu'ils ne peuvent plus souffrir pour Dieu, et nous le pouvons à chaque instant ». Dieu exauça cette faim des croix et des souffrances, qui sont le cachet des élus sur la terre. Passant un jour près d'un cheval, elle en reçut un coup de pied qui la renversa et lui cassa la jambe: elle supporta, sans plaintes et sans murmures, les opérations les plus douloureuses de la chirurgie; et demeurant plus de quinze mois sans pouvoir sortir, elle ne laissa échapper aucun signe d'ennui: ensuite elle se sentit inspirée de demander, par l'intercession

de la sainte Vierge, de pouvoir marcher avec des béquilles, sans pourtant que le ciel lui ôtât ses douleurs. Elle promit, à cet effet, de jeûner tous les samedis, et de dire tous les jours, pendant une année, un chapelet pour le soulagement des âmes détenues dans le purgatoire: sa prière fut exaucée, et à la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, elle commença à marcher facilement avec des béquilles dans la maison; faveur dont elle rendit les plus grandes actions de grâces à notre Seigneur et à sa très-sainte Mère. Mais sa reconnoissance augmenta bien davantage par ce qui lui arriva à la Fête-Dieu, l'an 1669, trois ans après sa chute. Ce jour, après avoir été au bourg d'Arradon entendre la messe, et tout le monde étant sorti pour accompagner le très-saint Sacrement qu'on portoit en procession, elle demeura sur sa chaise, et alors, raconte-t-elle, « Me trouvant ainsi seule, je commençai à jeter les yeux sur l'autel de la sainte Vierge qui étoit vis-à-vis de moi; il me vint en pensée de lui dire: O sainte Vierge! si vous vouliez, j'irois à vous. O sainte Vierge! obtenez-m'en, s'il vous plaît, la grâce, si la volonté de votre cher Fils est telle, pourvu que vous ne m'ôtiez pas mes douleurs. Disant cela, j'étois si épuisée d'amour et de confiance, que je ne savois ce que je disois; je me levai toute transportée; j'allai sans aucune peine me jeter

aux pieds de la Vierge sacrée, et étant là, je ne savois que lui dire, ni que faire pour lui témoigner ma reconnoissance. Il arriva peu de temps après un jeune homme dans l'église, et en le voyant, je m'écriai : Venez, venez m'aider à remercier ma bonne Mère; je pleurois abondamment, et j'eusse voulu que tout le monde m'eût aidée à bénir notre Seigneur et sa sainte Mère. On fut bien étonné de me voir marcher sans béquilles, et je racontois à chacun ce qui m'étoit arrivé, afin que tous m'aidassent à aimer et bénir ma bienfaitrice ».

Ce qui paroît le plus frappant, n'est ni la nature de cet événement, ni même la patience d'Armelle dans tout le cours de sa maladie; mais sa résignation parfaite à la privation de la sainte eucharistie. « Souffrir par amour, disoit-elle à ce sujet, vaut mieux que jouir de l'amour. Oh! que Dieu sait bien se donner en tout temps et en tout lieu au cœur qui ne veut que lui » !

Faut-il s'étonner de l'impression profonde que firent sur les âmes tant de grâces, de vertus et de prodiges réunis dans la bonne Armelle ? Elle avoit une telle réputation de sainteté, qu'un homme du monde se trouvant à la dernière extrémité, et saisi d'une grande crainte des jugemens de Dieu, désira infiniment la voir, convaincu qu'elle pourroit, mieux que personne, porter du calme dans son âme. Elle balança d'a-

bord; mais les serviteurs du malade lui firent tant d'instances, qu'elle crut ne pouvoir s'y refuser. Elle se rendit chez leur maître au moment où on venoit de l'administrer. Dès qu'il la vit, son visage prit une impression de joie; et l'ayant fait asseoir près de son lit, il lui parla avec une grande franchise de tout ce qui gênoit sa conscience. Alors elle commença à l'exhorter, et employa des expressions si relevées, et avec un cœur si embrâsé d'amour, que cet homme en fut changé et consolé, au point de dire qu'il étoit prêt à paroître devant Dieu, et qu'il se sentoit plein de confiance dans les mérites de Jésus-Christ.

Toutes ses actions avoient pour principe cette charité ardente qui la consumoit; mais c'étoit sur-tout auprès des malades qu'elle se manifestoit d'une manière plus touchante. A quelque distance de la maison qu'elle habitoit, se trouvoit un artisan que la maladie, jointe à la misère, avoit réduit à un tel état de détresse et d'infection, que personne n'en vouloit approcher, pas même ses plus proches parens. Ce malheureux passoit les jours au fond d'un grenier, couché sur un peu de paille, couvert d'ulcères, et déjà la pâture des vers. Armelle en fut instruite, et obtint de sa maîtresse la permission de l'aller voir et de le soigner: nulle expression ne peut rendre les sentimens de respect et d'af-

fection avec lequels elle s'en acquittoit; elle pansoit et nettoyoit ses plaies, le consoloit dans ses souffrances, et lui en faisoit connoître le mérite. Elle ne l'abandonna point jusqu'au moment de sa mort. Aussi ce pauvre homme étoit si touché des soins de sa bienfaitrice, que malgré tous ses maux, il ne se possédoit pas de joie lorsqu'il la voyoit entrer, et disoit qu'elle l'avoit retiré de l'abîme du désespoir où ses souffrances l'avoient comme précipité. Elle en usoit ainsi à l'égard d'une multitude de malades, sur-tout les plus abandonnés ou les plus indigens, voyant toujours en eux Jésus-Christ même.

L'estime que plusieurs personnes de mérite avoient conçue de sa sainteté, leur inspira un vif désir d'avoir son portrait. Le peintre auquel elles s'adressèrent, dit qu'il ne pouvoit saisir sa ressemblance sans qu'elle en eût connoissance. Son confesseur craignoit d'abord de lui faire cette proposition, pensant qu'elle y auroit une vive répugnance; cependant il s'y détermina, et ne reçut de cette admirable fille d'autre réponse, sinon ces paroles: « Si vous croyez, mon père, que Dieu en soit glorifié, je suis prête à faire tout ce qu'il vous plaira ». Cette simplicité plut à ce sage directeur: il fut même ravi d'une si parfaite soumission, sachant combien la chose lui étoit désagréable.

La foiblesse d'Armelle devenant extrême, elle

ressentit quelque crainte de la mort, qu'autrefois elle avoit tant souhaitée; elle s'en étonna, en rechercha la cause, et trouva que cette cause étoit qu'elle se verroit ainsi privée de ses maux. Voici comment elle s'exprimoit à ce sujet: « Je m'étonne de ce que je craignois la mort; car mon Dieu m'est témoin que par sa grande miséricorde, je n'avois d'autre volonté que la sienne; et que d'ailleurs je ne redoutois point d'être jugée par lui, ni n'appréhendois point les enfers, où je suis aussi prête d'aller que dans le ciel, si telle étoit sa divine volonté. Je ne craignois point aussi le feu du purgatoire; car encore bien que je mérite celui de l'enfer, je sais toutefois, ajoutoit-elle avec la simplicité des saints, que mon divin Sauveur auroit peine de me laisser longtemps brûler; car il ne se peut séparer de moi, non plus que moi de lui: tout ce qui me faisoit donc craindre la mort, c'est qu'elle m'ôtoit le moyen de souffrir pour mon Sauveur, pour lequel je voudrois, si telle étoit sa volonté, souffrir jusqu'au jour du jugement; et d'ailleurs, ce m'étoit un regret de mourir d'une mort si douce, ayant toujours demandé au Seigneur de mourir sur la croix et dans les douleurs, comme lui-même y est expiré ».

Armelle, ainsi qu'une victime d'agréable odeur, se consumoit lentement sur l'autel de l'amour divin; ses infirmités s'augmentoient avec l'âge,

moins cependant par le nombre des années que par la violence du feu sacré, qui de l'âme passoit jusqu'au corps, et lui faisoit des impressions destructives de sa vie naturelle. Au mois d'août 1671, elle fut attaquée d'une fièvre double tierce, qui en peu de temps devint continue. Dans le mois de septembre, une inflammation de gorge se joignit à la fièvre, et elle ne balança point à assurer qu'elle n'en releveroit pas. Le samedi 17 octobre, elle demanda à se confesser, et le fit avec une contrition et une abondance de larmes qui lui étoient ordinaires : elle communia le même jour, et les mardi et mercredi suivans 20 et 21 du même mois; à environ midi de ce dernier jour, elle reçut l'extrême-onction avec toute sa présence d'esprit, et le samedi 24 octobre elle s'endormit dans le sein du Seigneur.

Toute la ville assista à ses funérailles; son corps fut inhumé dans l'église des Ursulines de Vannes; et on lit sur son tombeau l'inscription suivante :

Ci-gît le corps d'ARMELLE NICOLAS, de naissance champêtre, et servante de condition, appelée communément LA BONNE ARMELLE, *et dans les communications ineffables qu'elle avoit avec Dieu,* la Fille du divin Amour. *Elle mourut ici-bas pour vivre dans le Ciel, le 24 octobre* M.DC.LXXI, *âgée de 65 ans. Priez Dieu pour son âme, et marchez sur ses pas, en aimant Dieu comme elle.* Requiescat in pace.

O mes frères bien-aimés ! que la vie de l'humble Armelle est propre à nous rappeler la belle action de grâces adressée par Jésus-Christ à son Père : « Mon Père, qui êtes le Seigneur » du ciel et de la terre, soyez béni, parce que » vous avez caché ces secrets aux sages et aux » prudens du siècle, et que vous les avez révé- » lés aux petits et aux humbles ». Luc, 10, 21.

Que de merveilles en effet, que de grâces inouies, que de faveurs singulières ont été communiquées à cette pauvre servante, à cette simple villageoise, à cette fille obscure et inconnue ! mais depuis sa mort, qu'elle est devenue si célèbre sous le nom de *la bonne Armelle*, les dons extraordinaires qu'elle a reçus du Seigneur nous surprendront peut-être : hélas ! nous ne méritons pas sans doute de marcher dans ces voies sublimes par où Dieu conduit ses élus ; mais nous n'en avons pas moins à recueillir d'excellentes instructions de l'ensemble des vertus d'Armelle : apprenons d'elle d'abord quel doit être notre amour envers Dieu; cet amour que nous lui devons n'est pas de la même nature que celui que nous ressentons tous pour nos amis; c'est ce que les docteurs appellent un amour appreciatif, ou un amour de préférence : que nous éprouvions pour nos frères des sentimens expansifs que nous ne ressentons pas pour Dieu, notre nature nous y excite, et son auteur ne le

défend pas; ce n'est pas en cela que consiste l'amour qu'il exige de nous. Le préférer à toutes ses créatures, préférer ses immenses bienfaits à ceux qu'elles peuvent nous procurer; préférer la félicité certaine, infinie, éternelle qu'il nous promet, aux plaisirs frivoles que ces mêmes créatures nous font espérer dans leur jouissance; consentir à la perte de tout ce que nous chérissons, plutôt qu'à celle de ses bonnes grâces; voilà ce que c'est qu'aimer Dieu, et si sa possession est nécessaire à notre bonheur, la bonté de Dieu nous l'a rendue facile à acquérir.

Cet amour supérieur à tous les autres, ne se borne pas à une simple spéculation de l'esprit; un sentiment est bien foible quand il ne produit aucun effet; le premier et le principal que doit opérer en nous l'amour de Dieu, c'est que toutes nos actions en dérivent et s'y rapportent. Pour bien comprendre cette vérité, considérons que l'amour en général est notre plus puissant mobile; c'est la première et la plus forte de nos passions; on pourroit même dire qu'elle est notre unique passion, parce que toutes les autres, en dernière analyse, se rapportent à celle-ci; tous nos sentimens ont pour cause un amour quelconque, toutes nos actions procèdent de quelque sentiment. Quand il existe dans l'âme un amour dominant, c'est de celui-ci qu'émanent presque tous les sentimens; c'est

à celui-ci que se rapportent la plupart des actions ; et vous le savez trop bien, vous qui avez été, et qui êtes peut-être encore dominés par quelque attachement terrestre, de quelque genre que soit la passion qui vous tyrannise, elle est l'objet de vos pensées, le but de vos désirs, le mobile de vos démarches, le principe de vos actions ; vous agissez par elle et pour elle, lors même que vous n'y pensez pas : elle n'est pas toujours le terme que votre esprit se propose actuellement et distinctement ; mais elle est continuellement votre motif secret et habituel. Ainsi un voyageur tend sans cesse vers le but de son voyage, quoiqu'il n'y fasse pas une continuelle attention ; il y rapporte tous ses pas, quoiqu'il n'en ait pas l'idée toujours présente. Si l'amour de Dieu est en nous ce qu'il doit être, s'il est notre amour principal, notre amour supérieur, notre amour dominant, il doit donc produire le même effet ; et pourquoi l'amour de Dieu ne seroit-il pas aussi actif, aussi efficace dans les justes, que l'est dans les pécheurs l'amour de la créature ? Le rapport de toutes nos actions à Dieu est la conséquence nécessaire de l'amour supérieur que nous lui portons. Penser à lui à chacune de nos œuvres seroit impossible ; mais la disposition générale de les faire toutes en vue de lui plaire est possible, juste et nécessaire,

et nous devons la manifester et l'entretenir par des actes répétés de temps en temps.

Une autre leçon, non moins salutaire, que nous donne le récit des œuvres de la bonne Armelle, peut être puisée dans les diverses situations où a été son âme : elle nous enseigne, par sa propre expérience, à distinguer la bonne et la mauvaise paix. Jésus-Christ disoit à ses apôtres, et dans leurs personnes à tous les fidèles : « Je vous laisse la paix ; je vous donne la paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne ». Le monde promet la paix ; mais est-il en son pouvoir de la donner ? Tous les biens qu'il offre sont des sujets de contestations, des matières à querelles : ses faveurs ne peuvent ni suffire à tous ceux qui y prétendent, ni satisfaire ceux qui les obtiennent ; celui qui en est privé les désire avec ardeur ; celui qui en a acquis en voudroit encore davantage : chacun aspire à ce qu'il voit posséder aux autres. Ainsi la paix, que le monde fait espérer dans la jouissance des biens qu'il étale, n'est qu'une continuité de jalousies, de soupçons, de disputes, de combats ; c'est une paix mensongère, qui ne vous est offerte que pour vous entretenir plus sûrement dans l'agitation et dans les dissensions. Le monde lui-même n'est autre chose qu'une arène ouverte, où l'on s'efforce mutuel-

lement de se renverser ; où chacun, occupé de supplanter les autres, travaille sans relâche, tantôt à leur soustraire avec adresse, tantôt à leur arracher avec violence ce qu'ils possèdent. Vous croyez qu'en atteignant l'objet de vos vœux vous parviendrez à la tranquillité, et que vous n'aurez plus qu'à en jouir en paix ; c'est une illusion qui vous flatte, mais qui vous égare, en vous présentant ce que vous souhaitez pour ce qui doit être. Ne sentez-vous pas d'abord qu'alors il vous faudra défendre ce que vous aurez acquis ? Et l'expérience ne vous apprend-elle pas de plus, que vos désirs s'accroissant avec vos jouissances, offriront toujours à votre cupidité de nouveaux objets à poursuivre ?

Quelle différence entre cette paix du monde, sans cesse espérée et jamais obtenue, et celle que promet et donne Jésus-Christ, qui est tout à la fois, et la paix de la société par l'extinction des rivalités, et la paix du cœur par le calme des passions ! Les biens que Dieu distribue, participant à son infinité, peuvent appartenir à ous sans le détriment d'aucun ; c'est un trésor où tout le monde peut puiser continuellement, sans jamais le diminuer. Il ne sauroit donc devenir un sujet de jalousie ; au contraire, plus on en a obtenu, plus on est aise de ce qu'en obtiennent les autres : la charité jouit des grâ-

ces accordées au prochain, comme de celles qu'elle a reçues elle-même. La paix du juste est inaltérable; elle ne peut être troublée ni par la poursuite des biens temporels qu'il ne désire pas, ni par celle des biens spirituels qu'il n'envie pas, ni par les calomnies qu'il dédaigne, ni par les injures qu'il oublie, ni par les offenses qu'il pardonne, ni par les intérêts qu'il sacrifie, ni par les prétentions qu'il réprime, ni par les passions qu'il étouffe. Celui-là est toujours en paix avec les autres, qui est en paix avec lui-même et avec Dieu.

PRATIQUE.

1°. La naissance de la vertueuse Armelle me fait sentir combien ma conduite seroit affreuse, si j'osois jamais rougir d'être né de pauvres, mais d'honnêtes et vertueux parens. 2°. A l'école de la nouvelle Geneviève, de l'humble et fervente bergère, si je naquis dans la grandeur, j'apprendrai à regarder comme une vaine et brillante chimère le privilége de la naissance, et l'illustration des aïeux. 3°. La vie de cette pauvre servante, qui fut comblée de faveurs, m'apprend à ne pas dédaigner l'artisan, le villageois, ni le simple serviteur; le seigneur se dérobe aux superbes, et communique aux petits ses grâces les plus intimes.

JACQUES COCHOIS,
DIT JASMIN,
OU LE BON LAQUAIS,

DÉCÉDÉ DANS LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Extrait de sa Vie, publiée pour la troisième fois par le R. P. Toussaint de Saint-Luc, religieux carme des Billettes. — A Paris, chez Mesnier, rue Saint-Severin, en 1739.

JACQUES COCHOIS, né dans les environs de Magny, village voisin de Paris, dut le jour à de pauvres parens, mais dédommagés, par les faveurs célestes, de la privation des biens du monde. On pourroit comparer cette admirable famille à celles des patriarches, dont l'écriture sainte nous offre un si beau tableau. Dieu s'y montroit le premier servi; sa divine loi étoit exactement gardée; jamais on ne s'y permit un démenti, une parole de murmure ou de colère: les enfans n'avoient entre eux qu'une volonté, celle de leur père et de leur mère. Le petit Jacques se distingua de bonne heure par l'amour qu'il portoit aux auteurs de sa vie. Dans aucune circonstance, il n'eut à se reprocher à

leur égard, soit une réponse brusque, soit même le plus léger indice de mécontentement; il écoutoit avec respect leurs instructions et leurs remontrances, et recevoit leurs ordres avec autant de soumission, que s'ils lui avoient été donnés par Dieu même. Obligé de s'éloigner de bonne heure de la maison paternelle, il se rendit à Paris, et entra au service de mademoiselle de Nicolaï, fille du premier président de ce nom. Son père, en le bénissant au moment de son départ, lui recommanda sur toutes choses, la fréquentation des sacremens, afin d'obtenir de Dieu les grâces nécessaires pour se sanctifier, dans un état rempli d'écueils contre les mœurs et contre la foi. Il lui remit aussi par écrit ces avis, que nous transcrivons dans leur naïve simplicité, comme un manuel de conduite pour les jeunes artisans et serviteurs, et tout à la fois comme un monument de piété et de sollicitude paternelle.

I.

« N'oubliez jamais le service de Dieu pour » quelque embarras de commissions et d'occu- » pations qu'on pourra vous donner, vous res- » souvenant toujours que Dieu est votre pre- » mier maître.

II.

» Ayez une grande fidélité, et une parfaite

» obéissance pour vos maîtres, faites avec joie
» tout ce qu'ils vous commanderont.

III.

» Ne vous excusez point du service, et ne
» vous reposez point sur les autres pour le
» faire, mais prévenez-le, si vous pouvez, et ne
» murmurez jamais contre ce qu'on vous pres-
» crira, quelque dificile qu'il soit, vous souve-
» nant qu'on ne vous nourrit, qu'on ne vous
» habille et qu'on ne vous récompense que pour
» servir, et pour remplir ce que l'on vous or-
» donne.

IV.

» Retenez votre langue; dites peu, et gar-
» dez avec soin le secret de la maison; c'est une
» grande trahison, que de révéler le secret de
» ses maîtres.

V.

» Ne vous habituez point à mentir, ni à dé-
» guiser la vérité pour tromper les autres; mais
» dites les choses comme vous les savez; c'est
» une habitude odieuse en un jeune homme
» que le mensonge; on ne se fie jamais à un
» menteur.

VI.

» Ne vous accoutumez point non plus aux
» paroles équivoques, ni aux juremens; il n'y

» a rien de plus vil, ni de plus dangereux; et
» les juremens attirent souvent la malédiction
» de Dieu sur ceux qui les profèrent.

VII.

» Efforcez-vous de contenter tout le monde
» par la douceur de vos paroles, si vous ne le
» pouvez par les effets; c'est ce qui vous fera
» acquérir la bienveillance des autres, et vous
» serez aimé d'eux.

VIII.

» Supportez les défauts de vos compagnons;
» souffrez avec patience leurs fâcheuses hu-
» meurs, afin que dans les occasions on souffre
» aussi la vôtre; évitez de les irriter, afin que
» lorsque vous aurez des infirmités, on vous
» supporte aussi.

IX.

» Ne contractez d'amitié qu'avec ceux que
» vous reconnoîtrez sages; fuyez la compagnie
» des vicieux et de ceux qui aiment la débau-
» che. Vous vous souviendrez de ce que l'on
» dit des jeunes gens, qu'avec les bons ils sont
» ordinairement bons, et qu'avec les pécheurs
» ils deviennent pécheurs eux-mêmes; beau-
» coup ne savent de mal que ce que leurs cama-
» rades leur en enseignent, et si les méchans
» ne leur avoient point appris à pécher, ils ne

» se perdroient pas misérablement et sans res-
» sources.

X.

» Il faut donc que vous fuyiez les mauvais » chrétiens, et les jeunes gens libertins, puisque » par leur exemple ils corrompent les autres, » leur font perdre le service des maîtres, les » entraînent à dépenser inutilement leur ar- » gent, les engagent dans des habitudes dange- » reuses, dont ils ne peuvent se corriger, et » dans des occasions où il leur arrive souvent » de grands malheurs.

XI.

» Ne rapportez jamais sans raison quelque » chose aux maîtres contre les autres servi- » teurs. Ne faites point à autrui ce que vous » ne voudriez pas qu'on vous fit. J'ai souvent » remarqué que Dieu permet qu'on soit traité » des autres comme on les traite soi-même.

XII.

» Loin de retenir de l'argent, loin de faire » aucun profit sur les commissions qu'on vous » donnera, acquittez-vous avec la plus scrupu- » leuse fidélité de ce qui vous sera commandé » ou confié; c'est une grande lâcheté, c'est un » crime horible que de voler ceux qui se fient » en vous; il faut être résolu de plutôt mourir

» que de faire tort à personne, particulière-
» ment à ses maîtres.

XIII.

» Ne fréquentez point les cabarets, ni les » autres lieux de débauches; c'est la ruine des » jeunes gens et ce qui leur fait perdre leur » fortune.

XIV.

» Evitez les jeux de cartes, des dés et de ha» sard; l'habitude s'en contracte facilement; » elle est pernicieuse aux jeunes gens, les con» duit souvent au vol, à la potence et à la ré» probation ».

Jacques se promit de suivre fidèlement de si sages conseils et de s'adonner à la pratique de toutes les vertus du christianisme. Pour y parvenir il se forma un réglement de vie, dans lequel le service qu'il devoit à ses maîtres ne souffrit en rien des exercices de piété auxquels il vouloit l'assujettir. Levé dès l'aurore, il se livroit à une longue et fervente prière jusqu'à l'instant où le devoir extérieur l'en arrachoit. Jamais il ne manquoit d'assister au saint sacrifice de la messe; il y accompagnoit ordinairement sa maîtresse. En entrant dans le lieu saint, sa physionomie retraçoit le sentiment profond de respect et d'amour qui pénétroit son âme; il se retiroit à l'écart, et humblement prosterné

demeuroit immobile tout le temps de la célébration des divins mystères. Ses yeux demeuroient constamment fixés sur l'autel, rien absolument n'étoit capable de le distraire du divin objet de ses adorations et de son amour. Lorsqu'il servoit la messe, il déceloit dans toute sa personne un maintien si modeste, une dévotion si sensible, qu'il inspiroit ses pieuses affections à tous les assistans.

Quelle rigoureuse exactitude à observer les moindres exercices de la religion ! Jamais il ne prenoit ses repas sans avoir, avant et après, béni de tout son cœur, et remercié vivement l'ineffable auteur de tous les dons; il ne passoit point devant une église sans y entrer, pour y rendre ses hommages au très-saint sacrement, ou s'il n'en avoit pas le loisir, il lui payoit en son âme le tribut de sa ferveur avec toutes les marques extérieures du respect. Lorsqu'il rencontroit dans les rues Jésus-Christ qu'on portoit aux malades, il le suivoit autant qu'il lui étoit possible, lui adressant des vœux ardens pour le bien spirituel et corporel de ses frères. Marchoit-il après sa maîtresse dans une suite de visites ; il évitoit la compagnie des autres domestiques; que l'on s'arrêtât et que ceux-ci s'amusassent à jouer, il se retiroit dans un endroit écarté et lisoit quelques pages d'un livre de piété.

Fuyant avec horreur toutes les sociétés dissolues, il ne lioit d'amitié qu'avec des personnes sages et vertueuses. La prière du soir, l'examen de conscience, des actes de foi, de contrition et de charité, prononcés avec une profnde dévotion, terminoient la journée. S'il se rappeloit avoir commis quelque faute, il s'imposoit une pénitence, récitoit ensuite les litanies de la sainte Vierge et se livroit au repos, observant, la nuit comme le jour, la plus sévère modestie. Le jeune serviteur avoit contracté l'heureuse habitude de fréquenter les sacremens; mais depuis son arrivée à Paris, son ange conducteur reconnut en lui tant de goût des choses saintes, et de si bonnes dispositions, qu'il l'en fit approcher chaque mois, de plus les fêtes de notre Seigneur et celles de la sainte Vierge, et lui permettoit encore quelquefois de communier à certains jours. Il s'y préparoit la veille par le jeûne, la solitude, et, après l'accomplissement des devoirs de son état, par une consécration entière de son temps à la lecture, à la prière et à un retour sévère sur son intérieur. Il se confessoit avec autant d'humilité que s'il eût été le plus grand pécheur, et pour suppléer aux légères pénitences qui lui étoient imposées, il récitoit souvent les sept psaumes, les litanies des saints, jeûnoit les vendredis, quelquefois les samedis, les sanctifioit en portant divers instrumens de pénitence, exer-

çoit ainsi contre lui-même une sainte cruauté, qu'accompagnoit cependant une piété éclairée : jamais il ne se livroit à ces pratiques extraordinaires, sans en avoir obtenu la permission de son confesseur. Après sa confession, le pieux Jacques, retiré à l'écart, répandoit son âme devant le Seigneur, dans les sentimens de la plus admirable componction. Il s'approchoit ensuite de la table sainte avec une humilité, un recueillement et une ferveur angélique. Mais que ne produisoit point en lui la présence réelle de son divin Maître! Quelles ineffables douceurs, quels transports d'amour, quels ravissemens! Chaque communion étoit pour lui comme un avant-goût des délices du ciel. Cependant Dieu permettoit quelquefois, pour éprouver sa fidélité, qu'il ne ressentît pas la même tendresse de dévotion. Alors, au lieu de s'abattre et de se troubler, il avoit recours à ses livres sans qu'aucune distraction, aucun dégoût pussent le détourner de ses exercices spirituels.

Sa méthode ordinaire, après la communion, étoit de remercier Dieu des grâces de prédilection que ce bon Maître daignoit lui accorder, et de s'en humilier profondément. « Mon Dieu! » disoit-il souvent, combien de mes camerades » (eh! que j'en connois!) qui se damnent, en » avalant l'iniquité comme l'eau, hélas! sans y » penser! Les malheureux consomment ainsi

» leur réprobation éternelle. Ah! s'ils goûtoient
» les grâces que vous me faites et les consola-
» tions qu'on reçoit en vous aimant, qu'ils fe-
» roient bien mieux que moi! Pourquoi donc,
» Seigneur, m'accordez-vous tant de faveurs,
» et permettez-vous qu'ils demeurent dans un
» état si déplorable? C'est un excès de votre
» bonté à mon égard. Mon Dieu, je vous en
» remercie mille et mille fois ».

Il vint un jour trouver l'homme de Dieu, qui recevoit les tendres épanchemens de sa confiance, et lui parlant des grâces particulières dont Dieu le prévenoit, il lui demanda si ses camarades n'en recevoient pas de suffisantes pour sortir de l'état du péché? S'ils ne ressentoient point des remords de conscience, et s'ils n'étoient point touchés de quelques bons mouvemens propres à leur inspirer le désir de se convertir? Le ministre sacré l'assura que le Seigneur ne refusoit point ses grâces à quiconque les lui demandoit avec ferveur, et que les hommes ne se perdoient que par leur propre faute.

Une foi vive animoit toutes les actions du jeune disciple de Jésus-Christ. Que certains doutes s'élevassent dans son esprit, aussitôt il recouroit à la prière, et récitoit l'oraison suivante: « Seigneur, mon Dieu, de qui la science
» et le pouvoir sont infinis, je crois tous et cha-

» cun des mystères que vous avez révélés, qui
» sont contenus dans le symbole des apôtres, et
» qui nous sont proposés par notre mère, la
» sainte Eglise catholique, apostolique et ro-
» maine; non pour raison autre que pour sou-
» mettre mon âme à votre sainte parole ».

Le Seigneur sembloit se complaire à augmenter cette divine vertu dans son cœur, à proportion de sa fidélité à correspondre à la grâce. Fort instruit de sa religion, il étoit jaloux d'en instruire les autres, et amenoit adroitement l'occasion de les entretenir de choses utiles et édifiantes. Il faisoit sa lecture habituelle dans le livre des saints Evangiles distribués pour tous les jours de l'année, et dans la Vie des Saints. Il ne manquoit jamais d'assister aux sermons et aux instructions publiques; pour en retirer plus de fruit, il s'efforçoit d'y apporter trois dispositions : la première, une attention profonde; la seconde, une grande humilité; et la troisième, un vif désir de s'instruire des choses nécessaires au salut, s'efforçant de les conserver dans sa mémoire, et de s'en servir dans les occasions.

Son confesseur, ayant aperçu les fruits considérables que son pénitent retiroit de son assiduité à écouter la parole divine, et de ses pieuses lectures, comprit que ce vertueux domestique étoit appelé à de plus hautes connoissances des choses divines, et qu'il devoit l'y conduire.

Il lui enseigna la manière de faire l'oraison et la méditation. Les quatre fins de l'homme, les misères de la vie humaine, les maux sans nombre que cause le péché, la passion de Jésus-Christ, et les autres mystères de la foi; telles furent les matières sur lesquelles il l'engagea à reposer son esprit et son cœur. « C'est ici, ra-
» conte l'homme de la droite du Très-Haut, que
» j'eus occasion d'admirer la conduite ineffable
» de Dieu, qui cache les merveilles de sa toute-
» puissance aux sages et aux grands, et qui se
» plaît à les révéler aux petits et aux simples; à
» peine le bon Jacques eut-il pratiqué quelque
» temps le saint exercice de l'oraison mentale,
» que je le vis éclairé des plus belles et des plus
» sûres lumières de notre sainte religion. Il se
» servoit des méditations du père Busée, qu'il
» portoit toujours avec lui, et dont il s'étoit fait
» une heureuse habitude de lire et de méditer
» quelque point dans la journée. J'avois voulu
» réduire ce saint exercice à deux ou trois
» fois par semaine; mais il me répondit : Si la
» vie du chrétien est l'oraison, pourquoi, mon
» père, ne trouverai-je pas chaque jour quelque
» temps pour y vaquer? et si je prends bien mes
» heures pour les repas de mon corps, je saurai
» assez ménager, avec *le service de ma maî-*
» *tresse, un temps pour faire mon oraison*
» *mentale.* Il m'ajouta une vérité que je ne

» pensois pas qu'il eût encore pu comprendre,
» c'est qu'il ne croyoit pas qu'il fût possible
» qu'une personne qui faisoit tous les jours l'o-
» raison mentale, pût tomber en péché mortel ».

Plus ce vertueux jeune homme s'appliquoit à l'étude des perfections infinies de son divin Maître, plus son cœur se pénétroit de cette crainte filiale, compagne de la vraie sagesse. Souvent on l'entendoit répéter ces paroles du roi-prophête : O mon Seigneur! gravez votre crainte bien avant dans mon âme ; j'ai toujours appréhendé vos jugemens. Ce sentiment étoit le fruit de l'éducation chrétienne qu'il avoit reçue chez ses bons parens ; mais l'amour le perfectionna dans la suite : s'il haïssoit le péché, s'il chérissoit la vertu, c'étoit plus par le désir de plaire à Dieu, que par la crainte des peines, ou par l'espoir des récompenses. Je ne sais même si nous rendons assez hommage aux mouvemens de son cœur : la grandeur de son Dieu l'anéantissoit en son auguste présence ; mais son infinie bonté l'obligeoit d'avantage à l'aimer. Il craignoit donc le Seigneur, pour cette puissance sans bornes qui le rend infiniment adorable ; mais il aimoit Dieu pour cette bonté qui nous l'offre infiniment aimable. Il ne séparoit point ces deux vertus dans son âme, la crainte de Dieu étoit le commencement de son amour, et l'amour divin devenoit la perfection de sa crainte. Ce jeune Sa-

muel de la nouvelle alliance, ce second Tobie aimoit Dieu si tendrement, qu'il ne vouloit penser qu'à Dieu, ne voir que les choses de Dieu, n'entendre parler que de Dieu, ne marcher, n'agir et ne travailler que pour Dieu : comme il reconnoissoit qu'il n'y a point d'être plus parfait que lui, il préféroit son service à tout, aux biens, aux plaisirs, à l'honneur, aux amis, à la vie même; il étoit prêt de mourir mille fois plutôt que de manquer à l'aimer et à lui rendre les services de créature, de fils, de sujet dont il lui étoit redevable; il avoit le péché en horreur, parce qu'il déplaisoit à Dieu, et il eût préféré souffrir toute sorte de tourmens, plutôt que d'en commettre un seul; il aimoit les vertus, parce qu'elles sont agréables à Dieu, et s'efforçoit de les acquérir pour lui plaire davantage. Un de ses plus vifs souhaits, c'étoit que Dieu fût servi et aimé comme il mérite de l'être par toutes ses créatures; ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de le voir offensé; il lui étoit impossible d'entendre blasphémer son saint nom, que son cœur ne fût percé de la douleur la plus amère : que ne faisoit-il pas par ses exemples, par ses paroles et ses instances pour détourner les autres de la détestable habitude des juremens? « Plût à Dieu, disoit-il souvent, que les per-
» sonnes engagées ainsi que moi dans le service,
» voulussent ouvrir les yeux de leur esprit et les

» arrêter quelque temps à la considération des » obligations immenses dont ils se trouvent re» devables envers Dieu, et encore aux motifs » tout-puissans qu'ils ont de l'aimer. C'étoit avec l'ami de son âme, ce ministre sacré qui secondoit merveilleusement les opérations de la grâce sur cette âme choisie; c'étoit avec lui, c'étoit comme par son organe que s'adressant à toutes les créatures douées d'intelligence, il leur tenoit ce langage, sûr indice des sentimens qui l'animoient. « Ouvrez, insensibles, ouvrez votre » cœur au Dieu qui est la bonté même, et qui » vous aima le premier. C'est lui qui vous a tirés » du néant, où vous seriez encore, si par sa » tendre prédilection il ne vous eût donné la » vie. Ne pouvoit-il pas faire de votre corps » un vil, un imparfait animal, et de votre âme, » digne de toute sa colère par l'abus de sa liberté, » un démon destiné aux supplices éternels? Mais » dans sa miséricordieuse affection il vous a » fait des êtres raisonnables, il vous a créés à » son image, il vous a donné une âme qui vous » rend semblables aux anges, il vous a soumis » les autres créatures, qui vous obéissent comme » à leurs maîtres, il vous a faits chrétiens, vous » a rachetés de la mort éternelle, et a daigné » vous instruire des choses nécessaires au salut; qu'avez-vous fait à Dieu pour qu'il ne vous ait pas laissés dans l'erreur et dans l'infidélité comme

tant d'autres qui n'ont ni la connoissance, ni les grâces que vous recevez continuellement de sa divine miséricorde, quoique, dans la réalité, ces malheureux valent mieux que vous-mêmes? Eh! combien vous devez aimer un Dieu si bon à votre égard ! Quelle seroit votre monstrueuse ingratitude, si vous ne rendiez pas à cet excellent père le tribut d'amour d'un fils reconnoissant? Eh! que peut-il faire de plus pour vous insinuer un sentiment si doux? Chaque jour il ajoute grâce sur grâce, bienfait sur bienfait, il vous a destinés à la jouissance de la gloire éternelle ; de combien de dangers d'encourir la mort sans fin ne vous a-t-il pas retirés ? Seroit-il possible que vous n'aimassiez pas un Dieu qui vous a tant aimés? Aimez-le donc au dessus de tout, et, comme disoit l'homme de la droite du Seigneur, en parlant du jeune serviteur si fidèle, aimez-le comme le pieux Jasmin. Comme lui, soyez prêts à plutôt mourir, que de consentir jamais à l'offenser par un péché mortel. Si vous aviez l'affreux malheur d'y tomber, au moins ne tardez pas d'un instant à vous en relever par la pénitence, n'ayez pas l'inconcevable aveuglement de rester dans la disgrâce de votre Dieu. Convertissez-vous à lui, pour qu'il se convertisse à vous; réparez dans un prompt, dans un parfait retour, le tort que vous lui avez fait par votre lâche infidélité; que l'amour

douloureux de votre cœur satisfasse aux outrages dont vous avez blessé sa bonté ineffable.

Le fervent disciple de Jésus-Christ n'eût pas porté dans l'ensemble de sa vie toutes les marques qui caractérisent les élus, s'il ne se fût pas montré disciple tout à-la-fois de la mère et du fils. Il considéroit Marie comme la sienne, et comme sa souveraine; il avoit recours à elle dans tous ses besoins, et ne demandoit rien à Dieu que par son intercession. Il se plaisoit à lui rendre intérieurement et extérieurement toute espèce d'hommages, saluant ses statues, ornant sa chambre et ses livres de ses images, et portant sur son cœur les signes du culte qu'il lui rendoit. Il récitoit tous les jours les litanies, le chapelet et le petit office, communioit à toutes les fêtes qui lui sont consacrées, et afin de mieux imiter l'esprit pénitent et mortifié de celle qu'il vouloit honorer, il se préparoit à ces communions par un redoublement d'austérités et des exercices particuliers de piété. Enfin, il s'étoit fait aggréger aux confréries établies en l'honneur de la tendre mère des hommes.

Comme le nouvel Éliézer pour sa fidélité envers ses maîtres s'étoit toujours montré un modèle parfait de la piété filiale, il ne connoissoit pas de plus douce jouissance, que de recevoir des nouvelles de ses bons parens; il se privoit de tout pour les assister; sa tendresse étoit ingé-

nieuse à prévenir jusqu'à leurs moindres désirs. Mais si leurs besoins corporels l'occupoient dans tous les instans, combien plus ardemment encore ne cherchoit-il pas à soulager leurs besoins spirituels, et quelles ferventes et continuelles prières n'offroit-il pas au ciel pour les leur procurer ! Instruit à l'école de l'esprit saint, il y avoit appris que la perfection des serviteurs consiste dans l'amour, la fidélité et l'obéissance à l'égard de leurs maîtres. Pénétré de cette vérité, le bon jeune homme portoit au service de sa maîtresse une exactitude si attentive, qu'aucune chose au monde n'eût pu l'en distraire. On voyoit dans toutes ses actions tant de paix, d'égalité, de gaieté même, qu'il étoit facile de juger qu'il ne faisoit rien par caprice, mais étoit conduit en tout par un zèle sincère et par un attachement constant à ses devoirs. Il s'étoit rendu si conforme à l'humeur de sa maîtresse, qu'on en jugeoit en le voyant. Il étoit gai quand elle faisoit paroître de la joie, et triste dès qu'elle sembloit l'être. On ne l'entendit jamais murmurer ni contre les devoirs qui lui étoient prescrits, ni contre la longueur souvent pénible du service; ne voyant que Dieu dans la personne de ceux qui lui commandoient, rien ne lui coûtoit ni même ne lui sembloit fastidieux. Fidèle anx plus petits détails, il se faisoit non-seulement remarquer par sa probité à toute épreuve,

mais encore par sa discrétion et le secret le plus inviolable, qu'il gardoit sur ce qu'il voyoit, ou entendoit dans la maison de ses maîtres. Un vol domestique, disoit-il quelquefois, est une espèce de sacrilége; un abus de confiance, en tout autre point, ne lui sembloit pas plus excusable. Que n'aurions-nous point à observer sur la promptitude de son obéissance ? jamais il n'alléguoit un motif de se dispenser de ce qui lui étoit ordonné, jamais il n'apporta de délais, de subterfuge, encore moins de dissimulation pour se soustraire à la peine ou à la fatigue; obéissant avec joie, il faisoit tout avec ponctualité et intelligence. Un léger signe suffisoit pour le mettre en action, sans qu'il se permît de juger si les ordres qu'on lui donnoit étoient justes ou déraisonnables. « Je lui demandois un jour, raconte le guide sacré de sa conscience, s'il ne » s'ennuyoit point de l'état de domesticité. *Pourquoi*, *mon père*, répondit-il, *m'y ennuierois-je*, *puisque c'est la volonte de Dieu*, » *et la profession qu'il veut que je suive? Il* » *a voulu que je fusse domestique*, *il veut* » *donc que je s. is obeissant à ma maîtresse*; » *je fais mon devoir*, *et j'exécute en terre ce* » *que les anges font dans le ciel* ».

La chasteté rend l'homme semblable aux anges, et le pieux serviteur étoit un ange sur la

terre. Jamais un enfant n'eut plus de pudeur dans ses pensées, plus de retenue dans ses paroles, plus d'honnêteté et de modestie dans ses actions. Cette vertu étoit si bien gravée dans son cœur, que la moindre chose qui lui étoit contraire, répandoit une subite rougeur sur son front. Plein d'indifférence pour les vains plaisirs de la terre, il fuyoit, saisi d'effroi, ceux qui eussent pu blesser les sens. Que quelque tentation vînt troubler sa paix, il recouroit à la prière; cette tentation se prolongeoit-elle? il employoit les secours des austérités corporelles, et par ces moyens étouffoit le mal dans son principe. On l'a vu quittant brusquement des sociétés où il se trouvoit en danger de perdre la présence de Dieu, faire le signe de la croix, baiser son crucifix, et se réfugier au pied de l'autel, lorsqu'il en avoit la possibilité, trouvant ordinairement la délivrance de toutes les tentations dans ce saint asile. Il y employoit efficacement l'exercice de la méditation, pour repousser l'esprit de ténèbres. L'ami de son âme lui avoit indiqué plusieurs sujets de réflexions, qui faisoient sur ce bon jeune homme les impressions les plus salutaires. Une physionomie grave, une démarche posée, une humeur douce, égale, jamais trop enjouée, un extérieur où tout peignoit sa modestie, le faisoit distinguer au milieu de tous ses ca-

marades, et lui gagnoit l'estime, je dirois presque la vénération de ceux que la naissance ou la fortune avoit placés si fort au-dessus de lui.

Il se montroit trop parfaitement ami de la paix, pour ne pas éviter tout ce qui pouvoit émouvoir son âme. Vivant cordialement avec ses camarades, il s'étoit fait une loi d'éviter toute dispute, et de garder un silence absolu quand ils lui adressoient des paroles désagréables. « *Répondre injure pour injure*, disoit-il, *c'est* » *laver une tache avec de l'encre, c'est vou-* » *loir effacer une offense qui n'est souvent* » *qu'imaginaire, par un péché qui devient* » *quelquefois mortel. Enfin c'est vouloir dé-* » *fendre un prétendu honneur au préjudice de* » *son salut* ». N'entendant qu'avec la plus vive horreur les juremens et les blasphêmes qui souillent si fréquemment la bouche des mauvais chrétiens, frémissant à tous les momens de ces imprécations impies et sacriléges avec lesquelles les hommes sans éducation ont la funeste habitude d'affirmer ce qu'ils disent, toujours il se servoit uniquement de ces mots : oui ou non; *cela est ou cela n'est pas*. Ainsi toujours attentif sur lui-même, il ne lui échappoit point de parole contre le prochain; suivant le conseil du sage, *il la laissoit mourir en lui* lorsqu'il l'avoit entendue; il regardoit l'honneur d'autrui comme le sien propre, cachant ses défauts par

un esprit de charité, cherchant à procurer son salut comme le sien même. Ami du travail, il avoit réglé toutes ses occupations de manière à ce qu'il n'y eût pas un moment de vide dans sa journée; il savoit ce qu'il devoit faire à chaque heure, et on le trouvoit occupé soit à son service, soit à se perfectionner à la lecture, à l'écriture, soit enfin à prier Dieu, rarement à jouer et jamais à des jeux de hasard : autant il avoit ces derniers en horreur, autant il prenoit un plaisir innocent aux divertissemens honnêtes, exercices d'adresse et autres semblables; il les regardoit comme des délassemens nécessaires au corps et à l'esprit, et propres à les rendre plus susceptibles d'application. Mais s'il jouoit avec ses camarades, c'étoit toujours sans passion, sans attache désordonnée, prêt à tout quitter au moindre signal du devoir : qu'on l'appelât au milieu de la partie la mieux engagée, il n'en témoignoit ni humeur, ni contrariété, et se hâtoit d'obéir.

L'humilité, ce fondement de toutes les vertus, servoit de base à celles que possédoit si éminemment le serviteur de Dieu. Il étoit pénétré de son néant, répétoit souvent qu'il étoit venu au monde pauvre, infirme, et enfant du péché; qu'il ne devoit la grâce du baptême qu'à la miséricorde de Dieu; que sans cette infinie miséricorde, sa place eût été marquée dans l'enfer. Il ne perdoit point de vue le lieu de sa

naissance, le travail assidu de ses parens pour fournir à leur subsistance, ses défauts corporels, la petitesse et l'ignorance de son esprit, mais sur-tout ses fautes et ses péchés. Ne pouvant se rendre justice sur la vie toute angélique à laquelle il s'étoit consacré, il croyoit avoir tellement abusé des grâces du Seigneur, qu'il disoit craindre d'en être privé dans le besoin par un juste jugement de Dieu à son égard. Cette humble idée de lui-même le disposoit parfaitement à la patience; ne méprisant personne, honorant tout le monde, quelque mal ou chagrin qu'on eût pu lui faire, il ne considéroit dans la personne qui l'avoit offensé, que l'instrument de la justice divine, et ne conservoit contre elle aucun ressentiment. Que Dieu lui envoyât des maladies, des afflictions, il les enduroit avec joie; sa longue habitude de souffrir patiemment le rendoit impassible, au point qu'on avoit de la peine à s'apercevoir quand il étoit incommodé.

Il supporta pendant plus de trois semaines les progrès de la maladie dont il mourut, sans vouloir cesser son service, et il ne s'arrêta que lorsqu'il lui fut comme impossible de se soutenir. Les cruelles douleurs qu'il enduroit, lui arrachoient quelquefois des sanglots, mais non de véritables plaintes. Sa consolation étoit en Dieu; les entretiens qu'il avoit avec son confesseur et les personnes pieuses qui le visitoient, n'avoient

pour objet que les choses de l'éternité. Notre Seigneur voulut couronner la patience et l'humilité de la généreuse et intrépide victime, pendant les huit derniers jours de sa maladie, par les maux extrêmes dont ce pieux Jacques fut assailli. L'intérieur de son corps devint entièrement gangrené; il se vit mourir en détail, et ses membres se détachèrent du tronc, les uns après les autres. Pendant cette horrible agonie, le serviteur de Dieu eut constamment les yeux attachés sur le crucifix qu'il ne cessoit de porter à ses lèvres; il eut le bonheur de recevoir tous ses sacremens, conserva un jugement sain jusqu'au dernier soupir. La veille de sa mort, s'apercevant qu'il avoit égaré son scapulaire dans son lit, il pria instamment le guide de sa conscience de lui en procurer un autre : « puisque mon heure » est venue, lui dit-il, et qu'il plaît à mon Dieu » de m'appeler à lui, je vous prie, mon père, » que je puisse paroître à son jugement avec » cette sainte livrée de sa mère; j'ai bonne » espérance qu'elle me reconnoîtra, en cet état, » pour un de ses serviteurs ». Il ajouta, que jamais il n'avoit demandé quelque grâce par l'intercession de Marie, qu'elle ne lui eût été tôt ou tard accordée. Le pieux mourant, voyant approcher le terme d'une vie obscure sans doute, et méprisable même aux yeux de l'orgueil humain, tandis qu'elle avoit été pleine d'œuvres

méritoires devant Dieu, il redoubla ses aspirations au ciel, et pénétré d'une confiance filiale pour celle qu'il lui avoit été si doux d'appeler sa bonne mère, il expira lorsqu'il prononçoit un acte d'amour.

Les vertus du serviteur de Dieu, retracées à sa patrie par un homme vénérable, et qui avoit honoré du nom de son ami cet humble fils d'un pauvre paysan, opérèrent des fruits salutaires; ils avoient été pressentis et par la première présidente Nicolaï, et par le sieur d'Hervilly son écuyer. La première mandoit à M. Grandin, docteur de Sorbonne : « Je vous prie de lire la » vie d'un des laquais de ma fille Nicolaï, qu'on » nommoit Jasmin, autrement Jacques Co- » chois. Comme je n'ai jamais remarqué aucun » vice en lui, au contraire une très-grande piété, » et une vertu bien extraordinaire, je crois que » ces bons exemples peuvent beaucoup servir » aux autres domestiques pour les retirer du » vice et pour leur apprendre la pratique des » vertus. Il a consommé sa vie par une maladie » très-aiguë, dans une patience fort chrétienne; » et je crois qu'il prie Dieu pour moi dans le » ciel ».

Le second écrivoit au père Toussaint de Saint-Luc : « Après les témoignages que je vous ai » donnés, mon révérend père, et que je vous » ai si souvent réitérés de la piété exemplaire

» et des autres vertus de notre cher Jasmin, » je n'ai rien à y ajouter en détail. Vous » connoissez mieux son intérieur, vous en savez aussi mieux les particularités que nous : » il est vrai que je ne l'ai jamais vu manquer » à son devoir, ni offenser aucune personne du » logis, de paroles ou d'effet; il fuyoit tout ce qui » pouvoit l'engager dans les vices des autres laquais, et s'appliquoit avec grand soin au ser» vice de Dieu et de sa maîtresse. Je crois, mon » révérend père, que vous ferez un ouvrage » digne de votre piété, qui sera agréable à Dieu, » et profitable à plusieurs, si vous faites imprimer le recueil que vous avez fait de ses ver» tus, pour servir d'exemple aux autres ».

Que vos voies sont admirables, ô mon Dieu! et comme vous vous complaisez avec les petits et les simples! combien il vous est doux de révéler à ces âmes d'élite, si méconnues d'un monde qui n'est pas digne d'elles, de hautes et sublimes vérités que vous cachez justement aux superbes! Heureux donc et mille fois heureux ce pauvre aveugle de notre évangile, lorsque sollicitant une grâce temporelle, il reçut avec elle l'inestimable don de la foi! Heureux encore cette humble Chananée qui, ne demandant que pour une fille chérie, reçoit aussi pour elle-même les faveurs du Tout-Puissant! Heureux aussi tout ce peuple affamé qui éprouve un soulagement

subit aux besoins du corps, alors qu'il n'aspire qu'à la nourriture de son âme, et qu'à ces lumières spirituelles que répand en lui la parole du divin Maître. Heureux enfin, oui bien heureux ces petits enfans de Jérusalem qui, accourant sur les pas de l'aimable Sauveur, se jouant innocemment avec les pans de sa robe, recueilloient et goûtoient, comme à leur insu, les fruits d'une communication secrète avec le bon Maître. Seigneur ; oserai-je ici vous le dire, si je suis né dans la poussière, ah ! je bénis un trait frappant de votre aimable Providence. Vous ne m'avez fait petit, obscur et caché sur la terre, que pour me préparer, si je vous suis fidèle, les plus brillantes et les plus glorieuses destinées. Oserai-je ajouter encore : Helas ! si vous m'avez fait grand et puissant parmi mes frères, n'est-ce point comme le commencement d'un châtiment terrible qui, me punissant de l'abus long et si criminel du rang ou des richesses, me réserve une éternelle réprobation ? Cependant, nous dit quelque part l'éloquent Massillon, et pourquoi n'appliquerai-je pas l'esprit et le cœur de mes lecteurs sur des vérités frappantes si propres à consoler les petits, à humilier les grands de la terre ? cependant, une haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneurs et d'homma-

ges; mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu, c'est un engagement à la gloire; ce n'est pas elle qui la donne, c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur; une succession d'honneur et de mérite; mais elle manque et s'éteint en nous dès que nous héritons du nom, sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons pour ainsi dire une nouvelle race, nous devenons des hommes nouveaux; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Que les grands se vantent d'avoir des princes et des rois parmi leurs ancêtres, s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, si toute leur grandeur est dans leur nom, leur naissance les avilit et les déshonore. On oppose sans cesse leur nom à leur personne; le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre; les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs; on redemande à leur nom des vertus qui ont autrefois honoré la patrie. Et cet amas de gloire dont ils ont hérité, n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable.

Il en est qui portent sur leur front l'orgueil de leur origine; ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont pas faites, par des aïeux dont il ne reste plus rien qu'une vile poussière, par des monumens que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité du temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres, de la vanité des choses humaines.

PRATIQUE.

Quelque soit la condition dans laquelle il ait plu à la divine Providence de me donner la naissance, 1°. je me complairai aux actions les plus humbles, aux occupations les moins éclatantes, mais les plus salutaires à mon âme; 2°. souvent je me retracerai mon divin Sauveur, appliqué tout entier aux devoirs d'un pauvre charpentier de campagne, dans l'atelier du juste Joseph. 3°. Si le ciel attend de moi des actions publiques et éclatantes, je ne m'y prêterai qu'avec l'esprit d'humilité, de renoncement et de simplicité qui caractérisa les œuvres de mon divin Maître ici-bas, et qui marque indistinctement toutes les actions de ses fidèles et généreux disciples.

LE BON ROBERT,

SAVETIER,

DÉCÉDÉ DANS LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Précis de sa Vie, tiré d'un manuscrit que nous a remis une personne digne de la plus parfaite confiance.

ROBERT COLLAR, nommé communément le bon Robert, naquit vers l'an 1637, dans les environs de Paris, et vraisemblablement dans le diocèse de Chartres. Nous n'avons aucune lumière sur sa jeunesse et sur une grande partie de sa vie; il est naturel de croire qu'elle commença et peut-être s'écoula toute entière dans l'indigence, puisqu'il ne fut qu'un pauvre savetier. La Providence, en l'appelant au mariage, voulut nous offrir dans la dernière condition de la société, au sein des embarras domestiques, et sans doute dans les angoisses de la misère, un modèle digne d'être proposé à toutes les conditions.

Nous manquons de détails sur la vie obscure du serviteur de Dieu; mais le peu que nous en présenterons au lecteur, et qui nous a été trans-

mis par une main fidèle, ne sauroit qu'édifier. Le bon Robert, sous l'écorce d'un artisan grossier, parut, sur-tout aux dernières années de sa vie, posséder toutes les vertus dans un éminent degré, et Dieu lui accorda des grâces signalées. Avec un naturel violent et un tempérament atrabilaire, qui l'eût aisément entraîné aux excès les plus dangereux, il sut de bonne heure se commander à lui-même, étouffer ses mauvaises inclinations, et leur faire succéder les vertus contraires ; l'innocence de ses mœurs, son humilité profonde, et l'abnégation qu'il avoit faite de lui-même, fixoient sur lui les regards de l'admiration. Ceux qui l'ont connu, ceux à qui leur caractère sacré et une longue expérience fournirent le plus de moyens de l'apprécier, ont déclaré n'avoir pas rencontré d'homme plus patient, plus mortifié, plus charitable et plus intimement uni à Dieu.

Sa vie fut une vie d'oraison, de croix et de souffrances. La pureté de sa conscience fut telle, qu'examinée de près pendant douze années par des personnes capables d'en juger, il ne fut pas une seule fois trouvé coupable d'une faute grave; quelque digne d'éloges que parût sa conduite, il eut toujours de lui-même les plus humbles sentimens. A ses yeux il n'étoit qu'un grand pécheur, s'estimant fait pour ramper devant tous les hommes, et pour être foulé aux pieds

de toutes les créatures. Elles entrèrent à leur insu dans les vues secrètes de la Providence, qui se plaît à éprouver ses élus, comme l'or dans la fournaise, par le feu des tribulations et par l'ensemble des contradictions. Il fut accablé d'humiliations en tous genres, de noires calomnies, d'ignominies subies publiquement, et des plus cruels outrages. Le pécheur et l'impie ne furent pas les seuls à se déchaîner contre lui; il se vit éprouvé, rebuté et persécuté, même par des amis apparens de la vertu. La sienne fut en butte à des assauts longs et violens de la part de ceux même qui l'admiroient en secret, et qui, par ces combats toujours nouveaux, ne faisoient involontairement que lui procurer toujours de nouveaux triomphes. Le bon Robert fut constamment le même; la sérénité de son âme, au milieu de ces orages, ne s'altéra jamais: il s'interdit non-seulement la plainte et le murmure, mais il faisoit ses délices des opprobres, et mettoit son bonheur à être hué et méprisé. Lui marquer de l'estime, c'étoit lui causer un vif chagrin.

Malgré son caractère naturellement porté à la colère, il avoit si bien profité des leçons de la grâce, qu'il avoit acquis une douceur inaltérable; et d'une seule parole, d'un seul regard, il inspiroit en quelque sorte l'amour de cette aimable vertu. Comment, avec une réserve sévère et

cette vigilance infatigable qu'il portoit sur lui-même, auroit-il pu déroger à cette qualité si essentielle du chrétien parfait ? Jamais le bon Robert ne laissa échapper un seul mot d'impatience; jamais il ne se permit un seul acte contraire à la vertu de douceur.

En examinant avec soin ce respectable artisan, on reconnoissoit en lui un esprit solide, un sens droit et en jugement sûr. Cependant, jaloux de ne s'écarter en rien de la règle qu'il s'étoit prescrite d'être soumis à tous, il la poussa si loin et se rendit si parfaitement simple, qu'à le juger au premier coup d'œil, on l'eût pris pour un homme stupide; mais il avoit la sagesse des saints, et il nous l'offriroit dans tout son éclat, si nous pouvions raconter les précieuses communications dont Dieu daigna l'honorer.

Dans cet esprit d'enfance et de simplicité, il n'opposa jamais une apparence de résistance à tout ce qu'on exigeoit de lui; il n'avoit ni propre volonté, ni propre jugement; tout en lui étoit parfaitement soumis à Dieu, et à ceux qui lui en tenoient la place sur la terre. Pour éprouver son obéissance, il n'est rien que ceux-ci n'imaginassent, et jamais ils ne purent lui faire oublier sa résolution d'être en conformité parfaite avec les volontés de ses supérieurs.

Le seul de leurs ordres qui l'affligeoit, sans le trouver indocile, étoit celui de modérer les

austérités dont il étoit comme insatiable : chaque jour, cette innocente victime de la pénitence exerçoit sur elle-même les plus sévères rigueurs, pour soumettre sa chair à l'esprit. Si l'on n'eût arrêté son zèle, quoique déjà portant le cilice et couchant sur la pierre, il n'eût constamment vécu que de pain et d'eau. Néanmoins, très-souvent, le bon Robert, conduit par des lumières sans doute très-supérieures à nos foibles conceptions, sollicita et obtint du guide sacré de sa conscience la permission de vivre ainsi. Ennemi mortel de ce corps de péché, il lui infligeoit tous les genres de mortification, et refusoit à ses sens les satisfactions les plus innocentes ; il avoit par ce moyen dompté si heureusement ses passions, qu'à peine en ressentoit-il de légères atteintes.

Robert, mort au monde et à lui-même, ne vivoit que pour Dieu ; les choses d'ici-bas ne le touchoient plus ; il voyoit comme s'il n'eût rien vu, entendoit comme s'il n'eût rien entendu. Le gain, la perte, la maladie, la santé, tout lui étoit indifférent : Dieu seul faisoit ses délices ; Dieu lui tenoit lieu de tout sur la terre.

Sa vie ne fut qu'oraison, ou plutôt qu'un état d'union continuelle avec Dieu ; mais quelle intime et aimable communication ! quels ineffables épanchemens de son âme dans le sein du Père céleste ! « Mon père, disoit l'humble ar-

tisan à son Dieu, dans ces momens heureux où le regard de la divinité venoit enflammer son cœur, ce n'est pas aux grands, aux sages du monde, mais aux simples et aux petits que vous révélez les mystères de votre Fils adorable » ! Alors, transporté de reconnoissance, il adoroit humblement celui qui laisse presque toujours l'orgueil livré à son ignorance, et qui daignoit s'abaisser jusqu'à lui pour éclairer son esprit et embrâser son âme.

A tout moment on trouvoit le vertueux Robert profondément recueilli, quelquefois si absorbé en Dieu, que ce n'étoit qu'avec peine qu'on parvenoit à le retirer de cet état de délices. Plusieurs fois on le surprit durant son travail, la tête nue, les yeux tendrement fixés et la bouche collée sur le crucifix qu'il avoit toujours près de lui. Les fêtes et les dimanches il ne sortoit pas du saint temple; sa présence aux pieds des autels étoit pour les cœurs les moins religieux un spectacle éloquent, et les fidèles se montroient jaloux de le contempler. Toujours à genoux, les yeux baissés, son maintien et sa physionomie qui respiroient la paix et le bonheur, frappoient d'admiration ceux dont il étoit entouré, et leur inspiroit souvent la dévotion la plus vive. Plein de Dieu, son cœur étoit inondé des plus douces comme des plus pures délices; cependant ce précieux avant-goût des joies célestes ne fut pas le plus souvent

son partage. Robert étoit si pénétré de ses misères et de son néant, qu'il se fût volontiers caché aux yeux de tous les hommes; il avoit de plus à subir de la part de l'ennemi commun du genre humain les plus cruelles tentations. Admirons ici les voies secrètes de Dieu et les combats du juste; il lui arriva de se sentir dans l'église comme assiégé de toutes parts; il croyoit porter un poids insupportable, et qu'une barre de fer étoit placée sur sa poitrine; son âme souffroit des angoisses mortelles : cependant, livré à cette espèce de martyre, il demeuroit dans un profond sentiment d'adoration pendant trois à quatre heures devant le saint Sacrement. Outre de grandes infirmités corporelles qui ne l'empêchoient pas de traiter rigoureusement son corps jour et nuit, il fut tourmenté par ce démon, qui, comme un lion rugissant et sous mille formes différentes, le poursuivit pendant plusieurs années avec un inflexible acharnement. Dans ces assauts si terribles, si multipliés, le juste, inébranlable comme un rocher, soutenoit, affermissoit son âme par le chant des cantiques; il aimoit sur-tout ce cantique qui exprime la foi, la constance et la joie des trois enfans hébreux dans la fournaise. Vers la fin de ses jours, le Seigneur rendit la paix à son serviteur.

Ce ne fut pas assez pour sa vertu d'être exercée et persécutée par l'ennemi commun de

l'humanité, son adorable auteur voulut à son tour, par des épreuves extrêmement pénibles, ajouter de jour en jour une nouvelle perle à sa couronne. Il fut bien des momens où le Dieu d'amour ne lui laissa contempler que le Dieu terrible qui juge les justices mêmes : alors son âme étoit livrée à une tristesse extrême, à des angoisses inexprimables. Mais aucun de ces effrayans combats n'ébranla sa confiance dans son bon Maître. Baigné de larmes, le cœur inondé d'amertume, presqu'étouffé par ses soupirs, il se jetoit amoureusement dans ses bras, et lui confioit l'excès de ses peines. Aussitôt leur amertume étoit adoucie, et les mêmes peines lui devenoient précieuses. Jamais, quoi qu'il lui en coûtât dans ces douloureuses circonstances, il n'abandonna le moindre de ses pieux exercices. Sa charité pour les indigens étoit sans bornes, et il n'est personne à qui convient mieux cet éloge que l'Esprit saint nous a fait de celle du saint homme Job; il étoit le père des pauvres : *Pater eram pauperum.* Mais ajoutons un trait au tableau : Job, si charitable, étoit un grand de la terre, un roi peut-être; Robert n'étoit qu'un simple savetier, un pauvre, et cependant il se montroit le père des malheureux : *Pater pauperum et pauper ipse.* Sa charité aussi noble que compatissante fut même excessive; non-seulement il partageoit avec les malheureux le

peu qu'il avoit, les faisoit manger avec lui, et s'honoroit de se nourrir de leurs restes; non-seulement il leur consacroit tous ses moyens personnels, quelle que fût leur médiocrité; mais encore il ne négligeoit ni sollicitations, ni démarches pour leur trouver des protecteurs, et leur procurer des aumônes.

La très-sainte Vierge, cette mère si tendre, étoit l'objet de toute l'affection et de toute la vénération de Robert. Il honoroit aussi particulièrement son bon ange, les apôtres et les fondateurs d'ordres.

Nous n'avons pas parlé de sa vie domestique; est-il besoin de dire que l'esprit de paix qui naît d'une piété mutuelle, fit le bonheur des deux époux? Nous ne savons s'ils eurent plusieurs enfans; mais il nous est du moins parvenu qu'ils donnèrent le jour à un fils digne d'aussi bons parens. Il est mort honoré du sacerdoce dans le diocèse de Chartres; et plus de vingt ans après le décès de son vertueux père, il n'en parloit encore qu'avec cette profonde admiration qui n'est due qu'à la mémoire des saints.

Jamais le plus léger nuage n'altéra ce modèle des ménages chrétiens; cependant, Robert, quelle que fût sa vertu, n'étoit pas sans frayeur en considérant les devoirs réciproques qu'impose le mariage. Deux fois chaque semaine, et avant d'aller au banquet sacré, prosterné aux genoux

de son épouse, il la conjuroit de lui pardonner ce qu'il nommoit ses torts ou ses défauts.

Ce saint artisan avançoit chaque jour à grands pas vers le ciel, et déjà son amour l'avoit comme introduit dans son aimable patrie; il sanctifioit le travail par de tendres élévations vers son bon Maître, et par les plus édifiantes conversations. Dans sa chaumière, en présence du serviteur de Dieu, vous n'eussiez osé vous permettre le plus léger propos contre la charité ou la loi du Seigneur. Quelque part qu'il se trouvât, jamais il ne la vit outragée sans en prendre la défense avec le zèle le plus généreux.

Robert, à mesure qu'il approchoit de son terme, enrichissoit son âme de nouvelles vertus, et immoloit la nature par de nouveaux sacrifices. Ses jeûnes fréquens, ses oraisons toujours ferventes épuroient son cœur de plus en plus : s'il ne jeûna pas tous les jours, c'est que l'obéissance qu'il devoit au guide sacré de sa conscience, mit des bornes à son zèle, et fut pour lui l'occasion d'acquérir un second mérite. Quelque part que la vertu réside, tôt ou tard elle fructifie et captive l'admiration et les hommages. Qui eût pu voir sans étonnement un pauvre savetier élevé parmi ses concitoyens au rang de défenseur et de propagateur de la foi ! Robert ne cherchoit que l'oubli, et Robert étoit honoré de toutes parts; on venoit le vénérer sous le chaume; les gens de

bien le consultoient sur les intérêts de leur salut. Les familles les plus qualifiées regardoient comme un avantage précieux celui de l'avoir pour parrain de leurs enfans. Dans sa patrie, une congrégation de plus de trois cents riches artisans, se fit honneur de compter le juste mais pauvre Robert au nombre de ses confrères. Pendant une maladie qu'il essuya, trois ans avant sa mort, sa maison si nue, si repoussante aux yeux de l'opulence, étoit remplie d'une foule de personnes qui venoient visiter et contempler avec respect la vertu aux prises avec les misères de la vie.

La tombe s'entr'ouvroit sous les pas du serviteur de Dieu, et son âme étoit déjà dans les cieux. Vouloir raconter les merveilles, les transports, les expressions brûlantes de son amour, ah! nous aborderions une tâche trop au-dessus de notre foiblesse! l'esprit de grâce et d'onction conduisit-il notre plume, pourroit-on nous entendre, et ce langage seroit-il assorti aux mœurs et aux passions de ce malheureux siècle? Cependant, chrétiens, vous que la foi a rendus fervens, et dont les cœurs sont ennemis de toute enflure, c'est à vous qu'il appartient de méditer les dernières merveilles que le Seigneur opéra sur la personne de cet humble artisan. Robert sembloit avoir atteint au dernier terme de la perfection, lorsque dans l'avent de 1700, entendant une messe, il fut ravi en esprit; son corps immobile, ses sens enchaînés, il vit

un enfant d'une beauté merveilleuse, qui lui montroit l'autel. A cette vue, le cœur du saint homme fut comme inondé de la joie des élus; il lui sembla devenir enfant, et avoir recouvré la candeur, l'innocence, la simplicité du premier âge; accoutumé à ne rien céler au guide éclairé qui le conduisoit dans les voies du salut, il vint lui communiquer cette dernière apparition, et se proposa dès ce moment de s'associer à la sainte enfance de Jésus. Il nous en coûte de n'avoir aucuns détails sur le terme d'une vie aussi édifiante. L'estimable auteur de qui nous tenons le peu de faits que nous avons racontés, n'a rien écrit des derniers sentimens de Robert; sa mort fut celle du juste. Se confiant dans la clémence divine, et embrâsé du feu de la charité, il décéda la veille de Noël de l'an 1700, âgé d'environ soixante-trois ans. A la nouvelle de cette bienheureuse fin, les grands et les petits témoignèrent leur vénération pour la mémoire de l'homme de Dieu; on accourut des lieux voisins de sa cabane, solliciter comme une relique quelque chose qui lui eût appartenu; il s'éleva entre le clergé de sa paroisse et une communauté de religieux de saint François, une sainte contestation, dont la possession des restes précieux du bon Robert étoit l'objet.

Croirions-nous encore, après l'édifiant ta-

bleau que nous venons d'esquisser, que les talens, les lumières, les dons du génie soient nécessaires pour mener une vie sainte, et pour s'assurer une mort précieuse? Ah! plutôt ne seroit-il pas naturel de croire que l'humble ignorance est la voie la plus sûre pour obtenir la couronne immortelle? Il n'est point d'état dans la société chrétienne, qui n'ait ses obstacles et ses dangers par rapport au salut. Mais les derniers d'entre nous et les plus dédaignés, quand ils aiment le Seigneur, quand ils lui sont fidèles, quand ils marchent avec une ferme assurance, avec une aimable simplicité, avec une sincère modestie, avec une résignation parfaite dans un sentier semé d'ignominies, qu'ils sont agréables au bon Maître, et quel riche trésor de grâces et de mérites n'acquièrent-ils pas chaque jour! O vertu! divine vertu! que tes droits sont magnifiques et dignes d'envie! De quelque bouche que je recueille et ton langage et ton éloge, quels triomphes ne te sont pas dus! « Je ne » trouve, disoit, ô mon Dieu! l'un de vos plus » fidèles serviteurs, un pieux écrivain moderne, » je ne trouve de délassement et de joie véri- » table que dans la conversation innocente des » âmes fidèles. C'est là, Seigneur, que mon » cœur vient respirer de toutes les vaines agita- » tions du monde d'où il sort. C'est là qu'il » m'est permis d'en déplorer la folie, et de

» parler avec effusion de cœur de la beauté de
» votre loi sainte, et des consolations qui en
» accompagnent toujours ici-bas même la fidèle
» observance. Eh qu'importe, grand Dieu ! que
» vos fidèles serviteurs soient obscurs selon le
» siècle, et n'aient rien qui les distingue aux
» yeux des hommes ! la piété n'est-elle pas un
» titre plus solide que les sceptres et les cou-
» ronnes ? Que sont toutes les dignités de la terre
» comparées à la justice et à l'innocence, sinon
» des lueurs passagères qui laissent souvent après
» elles des crimes que les justes, assis sur des
» trônes de lumières, jugeront un jour à la face
» de l'univers ».

PRATIQUE.

1°. Je regretterai toute ma vie d'avoir si long-temps considéré d'un œil hautain et dédaigneux, les plus basses professions de la société.

2°. Désormais je les honorerai toutes, comme étant l'ouvrage de la Providence, et comme nous conduisant à l'éternelle félicité, si nous nous en acquittons avec piété et ferveur.

3°. J'aimerai à me rapprocher de mes frères les plus ignobles aux yeux des hommes superbes et prévenus ; j'écouterai avec bonté, avec confiance, avec un respect secret la conversation simple mais touchante d'un honnête artisan,

soit avec sa jeune famille, soit avec les compagnons de ses travaux.

4°. Dans ces entretiens, vils et méprisables pour la philosophie profane, je m'efforcerai de démêler les nuances et les impressions de la grâce. Je la verrai se communiquer plus aisément, plus efficacement à l'être ignorant, mais humble, qu'au savant orgueilleux.

5°. J'en conclurai, d'après l'apôtre, que la piété est utile à tout, et je la préférerai constamment aux agrémens de l'esprit comme aux talens les plus brillans, et à tout l'éclat de la science qui enfle !...

LE JEUNE SAUVAGE
ÉTIENNE
HOONHOUENTSIONTAOUET.

*Histoire de ses derniers jours, extraite de l'*Histoire de la Nouvelle-France, *par le P. Charlevoix.*

Il ne faut quelquefois, pour bien juger les hommes, qu'arrêter nos regards sur un trait frappant de leur vie : ainsi, le dernier moment du jeune Etienne suffiroit pour nous dévoiler le secret

de son cœur, et déceler ses vertus. Cet aimable enfant vécut dans ces temps heureux où sa patrie et toute la contrée voisine étoient évangélisées par des hommes dignes des jours d'or de l'Eglise. Elevé au *Sault Saint-Louis*, par ces vrais amis de Dieu, par ces tendres amis de l'homme, il croissoit à l'ombre des autels, et, nouveau Samuel, recevoit chaque jour des grâces plus touchantes de l'infini bienfaiteur auquel il avoit consacré les prémices de son âme. Une faveur signalée du ciel, qui le prédestinoit à la gloire du martyre, conduisit Etienne dans les fers. Ce pieux sauvage, natif du pays d'Agnier, fut pris en 1693 par ses compatriotes, et ramené dans son canton. Il avoit beaucoup de parens: on lui fit grâce de la vie; mais on le déposa dans leurs mains, pour qu'ils le rappelassent aux honteuses superstitions du pays. Ils voulurent remplir cet engagement, et le sollicitèrent vivement de suivre les coutumes de sa nation; c'est-à-dire, de se livrer à de monstrueuses erreurs et au plus affreux libertinage. Nouveau Daniel, le bon jeune homme fut ferme dans sa foi; et jaloux d'en être l'apôtre pour tous ses proches, il leur exposa les vérités du salut, les leur expliqua avec autant de clarté que de justesse, et ne cessoit de les exhorter à le suivre au Sault Saint-Louis, pour y embrasser le christianisme. Hélas! il parloit à des hommes nés, élevés sous l'empire du démon, et dans

l'amour du vice, dont ils s'étoient fait une trop douce habitude pour se résoudre à y renoncer. Ses exemples et ses exhortations ne servirent qu'à les endurcir.

Désolé de son impuissance pour leur conversion, Étienne vit que son séjour à Agnier n'étoit d'aucune utilié pour ses parens, et devenoit dangereux pour son salut; il prit donc la résolution de retourner à sa mission : sa famille, à qui il communiqua ses désirs, y consentit d'autant plus volontiers, que cette retraite la délivroit d'un censeur importun qu'elle ne pouvoit plus endurer. Il quitte une seconde fois sa patrie pour mettre sa religion en sûreté; mais à peine étoit-il en chemin, que le bruit de son départ parvint à une cabane où des jeunes gens faisoient la débauche. Cette nouvelle, achevant ce que l'eau-de-vie avoit commencé, les mit en fureur. Après bien des invectives contre les chrétiens, ils conclurent qu'il ne falloit pas souffrir qu'on préférât ainsi leur société à celle des vrais Iroquois; que c'étoit un affront qui rejaillissoit sur toute la nation; qu'ils devoient contraindre Étienne à revenir au village, ou, s'il le refusoit, lui ôter la vie, afin d'intimider ceux qui seroient tentés de suivre son exemple.

Trois d'entre eux courent après le néophyte, l'ont bientôt atteint, et l'abordant la hache levée: « Retourne sur tes pas, lui crient-ils, et

suis-nous ; tu es mort si tu résistes : nous avons ordre des anciens de te casser la tête ». Le généreux chrétien répondit avec douceur, qu'ils étoient les maîtres de sa vie, mais qu'il aimoit mieux la perdre que de risquer sa foi et son salut ; qu'il alloit au Sault Saint-Louis, et que c'étoit là qu'il étoit résolu de finir ses jours, s'il avoit le bonheur d'y arriver. Comme il vit qu'après une déclaration si précise, ces barbares se disposoient à le mettre à mort, il les pria de lui accorder quelques momens pour prier Dieu. Alors le saint jeune homme s'étant mis à genoux, fit tranquillement sa prière, remercia Dieu de la grâce qu'il lui faisoit de mourir chrétien et martyr ; pria pour ses parens infidèles, et en particulier pour ses bourreaux, qui, dans l'instant même, lui fendirent la tête. On apprit ces détails de quelques habitans d'Agnier qui vinrent fixer leur sejour au Sault Saint-Louis, sans doute frappés d'une généreuse émulation, pour embrasser et imiter la foi de l'intrépide Étienne. Admirable sauvage ! ta belle fin confirme d'une manière éclatante cet oracle de la divine sagesse, que l'on connoîtra les saints amis de Dieu, ses fidèles alliés au milieu même des gentils, et qu'il suffira de les voir, pour juger que c'est la race bénie de Dieu. Quel contraste glorieux entre ta foi et celle de tant de lâches chrétiens !

O Étienne! ta belle âme, dont l'holocauste parfait est offert dans le désert où tu rendis hommage à ton Dieu, sans être soutenu par la présence et l'admiration des fidèles, ta belle âme laissera de profonds souvenirs, non-seulement aux ennemis de la religion, mais encore à ceux qui se prétendent attachés à Jésus-Christ, et qui démentent, par leur lâcheté, le titre qu'ils prennent de ses disciples. Mon Dieu! pour qui vous cherche dans la vérité, c'est un ravissant spectacle que celui du dévouement de la sainte victime qui vous est immolée. Étienne, l'humble sauvage, a peut-être parmi ces chrétiens que j'ai conduits dans les voies du salut, des rivaux généreux. Si, dépositaire des secrets de ces fervens fidèles, je m'étois appliqué une partie des leçons que je puisois dans ces rapports de confiance, si vous en eussiez fait ainsi, mes vénérables collègues dans le sacerdoce, bientôt l'amour divin se fût répandu dans les cœurs, eût passé des conducteurs du troupeau aux brebis qui leur étoient confiées, et la face du christianisme se fût renouvelée, malgré les efforts de l'enfer et les scandales du monde.

PRATIQUE.

Des derniers momens du jeune et admirable Étienne, je recueillerai, ô mon Dieu! les ins-

tructions et les résolutions suivantes : 1°. Je m'animerai du zèle le plus tendre pour l'avancement spirituel et pour le salut de mes proches ; 2°. je prendrai les plus sévères précautions pour que leur vie molle et relâchée, leurs maximes profanes, leurs discours terrestres ne puissent influer sur ma piété ; 3°. cependant si elle couroit le danger d'être altérée de ce désolant spectacle, je quitterai tout, s'il le faut, parens, amis, patrie, plutôt que de m'exposer à perdre éternellement mon âme.

FRANÇOISE GONANNHATENHA,

NOUVELLE CHRÉTIENNE,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1692.

*Ses derniers jours, extraits de l'*Histoire de la Nouvelle-France, *par le Père Charlevoix. Tome II, page 464.*

En 1692, une femme sauvage récemment appelée au christianisme, fit briller dans les contrées du Canada, dites alors la Nouvelle-France, une constance héroïque à confesser la foi. Françoise Gonannhatenha, baptisée à Onnontagué,

sa patrie, s'étoit réfugiée au Sault Saint-Louis; elle y édifioit tout le monde par sa piété, sa modestie, sur-tout par une charité sans bornes. Son économie lui faisoit rencontrer l'opulence dans la médiocrité, et les pauvres trouvoient toujours chez elle une ressource assurée dans leurs besoins. Un jour, à trois lieues du village, occupée à la pêche, elle apprend que les ennemis font une irruption au Sault Saint-Louis : elle s'embarque aussitôt dans un canot, avec deux de ses amies, pour aller sauver son mari. L'infortuné se jette dans leur canot, qui, rendu à peine à un quart de lieue du village, est investi par toute une armée d'Iroquois : ces barbares coupent la tête à l'époux, et emmènent dans le camp les trois captives.

Ces trois victimes commencèrent, dès la première nuit qu'elles y passèrent, à subir un affreux martyre. Leurs impitoyables bourreaux leur arrachèrent les ongles, et fumoient les doigts ainsi ensanglantés, dans leurs galumets. Les deux compagnes de Françoise furent données, l'une au canton d'*Onneyouth*, et l'autre à celui de *Tsonnonthonan*; pour elle, livrée à sa propre sœur, qui étoit fort considérée à Onnontagué, elle la trouva insensible aux cris de la nature, à la voix de l'humanité : cette femme sans entrailles condamna son propre sang aux horreurs du bûcher, en remettant sa sœur à la dis-

crétion des anciens et des guerriers. Dès que la victime fut arrivée au village, on la fit monter sur un échafaud, en présence de ses parens, et d'une multitude accourue pour se repaître de son supplice. Elle déclara solennellement être chrétienne, et s'estimer heureuse de mourir dans son pays et par la main de ses proches, à l'exemple de Jésus-Christ, qui avoit été mis en croix par ceux même de sa nation.

Un de ses parens avoit fait cinq ans auparavant un voyage infructueux au Sault Saint-Louis, pour engager Françoise à retourner dans son canton, et conservoit contre elle un profond ressentiment. Le discours de cette fervente chrétienne le fait entrer en fureur; il s'élance sur l'échafaud, lui arrache un crucifix qu'elle portoit au cou, et avec un couteau lui fait sur la poitrine une incision en forme de croix. « Voilà, lui dit-il, la croix que tu estimes tant, et qui t'empêcha d'abandonner le Sault, lorsque je pris la peine de t'y aller chercher ». « Je te remercie, mon frère, lui répondit-elle; je pouvois perdre cette croix que tu m'as ôtée; mais tu m'en donnes une que je ne perdrai pas, même à la mort ».

Parlant ensuite des mystères de la foi avec onction, et avec une énergie bien au-dessus de l'intelligence d'une femme sauvage, elle termina ainsi son discours : « Quelque affreux que

soient les tourmens auxquels vous m'avez condamnée, ne croyez pas que mon sort soit à plaindre; c'est le vôtre qui demande des pleurs et des gémissemens : ce feu que vous avez allumé pour mon supplice ne me brûlera que pendant quelques heures ; mais un autre feu qui ne s'éteindra jamais vous est préparé dans les enfers. Il est pourtant encore en votre pouvoir de l'éviter ; suivez mon exemple, faites-vous chrétiens ; vivez selon les lois d'une religion sainte, et vous vous déroberez aux flammes éternelles. Du reste, je vous déclare que je ne veux aucun mal à ceux que je vois prêts à m'arracher la vie ; non-seulement je leur pardonne ma mort, mais encore je prie le souverain arbitre de la vie d'ouvrir leurs yeux à la vérité, de toucher leur cœur, de leur faire la grâce de se convertir, et de mourir dans les sentimens qu'il m'inspire ».

Ces paroles de la sainte veuve ne firent qu'accroître la rage des barbares. Ils la promenèrent trois jours de suite par toutes les cabanes, pour en faire le jouet d'une populace inhumaine. Le quatrième jour ils l'attachèrent à un poteau, et lui appliquèrent à toutes les parties du corps des canons de fusil rougis au feu. Pendant ce martyre de plusieurs heures, elle ne poussa pas un cri, et eut constamment les yeux fixés vers le ciel; on eût dit qu'elle n'avoit le sentiment d'aucune souffrance. C'est le témoignage du sieur de

Saint-Michel, alors captif à Onnontagué, et qui s'échappa quelque temps après comme on se disposoit à le brûler lui-même. Présent à tous les tourmens que subit Françoise, de retour à Montréal, il en offrit un récit qui arracha des larmes d'admiration à tous les habitans. Il assuroit en avoir beaucoup répandu par le même sentiment, sur-tout lorsque la courageuse martyre ayant eu la peau de la tête arrachée, et un sauvage lui ayant couvert le crâne sanglant de cendres chaudes, on la détacha; au lieu de courir comme les autres, que ce tourment met hors d'eux-mêmes, elle se jeta à genoux en levant les yeux au ciel, et consacra au Seigneur le dernier souffle de vie qui lui restoit. Une grêle de pierres dont on l'accabla dans l'instant, acheva son sacrifice, consommé dans la prière et dans l'union la plus intime avec Dieu.

Les yeux fixés long-temps sur le poteau près duquel expire cette humble sauvage, trop peu connue, trop peu remarquée des frivoles amis de la terre, pendant la durée d'une vie si édifiante et si riche en bonnes œuvres, je frémis en contemplant ses derniers momens. O mon Dieu! par qu'elles affreuses tortures Françoise a-t-elle conquis la patrie céleste? Mais tous ne sont pas appelés à ces terribles épreuves, que le Tout-Puissant adoucit par des grâces extraordinaires qui consolent et fortifient ses élus. Ce-

pendant le paradis n'est accordé qu'à de grands sacrifices, qu'à l'héroïque immolation de toute notre existence, à la gloire et au service du Seigneur. Quoi! ma couronne doit être le prix de continuels combats! eh bien! mon âme, reculerois-tu d'effroi? dirois-tu; l'aimable Sion avec ses attraits indicibles, avec ses voluptés pures, avec le Dieu qui en fait tout le charme, l'aimable Jérusalem nous échappe. Chère patrie, je l'ai perdue pour jamais!.....

O mon Dieu! quel mot affreux j'aurois prononcé! N'êtes-vous pas toujours mon Père? n'ai-je pas toujours l'espoir d'être un enfant pardonné? ai-je cessé de vous être cher? pourquoi ne pourrois-je pas ce que tant d'autres ont pu, soutenu de votre grâce? Mais il en coûte tant pour atteindre le ciel! la voie qui nous y mène est si hérissée de ronces et d'épines! Tais-toi, lâche chrétien; et pour changer ta pusillanimité en force, ton découragement en noble audace, apprends quel est à sa mort le bonheur de l'homme souffrant au sein du christianisme. C'est alors que vous lui faites trouver, ô mon Dieu! sa consolation, sa joie, et une partie même de sa récompense, dans la pratique de la vertu, au milieu des croix et des tribulations qui en sont inséparables. Bienfaiteur infini, c'est que vous répandez dans son cœur une paix, une douceur, une sérénité qui sont les fruits de l'innocence; fruits admirables et délicieux que

le monde ne connoît point, qu'il ne connoîtra jamais, auprès desquels les plaisirs les plus vifs sont fades et insipides: C'est alors que le juste sent qu'il est l'objet de votre miséricorde; que vous avez les yeux ouverts sur lui pour le protéger, pour écarter de lui les tentations, ou pour soutenir sa foiblesse dans les combats qu'il est obligé de livrer aux ennemis de son salut; c'est alors que vous l'établissez dans une humble confiance en votre secours, dans une soumission entière aux ordres de votre Providence, qu'il adore dans tous les événemens. La perte des biens ou de la santé, les chagrins domestiques, la violence, l'injustice, l'ingratitude des hommes, rien de tout cela ne l'étonne et ne le fait murmurer; au contraire, il y trouve un motif pressant et continuel de nouvelles actions de grâces, parce qu'il y découvre, adorable Père, votre miséricorde, attentive à lui fournir un moyen pour expier ses fautes, un préservatif contre les retours de son cœur vers le monde, et le prix d'une éternité bienheureuse.

PRATIQUE.

Le sentiment profond de mon extrême foiblesse m'empêchera toujours de demander à mon Dieu de graves peines et de grandes afflictions; mais du moins qu'il me donne l'espoir d'obtenir l'amour des souffrances.

MARGUERITE
GARANGOUAS,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1693.

*Récit de ses derniers momens, extrait de l'*Histoire de la Nouvelle-France, *par le Père Charlevoix.*

MARGUERITE GARANGOUAS, native du village d'Onnontagué, avoit vu le jour en 1669. A l'âge de treize ans elle reçut le baptême, se maria peu de temps après, et Dieu bénit cette union en lui accordant quatre enfans qu'elle élevoit dans la piété. Le plus jeune étoit encore nourri sur son sein, et elle le portoit dans ses bras, lorsque, vers l'automne de 1693, étant allée visiter son champ, à un quart de lieue du fort du Sault Saint-Louis, elle tomba entre les mains de deux des sauvages de son canton, qui la conduisirent à Onnontagué. Au bruit de son arrivée, tous coururent attendre la captive sur une éminence par où elle devoit passer : dès qu'elle parut, l'air retentit de cris affreux qui sembloient n'annoncer rien que de funeste.

Arrivée sur l'éminence, elle y fut investie par

quatre cents sauvages, qui arrachèrent son enfant de ses bras, et la dépouillèrent entièrement de ses habits; ensuite ils l'assaillirent avec férocité, et lui donnèrent tant de coups de couteau, que son corps n'étoit plus qu'une plaie; le sang couloit de toutes parts. Un François, témoin de cet horrible spectacle, regardoit comme un prodige qu'elle n'eût pas expiré dans cet affreux tourment. Marguerite l'aperçut, le reconnut, et l'appelant par son nom: « Vous voyez, dit-elle, en quel état je suis réduite; je n'ai plus que quelques instans à vivre; Dieu soit béni. Je n'appréhende point la mort, et quelque horrible que soit celle que l'on me prépare, mes péchés méritent encore davantage: priez le seigneur Jésus qu'il me les pardonne, et m'inspire la force de tout souffrir ».

On conduit la victime dans une cabane, où une Française de Montréal étoit captive; celle-ci profitant des courts momens qui restoient à la généreuse néophyte, l'exhorte à endurer avec constance un supplice passager, en vue des récompenses éternelles dont il seroit suivi. Marguerite la remercie de ses conseils charitables, lui répète ce qu'elle avoit dit au prisonnier français, et ajoute que depuis qu'elle avoit eu le bonheur d'être baptisée, elle n'avoit jamais cessé de demander à Dieu la grâce de souffrir pour son amour. « Je ne peux plus douter, lui dit-elle,

que le ciel n'ait exaucé mes vœux; je meurs contente; je n'ai aucun ressentiment contre mes parens et mes compatriotes, qui deviennent mes bourreaux; au contraire, je conjure le Seigneur de les éclairer des lumières de la foi; mais toute mon inquiétude est pour le salut de mon fils ».

Les deux captives s'entretenoient des vérités éternelles, et du bonheur des saints dans le ciel, lorsqu'une troupe de sauvages vint chercher Marguerite pour la conduire au bûcher, sans avoir aucun égard à sa jeunesse, à son sexe, à sa qualité de fille du chef du village, au nom duquel se traitoient toutes les affaires de la nation. Comme chrétienne et habitante du Sault Saint-Louis, elle étoit trop criminelle pour trouver grâce auprès de ces barbares. Attachée au poteau, elle se voit brûler tout le corps avec une telle inhumanité, que la haine seule, et une haine extrême de la religion, peut en inspirer une semblable; mais elle endure ce long martyre sans donner aucun signe de douleur; et on l'entend, tandis qu'il lui reste un souffle de vie, invoquer les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph.

D'abord la généreuse martyre demandoit un peu d'eau pour adoucir la rigueur des tourmens; mais, se reprochant bientôt ce désir comme une délicatesse, elle pria que si elle en demandoit encore on la lui refusât. « Mon Sauveur,

dit-elle, souffrit beaucoup de la soif, en mourant pour moi sur la croix; n'est-il pas juste que je souffre pour lui le même tourment » ? Ses bourreaux continuèrent de la brûler depuis midi jusqu'au soleil couché; alors, impatiens de la voir expirer avant que la nuit les obligeât de se retirer, ces monstres la détachent du poteau, lui enlèvent sa chevelure, couvrent sa tête de cendres chaudes, et lui ordonnent de courir; mais elle se met à genoux, et, levant les yeux et les mains au ciel, recommande son âme au Seigneur. On la frappa de plusieurs coups de bâton, sans qu'elle discontinuât de prier. Enfin, l'un de ces barbares s'écriant: *Cette chienne de chrétienne ne peut donc pas mourir ?* prit un grand couteau, et voulut l'en percer; le couteau se brisa, et les morceaux tombèrent à terre. Un autre prend le poteau où elle avoit été attachée, et le lui décharge sur la tête. Comme elle donnoit encore quelques signes de vie, on la jeta sur un monceau de bois sec, on y mit aussitôt le feu, et elle fut consumée en peu d'instans.

Son fils avoit été donné à un Iroquois; le barbare voulut se venger sur l'innocent, d'un affront qu'il croyoit avoir reçu des Français: trois jours après la mort de la mère, on entend un cri de mort au commencement de la nuit: tous les sauvages accourent au lieu d'où

il partoit, et la Française de Montréal s'y rend comme les autres : on trouva un feu allumé, et l'enfant qu'on se disposoit à y jeter; les sauvages ne purent s'empêcher d'être attendris à ce spectacle. Ils le furent bien davantage, quand ils virent cette innocente créature, âgée d'un an au plus, lever ses mains vers le ciel, avec un doux sourire, appeler trois fois sa mère, et témoigner, par son geste, le désir de l'embrasser. La Française ne douta point que Marguerite ne lui eût apparu. Sans doute que l'intrépide martyre, et en même temps la mère si tendre, si jalouse du salut de son fils, avoit demandé à Dieu qu'il lui fût réuni au plus tôt, afin de voir son salut éternel assuré. L'enfant ne fut point livré aux flammes; un des plus considérables du village, et bien digne de commander à des monstres, le prit par les pieds, lui fracassa la tête contre une pierre, et le ciel compta un bienheureux de plus.

Frères bien-aimés, qui ne frémiroit en contemplant les combats livrés à la nature humaine? est-elle donc capable d'aussi grands efforts ? a-t-elle jamais inspiré un courage aussi magnanime? Ah! n'en doutons pas, quand cette nature est, comme dans l'héroïne sauvage, divinisée par la grâce, si l'horreur des supplices nous altère, contemplons le prix des récompenses. Chers amis, ne

cherchons plus Marguerite sous le couteau de ses bourreaux, ou couverte de plaies, et rendant le dernier soupir dans les flammes; la lutte est terminée, l'enfer est vaincu, et depuis, plus d'un siècle de joies indicibles et de délices ineffables s'est écoulé pour cette heureuse néophyte. Le ciel a couronné son triomphe, et ce triomphe lui assure un éternel bonheur. Nous ne sommes pas appelés sans doute à d'aussi terribles combats; mais si nous nous déclarons les amis du Seigneur, je vous l'annonce d'avance, la persécution nous attend; et aujourd'hui, plus que jamais, on n'est pas religieux impunément. Grand Dieu! que toute la race de vos justes méprise donc les censures et les jugemens d'un monde que vous avez réprouvé; qu'elle ne craigne que vous seul, qui tenez en main ses destinées éternelles, et non des hommes qui ne peuvent rien, ni pour elle, ni contre elle. Quand on a la crainte et l'amour de votre nom gravés dans le cœur, ô divin Maître! tout ce qui n'est pas vous, ou qui ne conduit pas à vous, paroît méprisable; et quand toutes les créatures s'uniroient contre nous, et conjureroient notre perte, en quoi pourroient-elles nous nuire, tandis que nous conservons votre grâce? Les peines et les outrages que le zèle de votre gloire nous attire de la part des hommes, nous rendent un objet encore plus digne de vos soins et de

votre complaisance. C'est alors sur-tout, Père incomparable, que vous nous traitez comme vos fils bien-aimes; loin d'être insensible à nos gémissemens, et de dédaigner nos prières, bon Pasteur, vous accourez au-devant de vos brebis chéries, avec toute l'abondance de vos consolations et de vos grâces : centre de toutes nos espérances, excellent Maître, qu'on est riche, quand on n'est pauvre, affligé, souffrant, couvert d'ignominies, que pour vous avoir été fidèle. O mes frères! souvenons-nous de ce précieux avis de saint Augustin : « Vous avez, nous dit-» il, quatre ennemis qui ne s'étudient qu'à vous » charger de chaînes; ils assiégent votre cœur » pour y dominer avec empire. Ces ennemis » sont la crainte, la tristesse, le désir, la joie. » Savez-vous quel est le moyen infaillible de » les dompter à leur tour? mettez-vous dans la » dépendance de Dieu; que la foi vous ap-» prenne à ne craindre que Dieu, à ne vous » affliger que d'être séparés de Dieu, à ne » désirer que d'être unis à Dieu, à ne vous » réjouir que dans l'espérance de régner un » jour avec Dieu ». Ceci est admirable, et nous ouvre tous les trésors de l'esprit de la foi. La crainte, la tristesse, les désirs, la joie, captivent les partisans du monde. On ne nous dit pas d'éteindre ces sentimens, on les laisse dans notre cœur; mais soumis à Dieu, mais

dépendans des impressions de la grâce; et dès ce moment, nous jouissons de la liberté des enfans de Dieu.

PRATIQUE.

1°. Malgré l'impression de terreur qu'a laissée dans mon âme la vue de Marguerite expirante, je forme la résolution de me retracer souvent sa dernière heure.

2°. Dans les momens pénibles de la vie, dans les contradictions, dans les croix, je me dirai: Que sont tes peines comparées aux tourmens de la vertueuse sauvage? l'as-tu vue laisser échapper des murmures?

3°. J'éleverai souvent mon cœur vers le ciel, et j'y découvrirai, par les yeux de la foi, la servante de Jésus-Christ, éclatante de gloire, et comblée de bonheur. Alors je me dirai: Courage, mon âme, c'est encore à toi que Dieu daigne adresser ces mots: *Je serai ta récompense*; et quelle récompense! *Ero tua merces magna nimis.*

MARIE-ANNE-POUILLET,

DITE DANS LE MONDE

LA SŒUR SAINTE-ROSE,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1712.

Précis de sa Vie, extrait d'un manuscrit du P. Avrillon, écrit en 1714, et dont l'original étoit déposé dans la bibliothèque des religieux Minimes de Paris.

MARIE-ANNE POUILLET naquit à Compiègne, diocèse de Soissons, le 7 août 1659, de parens pauvres, mais vertueux. Son père, boulanger de sa profession, et ne pouvant faire subsister sa famille que du produit de son travail, ne laissa pas de procurer à ses enfans une éducation chrétienne, et conforme à leur condition. Marie, comme prévenue dès sa plus tendre enfance d'une grâce extraordinaire, y correspondit avec tant de fidélité qu'elle ne fit paroître, pour ainsi dire, aucune des foiblesses du premier âge. Appliquée à ses devoirs, douce, pieuse, modeste, amie de la prière et du silence, elle retraçoit les vertus du jeune Samuel, et, comme lui, sut se rendre agréable aux yeux de Dieu et à ceux des hommes. L'amabilité de

son caractère, l'aménité de ses mœurs lui gagnoient tous les cœurs, tandis que son maintien recueilli, ses discours réglés par la plus austère sagesse, imprimoient le respect, et la faisoient considérer d'avance comme un vase de prédilection. Instruite à fond des vérités du christianisme, elle devint l'apôtre de ses compagnes, avant même d'avoir atteint son adolescence. Elle les rassembloit souvent pour leur parler de Dieu, leur enseignoit à le prier, et les exhortoit à la pratique de la vertu, à laquelle elle savoit déjà donner tant de charmes. Ce fut dans ces heureuses dispositions, qu'elle approcha pour la première fois de la table sainte. Depuis cet instant, où elle fut comblée de grâces, elle ne sembla plus vivre pour la terre : un zèle admirable l'enflamma pour la gloire de son divin Maître, et on la vit s'exposer au danger de perdre la vie, pour lui sauver des âmes. A peine avoit-elle atteint sa dix-huitième année, que les curés de Compiègne, parfaitement instruits et de la pureté de ses mœurs, et de l'autorité fort éclatante que sa vertu lui avoit donnée, la choisirent de concert pour découvrir et anéantir les lieux de débauche. Munie d'une mission si délicate et si pénible, mais soutenue par son zèle et la plus vive confiance en Dieu, elle ose pénétrer jusque dans ces infâmes asiles, en arrache les malheureuses victimes que le crime y

retenoit captives, et parvient presque toujours à leur inspirer un vif et salutaire repentir.

Parmi la multitude de traits qu'on pourroit citer, quelques-uns suffisent pour connoître l'héroïsme de la charité de Marie-Anne. Elle apprend qu'une jeune personne, sur le point de se laisser séduire, va donner un affreux scandale ; elle vole à l'instant auprès d'elle : le premier objet qu'elle rencontre est précisément le vil corrupteur de sa compagne. A la vue du péril que celle-ci va courir, Marie-Anne, animée d'une sainte hardiesse, emploie tour-à-tour les prières et les menaces ; mais l'abominable libertin entre en fureur à la vue de la proie qu'on s'efforce de lui ravir ; il tire son épée, et s'élance pour percer celle dont la vertu mettoit obstacle à ses désirs. Elle se prosterne à l'instant, afin de recevoir avec plus de respect la mort glorieuse qui va la réunir à son divin Maître. L'assassin, frappé de tant de courage et de sang-froid, laisse tomber ses armes et demeure immobile. Marie-Anne saisit ce moment pour parler avec plus de force et d'onction à la jeune personne, et ne la quitte qu'après avoir fait naître le repentir dans son cœur.

Le zèle qui la consumoit ne se manifesta pas avec moins d'ardeur auprès d'un malheureux, sans religion et sans mœurs, qui étoit parvenu à sa vingtième année, sans s'être jamais appro-

ché du tribunal de la pénitence. Les larmes, les exhortations, les prières de la jeune servante du Seigneur avoient été jusqu'alors inutiles, lorsqu'un jour, tombé du haut d'un arbre, l'ennemi de Dieu fut rapporté chez lui presque mort. On s'aperçut qu'il respiroit encore : un ecclésiastique se présente, mais ne peut en tirer ni parole, ni signe de douleur. On court chercher la jeune vierge; elle arrive, et adresse au mourant les discours les plus touchans : bientôt il reconnoît cette voix, qui tant de fois voulut le rappeler à la vertu et à ses devoirs; il en est attendri, fait signe qu'il veut se confesser, et recouvre l'usage de la parole. Alors Marie-Anne redouble de zèle; elle l'exhorte, le presse, l'instruit, l'examine, lui fait produire des actes de contrition. La grâce triomphe; un ministre du Seigneur arrive, le pécheur se confesse, et meurt dans les sentimens d'un vrai pénitent.

Dès qu'elle ne trouvoit plus d'occasion d'exercer sa charité envers les pécheurs, elle rentroit dans la maison de ses parens, et n'en sortoit jamais sans une nécessité pressante; elle savoit concilier parfaitement les soins de Marthe et ceux de Marie, ménageant avec beaucoup d'ordre et de sagesse le temps qu'elle devoit donner au travail, et celui qu'elle devoit consacrer à la lecture, à la prière, à l'oraison et à la fréquentation des églises; et jamais l'un de ces devoirs

ne fut rempli au préjudice des autres. Levée dès l'aube du jour, après un court sommeil, elle se prosternoit humblement pour adorer son Dieu, et lui offrir son cœur et les occupations de la journée. Chaque jour elle assistoit à la première messe avec une vive ferveur, ensuite elle reprenoit ses occupations, sans qu'aucun motif de distraction pût l'en détourner, et sans perdre un seul moment. Ni les soins du ménage, ni les objets les plus propres à dissiper n'étoient capables de l'éloigner de la présence de Dieu; elle s'étoit fait une douce habitude de cette salutaire pratique; et dès l'instant où sa raison, débarrassée des ténèbres de l'enfance, soupçonna les devoirs qui l'attachoient au divin Maître, pendant ses repas et tout travail qui la rendoit stable, elle avoit un livre de piété ouvert devant elle, tant cette âme céleste craignoit de laisser échapper de son esprit et de son cœur le goût si précieux des choses saintes. Le soin de s'y livrer sans cesse étoit à ses yeux comme la sauve-garde de son innocence. Ce fut avec une extrême vigilance qu'elle conserva toute la vie cet inestimable trésor. Jamais l'attachement profane à la créature n'en flétrit la beauté; sa seule présence suffisoit pour retenir les hommes licencieux dans les bornes de la plus stricte et de la plus respectueuse décence. Personne n'eût osé devant elle tenir un propos

léger, ou faire de frivoles lectures. Elle avoit une merveilleuse adresse à découvrir et à enlever ces ouvrages si pernicieux aux mœurs de la jeunesse. Marie-Anne apprit un jour qu'il en existoit à Compiègne une collection, et que l'on en répandoit avidement dans la ville; la vierge implore les lumières de l'Esprit saint, le prie de la diriger, se rend sans balancer chez la personne à qui cette bibliothèque appartenoit. Sans doute l'autorité de sa vertu, l'onction de sa charité, la grandeur de son zèle furent dans ce moment justement appréciés ; car la bibliothèque fut entièrement anéantie, et le Seigneur ne permit pas qu'on osât même lui en faire le plus léger reproche.

On ne peut douter qu'avec un cœur si pur, un amour si ardent, elle ne fît ses délices de la sainte communion. Sa vie y étoit une préparation continuelle, et quand elle approchoit du bienheureux moment où elle recevoit son Dieu, elle ne pouvoit contenir les transports de sa reconnoissance et de sa joie. Ses confesseurs, témoins des heureux effets que ce divin sacrement produisoit en elle, lui en permirent l'usage beaucoup plus fréquemment qu'on n'a coutume de le permettre à des personnes aussi peu avancées en âge.

Marie-Anne étoit trop tendrement chérie de son bon Maître, pour qu'il ne l'éprouvât pas

de bonne heure par le feu des tribulations. Son propre père fut l'instrument des peines qui affligèrent l'aurore de sa vie; il conçut contre elle une antipathie secrète, qui se manifestoit à tous les momens et dans toutes les circonstances; il la contrarioit dans ses goûts et dans sa piété, tantôt se plaignant amèrement que ses aumônes étoient excessives, tantôt alléguant que la visite des malades et ses pratiques de dévotion consumoient tout son temps, et la rendoient à charge à sa famille. La sainte fille supportoit ces reproches avec un courage héroïque; et quoique ces mauvais traitemens lui fussent d'autant plus sensibles, qu'elle avoit pour l'auteur de ses jours une extrême tendresse, elle ne se permit jamais le plus léger murmure. Le Seigneur voulut enfin qu'un événement singulier fit ouvrir les yeux à ce père coupable et cependant vertueux. Le feu ayant pris à sa maison avec beaucoup de violence, Marie-Anne eut recours à la sainte Vierge, comme à son refuge ordinaire. Donnons-nous de garde ici de censurer la noble simplicité de sa vertu. Elle se crut tout-à-coup inspirée de placer sur le toit de la maison une des images de la puissante et si tendre protectrice de l'humanité. Elle y monte en effet, sans craindre ni l'épaisseur de la fumée qui pouvoit la suffoquer, ni l'activité des flammes dont elle était environnée; le feu s'é-

teignit aussitôt, et les voisins, accourus pour porter du secours, s'en retournèrent en glorifiant le Seigneur. Après cet événement, son père changea de sentimens et de langage; il l'aima toujours depuis comme sa fille, et la respecta comme une sainte.

Cependant elle nourrissoit toujours l'espérance de se consacrer à Dieu en qualité d'hospitalière et de servante des pauvres, qualité qu'elle eût préférée à toutes les couronnes de la terre; elle voulut faire l'apprentissage de cette profession pendant qu'elle étoit encore dans le siècle. Cette charité en effet a été l'attrait dominant de toute sa vie, et jamais personne ne s'y est dévoué avec plus d'ardeur et de fidelité; elle sembloit être née avec des sentimens de charité et de miséricorde, qui s'étoient encore accrus avec les années. Dès son enfance, elle savoit se priver de toutes les douceurs qu'on lui donnoit, et les conservoit avec soin pour les remettre furtivement aux pauvres malades. Mais dès que son père lui eut donné la liberté entière de secourir les pauvres, elle ne mit plus de bornes à sa charité, et elle pouvoit dire avec l'apôtre: La charité de J.-C. me presse. Dès-lors, elle leur porta tout ce qu'elle pouvoit obtenir des personnes charitables, qui lui confioient d'autant plus volontiers leurs aumônes, qu'elles savoient qu'elle en faisoit un saint usage, et que donner à Marie-

Anne, c'étoit donner aux indigens et à Jésus-Christ même. Elle étoit insinuante, adroite et éloquente pour obtenir des dons en faveur des malheureux : on auroit dit que la miséricorde s'énonçoit par sa bouche, et elle entroit tellement dans les misères que les malheureux lui exposoient, que ces maux paroissoient lui être personnels; mais elle sollicitoit des secours en leur faveur, avec beaucoup plus d'ardeur et d'importunités, que si elle les eût demandés pour elle-même. Son seul chagrin étoit de ne pouvoir ni désarmer l'avarice, ni amolir le cœur de ceux à qui elle s'adressoit pour l'aider à soulager les pauvres malades. Alors, après avoir gémi devant Dieu, son industrieuse charité trouvoit le moyen de suppléer à ce qui leur manquoit, aux dépens de sa propre nourriture. Elle portoit aux malades son dîner et son souper, et se contentoit pour elle de pain et d'eau, se privant même du nécessaire pour les membres de Jésus-Christ souffrant. « Il y a plusieurs jeunes personnes mondaines, disoit cette sainte fille, qui font jeûner le corps pour orner le corps, et qui lui restituent en parures ce qu'elles dérobent à son juste soutien; dureté sans mérite, ou plutôt criminelle, puisqu'elle soutient l'idole du luxe et de la vanité; mais il est juste que je fasse jeûner mon corps, pour nourrir les membres mystiques de Jésus-Christ ». Si ce ne

sont pas ses paroles à la lettre, ce sont ses vrais sentimens, et à peu près ses expressions, tant elle étoit persuadée que cet adorable Sauveur, pour l'amour duquel elle se privoit ainsi de sa propre nourriture, sauroit rendre à son âme, par l'abondance de ses grâces, ce qu'elle déroboit à son corps par ce pieux excès de charité. Quand ses petits fonds étoient épuisés, ce qui lui arrivoit souvent, elle travailloit de ses mains, et passoit même les nuits; travail que la destination du prix de ses ouvrages lui rendoit plus cher que le plus doux repos, car elle les vendoit et en distribuoit aussitôt l'argent aux pauvres.

Ceux que la maladie mettoit hors d'état de gagner leur vie, étoient les objets de sa prédilection et de ses soins les plus empressés; non-seulement elle s'efforçoit de leur procurer tous les secours temporels, mais encore elle alloit au-devant de leurs besoins spirituels. Elle ne négligeoit rien pour assister leur âme, soit par des discours pleins de piété et de consolation, soit en leur procurant de fréquentes visites de la part de saints ecclésiastiques, pour les aider à supporter leurs maux avec patience, et les exhorter à se sanctifier par leurs souffrances et leur pauvreté, afin de les disposer à une bonne confession; elle prioit, tantôt pour leur guérison, tantôt pour leur sanctification, et pour leur obtenir une mort chrétienne, quand il n'y avoit plus d'espérance de

leur conserver la vie. Elle étoit mûre pour l'état auquel le Seigneur l'avoit destinée. Plusieurs maisons lui proposèrent de la recevoir comme dame de chœur; mais l'humilité de Marie-Anne s'y refusa constamment. Elle vouloit servir les pauvres, et l'état abject de servante étoit le seul qu'elle ambitionnoit: elle entra donc, en cette qualité, chez les hospitalières de Saint-Nicolas de Compiègne. Elle eut d'abord beaucoup à souffrir dans cette maison, de la part de deux vieilles servantes, qui, s'imaginant que cette sainte fille alloit les supplanter, poussèrent leurs mauvais traitemens jusqu'à lui refuser, ainsi qu'à une autre postulante, également vertueuse, le pain nécessaire à leur subsistance. Marie-Anne supporta cette épreuve avec une patience admirable; pas une plainte n'échappa de ses lèvres, ni de celles de sa pieuse compagne. Elles s'animoient mutuellement à la résignation, et lorsque, par de faux rapports, on aigrissoit contre elles les supérieures, elles n'opposoient aux réprimandes injustes qu'on leur faisoit, que le silence de la modestie. Le jour où elle se consacra solennellement au Seigneur, fut le plus heureux de sa vie. Elle disoit avec le prophète: « Je me suis réjouie de l'heureuse nouvelle qu'on m'a apprise, que j'entrerai dans la maison de mon Seigneur et de mon Dieu ». Elle mit toute sa gloire à être vêtue de cettte céleste livrée qui

la faisoit domestique du Roi des rois, qui l'enrôloit sous l'étendard sacré de la croix de son Sauveur, qui la destinoit à être, par état, l'épouse de Jésus-Christ, et l'humble servante de ses pauvres membres.

Une seule chose sembloit diminuer sa joie pendant les premiers jours de sa consécration, c'étoit d'avoir si peu de choses à sacrifier à Dieu : cependant elle offroit beaucoup, puisqu'elle se quittoit elle-même, et qu'elle immoloit généreusement à Jésus-Christ sa personne et le peu qu'elle avoit, et tout ce qu'elle étoit, tout ce qu'elle auroit pu être; mais son bonheur eût été beaucoup plus vif, si son état lui eût fourni les moyens de présenter davantage. Ainsi elle disoit à Dieu : « Seigneur, si, semblable aux apôtres, je n'ai qu'une barque et des filets à laisser, et même quelque chose de moins, je veux, comme eux, les abandonner volontiers, en m'abandonnant moi-même, et me sacrifier pour votre amour au service de ceux qui sont par excellence et vos membres et vos frères, et me consacrer avec plaisir au soin des pauvres malades, pendant toute ma vie ».

Maîtresse de choisir elle-même son nom de religion, elle prit le nom de cette sainte religieuse qui a édifié le Nouveau-Monde par l'éclat de ses vertus. « Je veux, disoit l'épouse de Jésus-Christ, ressembler à la sainte mère de mon

Dieu, que j'honore et que j'aime de tout mon cœur. Je sais que l'Eglise l'appelle une rose mystique, parce que la rose, par sa couleur vermeille, est le symbole de son ardente charité, et que par l'agréable parfum qu'elle exhale, elle répand partout la bonne odeur de ses vertus. Je veux prendre pour second modèle de ma conduite, l'illustre Rose du *Pérou*, marcher sur les traces de cette digne épouse de Jésus-Christ, l'imiter dans son admirable pureté, dans sa charité, et dans son esprit d'oraison ».

Dès qu'elle se vit revêtue des saintes livrées de Jésus-Christ, elle ne songea plus qu'à se rendre digne de son céleste Epoux, et dès-lors elle marcha comme à pas de géant dans les voies de la plus haute perfection. Déjà elle gardoit exactement le silence, étoit attentive à l'oraison, ne perdoit pas la présence de Dieu; l'état de mortification et de pénitence lui étoit familier; sa charité envers ses sœurs et envers les pauvres malades sembloit infatigable, et elle se montroit aussi fidèle à toutes les observances du cloître, que l'eût été une religieuse consommée en vertus et en expérience.

Cependant Dieu voulut encore épurer ces vertus par les épreuves les plus rigoureuses, pour l'attacher par des liens indissolubles, et pour achever de la détacher d'elle-même. Elle fut accablée de dégoût, d'ennui, d'obscurités, d'a-

bandons intérieurs, de sécheresse, de désolations, de combats dans son esprit, dans son cœur, dans son âme et dans sa chair, de tentations furieuses et continuelles de la part du démon, qui ne lui donna jamais un moment de relâche pendant son noviciat; mais à mesure que ses peines croissoient, sa générosité et son courage croissoient aussi. Elle avoit vu distinctement son étoile qui l'appeloit à l'état religieux et au service des pauvres. Quoique cette étoile se fût obscurcie, et l'eût laissée privée d'une partie de sa clarté, elle imita les mages qui allèrent chercher Jésus-Christ dans sa crêche; elle ne laissa pas de la chercher généreusement dans les routes obscures de la foi, et persuadée que cette étoile reparoîtroit bientôt, si son cœur étoit fidèle à la grâce dont elle étoit le symbole, la sœur Sainte-Rose agit conséquemment à ses premiers sentimens, et fit, au milieu de ses ténèbres et de ses délaissemens intérieurs, tout ce qu'elle auroit fait à l'éclat de la lumière la plus brillante, et avec le sentiment des plus douces consolations. Du moment qu'elle prononça ses vœux, le démon, honteux de ses vaines attaques, cessa de tenter une vierge inébranlable dans son dessein de suivre à jamais Jésus-Christ. Dès ce moment, ce divin Sauveur combla sa nouvelle épouse de ces célestes délices que la

langue ne peut exprimer. Elle fut alors embrâsée d'une ardeur toute nouvelle, éclairée d'une lumière plus brillante, et soutenue d'une grâce plus abondante; un fleuve rapide et délicieux de paix inonda son âme toute entière. Son cœur, attentif au langage de feu que lui tenoit le divin Maître, étoit enivré du sentiment de la charité d'un Dieu amant et époux. Il sembloit que l'action des sens eût été suspendue; son cœur seul palpitoit d'une sainte allégresse. Rose fut jusqu'à sa mort, ce qu'elle avoit été le jour qu'elle prononça ses vœux; ce fut toujours en elle, même recueillement, même amour, même mortification, même charité pour les pauvres, même empressement pour les servir. Elle fut toujours animée de cette pensée, qu'elle alloit servir Jésus-Christ dans ses membres, qu'il mangeroit du pain qu'elle alloit leur présenter, qu'il boiroit l'eau qu'elle leur donneroit, qu'il recevroit les visites et tous les services qu'elle leur rendroit.

Aussitôt qu'elle fut professe, on la mit à l'Hôtel-Dieu, pour prendre soin des malades; elle s'acquitta de cet emploi avec un dévouement parfait; le jour, la nuit, à toute heure, à tout moment, on la voyoit occupée auprès des membres souffrans de son divin Époux. Accablée quelquefois par le grand nombre de ceux qui réclamoient ses soins, elle avoit tant d'or-

dre, tant de zèle et d'adresse, qu'elle se portoit partout, suffisoit à tout, et que jamais elle ne lassa leur patience. Elle ne manquoit point, avant d'entreprendre un acte de charité, de diriger vers Dieu son intention, afin qu'aucun sentiment humain ne rendit cet acte imparfait. Elle évitoit toute partialité dans les services qu'elle rendoit aux malades; et si quelque apparence de prédilection lui échappoit, elle avoit toujours pour objet ceux qui étoient les plus dégoûtans, ou dont l'humeur paroissoit plus insupportable. A l'imitation du plus saint de nos rois, elle ne pansoit les plaies des pauvres qu'à genoux, et après avoir adoré Jésus-Christ dans la personne du malade. Toute autre attitude auroit trop peu témoigné et sa foi et son respect pour les membres de Jésus-Christ. Elle se disoit à elle-même: « C'est mon Dieu, c'est mon Sauveur, c'est mon époux, que j'ai l'honneur de servir. Peut-être, ajoutoit-elle, ce pauvre misérable cache-t-il sous ses haillons et sous ses plaies, celui qui s'est déguisé sous l'apparence d'un pauvre lépreux ».

La charité de la fervente hospitalière avoit pour objet principal les besoins spirituels de ses malades, besoins qui la touchoient infiniment: elle n'en approchoit aucun qu'elle ne prononçât en sa présence un acte d'amour et de résignation dans les souffrances, et elle le faisoit avec

tant d'onction, qu'ils en étoient toujours attendris. Lorsqu'elle avoit un moment de libre, elle l'employoit à leur parler de Dieu, prioit avec eux, leur lisoit des fragmens d'un livre de piété, enfin n'omettoit rien de ce qui pouvoit contribuer à leur consolation et à leur salut. Que de cœurs endurcis furent gagnés au Seigneur par ses vives exhortations! que d'âmes elle retira du vice! que de conversions furent opérées par l'ardeur de son zèle et par la ferveur de ses prières!

C'étoit sur-tout auprès des mourans que se fixoit sa plus vive sollicitude, et elle leur prodiguoit ses tendres soins pour les préparer à la mort, et les disposer à recevoir dignement les derniers secours de l'Église.

Les services corporels qu'elle rendoit aux malades, n'étoient pas moins admirables. On la voyoit voler avec ardeur à ceux qui montroient des besoins plus pressans. Elle les lavoit de ses propres mains, faisoit leurs lits, les habilloit, les peignoit, les délivroit avec le plus grand soin d'une importune vermine, sans craindre de l'attirer sur elle; leur portoit leurs repas, leur donnoit les bouillons avec autant de respect que d'amour, les levoit au premier signe de leur part, sans jamais se plaindre, ni de sa lassitude, ni de leur importunité. A la voir courir de lit en lit, balayer, servir, desservir, porter gaîment les bassins les

plus infects, les laver avec une célérité, un empressement qui cependant n'avoit rien de précipité, on eût dit que c'étoit moins une mortelle qui agissoit, qu'un ange descendu du ciel sous une forme humaine, et qui sembloit se multiplier pour servir tous les malades qui réclamoient son secours. La charité de Jésus-Christ ne cessoit pas de consumer son âme, et le feu caché cherchoit à se répandre; elle ne pouvoit se restreindre au service de l'Hôtel-Dieu, service insuffisant pour un zèle comme le sien. Tous les malades de la ville et des villages circonvoisins avoient recours à la sœur Sainte-Rose, et personne ne réclamoit vainement ses soins. Comme elle pansoit les plaies avec une extrême adresse, on lui apportoit de tous côtés les blessés ou les infirmes. Elle faisoit d'abord le signe de la croix sur ces plaies, comme pour les bénir; et plus elles étoient affreuses, et plus elle cherchoit à vaincre, en approchant souvent la bouche de ces ulcères, la répugnance qu'elle auroit pu éprouver.

Elle remplit avec la même perfection les autres emplois qui lui furent confiés par ses supérieurs, quoique l'Hôtel-Dieu ne cessât pas d'être l'objet principal de ses fatigues. Elle avoit commencé sa vie dans les fonctions de servante des malades; ce fut dans l'exercice de ces mêmes fonctions qu'elle la termina, heureuse que ses

derniers travaux eussent été consacrés au service des pauvres.

Les religieuses de la maison de Saint-Nicolas avoient en elle la plus grande confiance, tant pour leurs besoins temporels que pour leurs besoins spirituels; elles la consultoient souvent dans leurs peines intérieures, et admirèrent toujours, dans les avis respectueux qu'elle leur donnoit, cette charité éclairée qui sait tout-à-la-fois consoler et instruire, animer et soulager. Celles que Dieu avoit affligées de quelques infirmités, trouvoient dans ses soins tous les adoucissemens qu'elles auroient pu espérer d'une tendre sœur, et du chirurgien le plus habile. Il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'aient éprouvé et célébré les effets de sa charité. Le soin des pensionnaires lui ayant été confié pendant quelque temps, ces jeunes personnes l'aimoient comme leur mère, et la respectoient comme une sainte.

Ce seroit vainement qu'on voudroit entrer dans un plus grand détail des vertus de la sœur Sainte-Rose; il est évident que la charité ayant été le mobile de toutes ses œuvres, elle possédoit les autres à un degré éminent. Foi vive, espérance ferme, humilité profonde, obéissance entière, pureté angélique, douceur inaltérable, patience invincible, tel est le tableau des qualités qui ornèrent cette âme céleste. Nous n'effrayerons pas ici les âmes sensuelles par le récit des austérités

qu'elle pratiquoit dans le secret de sa cellule; il nous suffira de dire qu'elle se refusoit jusqu'au nécessaire, pour soulager les pauvres; qu'elle leur donnoit ordinairement une partie de sa portion; que pendant les hivers les plus rigoureux, elle ne s'approchoit du feu que pour chauffer des linges, ou rendre quelques autres services aux malades; et que si ses directeurs n'eussent pris soin de modérer les pieux excès auxquels elle se livroit contre elle-même, elle eût infailliblement succombé sous le fardeau de ses macérations. On fut obligé, dans une de ses maladies, de lui faire plusieurs incisions très-douloureuses. Elle s'imposa le plus rigoureux silence pendant l'opération, et ne se permit pas une seule plainte, unissant ses souffrances à celles de son divin Maître mourant sur la croix.

Cette sainte fille fut attaquée, la veille de la fête du saint Sacrement, d'une maladie qui ne dura que trente-cinq heures. Une colique terrible, et des vomissemens continuels mirent obstacle à l'extrême désir qu'elle ressentoit de recevoir le saint Viatique. Rien ne put surpasser sa patience et sa résignation, pendant des douleurs excessives qui lui déchiroient les entrailles; elle ne voulut jamais unir ses prières à celles de ses sœurs, pour le recouvrement de sa santé, répétant toujours ces mots: « Que

votre volonté soit faite, ô mon Dieu »! Elle voyoit même avec chagrin, l'empressement de ses compagnes à la servir et à la soulager, et ne pouvoit souffrir qu'elles se livrassent à des gémissemens et à des regrets dont elle étoit l'objet. Elle n'avoit garde en effet de prier pour la prolongation de son séjour sur la terre, séjour qui lui étoit à charge, et qu'elle regardoit comme un exil, ni par conséquent pour le délai d'un bonheur après lequel elle soupiroit depuis tant d'années, désirant ardemment, avec saint Paul, la dissolution de son corps mortel, pour jouir des chastes embrassemens de son céleste époux. Elle se confessa en versant une grande abondance de pleurs. Privée du bonheur de la communion, elle y suppléa par ses saints désirs, et par la communion spirituelle. On lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, et elle expira, baignée des larmes de toutes les religieuses, le 20 mai 1712, dans sa cinquante-troisième année.

Le son des cloches annonça au peuple de Compiègne, la calamité dont Dieu venoit de le frapper.

Le monastère de Saint-Nicolas et l'hôpital retentirent de sanglots; toute la ville fut consternée; les pauvres, dans leur désolation, disoient qu'ils avoient perdu leur mère; les épouses de Jésus-Christ éplorées, regrettoient amèrement

la plus aimable et la plus chérie de toutes leurs sœurs, la plus tendre et la plus compatissante de toutes leurs amies, leur consolation dans leurs peines et leurs disgrâces, leur ressource dans tous leurs besoins, leur conseil dans leurs doutes, leur secours dans leurs maladies, la sage dépositaire des secrets de leurs cœurs, et le modèle qui les animoit et qui les soutenoit dans la pratique de la vertu.

Le concours à ses obsèques fut extraordinaire; toutes les personnes de piété venoient en foule pour baiser avec un respect profond les pieds qui avoient fait tant de courses pour secourir le prochain, et les mains qui avoient servi les membres de Jésus-Christ avec tant d'ardeur et de persévérance. Plusieurs dames embrassèrent et arrosèrent de leurs larmes le visage de la vierge, sur lequel la mort n'avoit imprimé rien de sinistre et de repoussant. L'office des morts commencé par les religieuses, fut souvent interrompu par leurs sanglots; leurs cantiques sacrés et leurs voix furent souvent étouffés par les cris et par les gémissemens des assistans; tous les signes de la plus vive et d'une universelle douleur augmentèrent, quand on couvrit de terre ce corps où avoit séjourné une si belle âme, dont la mémoire devoit être long-temps en bénédiction sur la terre.

Amis des vaines jouissances qu'offrent le monde et tous ses faux plaisirs, dites si jamais vous goûtâtes ici-bas un bonheur semblable à celui que Rose goûtoit en le répandant autour d'elle? Ah! tous ces faux biens de la terre, auxquels notre imagination trompée donne le nom de bonheur, ne sont que des plaisirs toujours mêlés de peines, quelquefois accompagnés de soucis, souvent suivis de regrets. Le bonheur n'appartient point à ce monde; Dieu l'a placé au-delà des limites de la vie. Il nous est promis: nous pouvons même, avec la vierge de Compiègne, en ressentir l'avant-goût; mais il ne nous est pas encore accordé: nous pouvons le mériter comme elle. Il ne nous est pas donné d'en jouir; nous le poursuivons par nos vœux; mais nous ne l'atteindrons que dans l'éternité. Au moment fatal où la mort, nous retirant du sommeil de cette vie, dissipera, comme les vapeurs d'un long rêve, toutes les pensées qui nous y auront occupés, notre âme, dégagée du corps, se trouvera soudainement en présence de Jésus-Christ, rayonnant de gloire, environné de tous les saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, et prononçant sur elle son irrévocable arrêt. De quel sentiment serons-nous agités quand il viendra ce jour, pour lequel tous les autres nous ont été donnés? Nous surprendra-t-il dans le pé-

ché par sa venue ? nous trouvera-t-il préparés ? c'est ce qu'il ne tient qu'à nous de décider. Assurons-nous donc un sort, tandis que nous en avons le moyen, et mettons-nous dans l'état où nous désirons être alors trouvés. Fixons nos regards sur la tombe de la servante des pauvres et des malades. Ah! qui de nous, au dernier moment, ne voudroit pas avoir vécu comme elle ! ajoutons, persévéré comme elle dans la belle carrière d'une charité sans bornes ! J'ai dit persévéré : le travail de la vigne du Seigneur est un travail continuel. Le mercenaire (c'est saint Chrysostôme qui fait cette comparaison), emploie la journée entière à l'œuvre du maître qui le salarie; il se réserve à peine une heure pour sa nourriture et pour ses propres besoins. Ainsi nous devons tous nos momens au maître qui nous donne notre pain quotidien ; chaque heure de la journée que nous consacrons à des occupations étrangères, est un larcin de notre part. Ne nous faisons pas cependant de cette obligation une idée exagérée, qui pourroit nous rebuter ; ne croyons pas que nous devions nous livrer sans relâche aux exercices de la piété. Nous travaillons réellement à notre sanctification, soit quand nous remplissons les devoirs de notre état, soit quand nous nous rendons capables de les remplir. L'occupation que nous

prescrit le père de famille, est celle de l'état où il nous place. Telle est son indulgente bonté, que nos actions les plus indifférentes peuvent elles-mêmes devenir religieuses; l'intention dans laquelle nous les faisons les sanctifie; remplies en vue de Dieu, elles lui sont agréables et nous sont méritoires; il daigne accepter l'offrande de nos repas, de notre sommeil, de nos délassemens. *Soit que vous mangiez*, dit l'apôtre, *soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu* (1). Ne nous effrayons donc pas de l'obligation de travailler sans cesse à notre sanctification, puisqu'en nous l'imposant, la Providence nous en a aussi multiplié les moyens, et ne murmurons pas d'un devoir qui nous est rendu aussi facile.

Ce n'est pas jusqu'à une certaine heure du jour que le père de famille envoie les ouvriers dans sa vigne; c'est jusqu'à ce que le jour soit terminé: c'est à la continuité du travail qu'il attache sa récompense. Celui qui dans le cours de la journée abandonne l'ouvrage, n'a rien à espérer. Cette parabole nous apprend avec quelle persévérance nous devons soutenir jusqu'à la fin de notre vie, le travail de notre sanctification. C'est l'état où nous serons trouvés au mo-

(1) Cor. 10, v. 31.

ment de notre mort, qui décidera du sort de notre éternité.

PRATIQUE.

La mémoire de la servante des pauvres malades, m'engage à former les résolutions suivantes : 1°. j'étoufferai courageusement et constamment la voix du respect humain, pour servir Jésus-Christ sans réserve ; 2°. dans nulle situation, telle qu'elle puisse être, je ne me croirai dispensé de m'occuper du soulagement et du salut de mes frères ; 3°. je ne ferai pas le bien par intervalle, mais je m'acquitterai de ce devoir chaque fois que l'occasion s'en présentera.

LOUIS STEFANELLI,

DÉCÉDÉ EN ODEUR DE SAINTETÉ L'AN DE J.-C. 1737.

Abrégé de sa Vie, traduite de l'italien et publiée par l'abbé Dinouart. — A Paris, chez la veuve Desaint, en 1779.

Louis Stefanelli naquit à Rome, d'une famille obscure, le 11 août 1706, et fut baptisé le 16 suivant, dans la basilique de Saint-Pierre. Il passa les premières années de sa vie sous les

yeux de ses parens; et quoiqu'il prît plaisir aux amusemens ordinaires des enfans, il se distingua toujours par la plus parfaite obéissance, et par une candeur qu'on ne pouvoit s'empêcher d'admirer.

Le père de Stefanelli étant mort au service de monseigneur *Cibo*, alors simple prélat, le bon maître prit soin de la veuve, et de quatre orphelins que laissoit son serviteur. Il leur ouvrit son palais, leur donna tous les secours qui leur étoient nécessaires, et fixa particulièrement son affection sur Louis, le plus intéressant de cette jeune et infortunée famille. Il le trouva si appliqué à son devoir, et si zélé pour ses intérêts, qu'après l'avoir fait son cuisinier, il se l'attacha plus particulièrement, afin d'avoir occasion de le connoître davantage, et de s'édifier de sa piété.

Stefanelli avoit atteint sa dix-septième année, lorsqu'une chute qui offensa le crâne, le conduisit aux portes de la mort; il n'y eut, de l'aveu des médecins, qu'une protection spéciale de Dieu qui lui rendit la vie. Mais quelles expressions pourroient retracer jusqu'à quel point il s'éleva au-dessus de ses douleurs, pour n'envisager que le ciel! On eût dit que son corps n'étoit point à lui, tant il paroissoit étranger aux maux qu'il enduroit; il croyoit fermement qu'en qualité de pécheur, il ne pouvoit assez souffrir. Dès-lors, tout ce qui affligeoit l'humanité, ne lui

sembloit rien, excepté le péché. Que de lumières divines versées déjà dans cette jeune âme! La maladie comme la santé lui faisoient voir un Dieu toujours juste, toujours aimable, qu'il falloit au moins servir par les désirs du cœur, quand on ne pouvoit se livrer à des actes de piété. Aussi ne cessoit-il, au moment même où il souffroit le plus, de s'unir à Dieu comme au centre de la félicité: « Heureuse religion, s'écrioit-il souvent, c'est par vous que j'apprends à souffrir; c'est vous qui m'enseignez qu'en qualité de pécheur, je mérite tous les maux possibles, et que, pour me purifier de mes iniquités, j'ai besoin de passer par le feu de la tribulation »!

Il baisoit souvent le livre de l'Evangile, en disant: « Ce livre, plus que tous les maîtres du monde, et beaucoup mieux que toutes les instructions, me prêche la soumission et la patience ». On lui en lisoit chaque jour quelques versets, ainsi que de l'Imitation, et il y trouvoit le meilleur remède à sa maladie. « Je vois Dieu, ajoutoit-il, je l'entends; il est ici avec moi, quand je médite les divines leçons qu'il nous a données ». Admirable jeune homme! il préféroit cette étude à toutes les joies du monde, et il eût voulu n'avoir toute sa vie d'autre emploi qu'une aussi sublime occupation. Ne nous étonnons pas d'une piété si précoce et si noble; elle

prenoit sa source dans une foi vive, et il avouoit lui-même n'avoir jamais eu le moindre doute sur les vérités révélées. Il voyoit Dieu en toutes choses, et principalement dans le directeur qu'il s'étoit choisi; ses avis étoient pour lui des ordres sacrés, et quelque pénibles qu'ils pussent être aux yeux de la chair et du sang, il les recevoit et les remplissoit avec une joie inexprimable. De là naissoient ces désirs enflammés de manifester son amour envers Dieu, et de signaler d'une manière éclatante son zèle pour la religion. Son repos, sa santé, sa vie sembloient n'être à sa disposition que pour en offrir sans cesse le sacrifice. Personne ne désira plus vivement que lui le bonheur du martyre: « Je tâche, disoit-il confidemment à un ami, de regarder mon lit comme un de ces échafauds où l'on immoloit jadis les chrétiens, et pour cet effet, je m'y arrange de manière à m'y trouver le plus mal que je puis ».

Le nouveau Tobie ne détourna jamais ses regards de tout ce qui nous rappelle le souvenir des grands objets de la religion. Le plus petit événement, la plus légère circonstance, la moindre démarche lui retraçoient l'action d'un Dieu présent à tout. Il ne respiroit que pour lui, et il devoit cet avantage à la parfaite conviction que le Seigneur nous est encore plus intimement présent, que l'âme ne l'est à notre

propre corps. Il ne pouvoit comprendre qu'il y eût des hommes assez aveugles pour méconnoître Dieu, et pour étouffer ainsi le cri du cœur et de la conscience. Entendoit-il parler d'une action criminelle, il s'écrioit : « Est-il possible qu'on croie dans un Etre suprême, et qu'on tombe dans de semblables péchés, lorsque des personnes privées des lumières de la foi ne se livreroient pas à de tels excès » ? Ce don céleste d'une croyance vive et animée dirigeoit ses pensées, ses mouvemens, ses désirs, et se manifestoit dans son zèle à accomplir les préceptes de l'Evangile et les lois de l'Eglise, ainsi que dans son tendre respect pour la Mère de Dieu. La vue d'un chrétien, ignorant les mystères de la religion, le touchoit d'une compassion généreuse ; il cédoit à cet heureux sentiment, en lui expliquant à propos, et avec une affabilité accompagnée de quelque présent, les principaux articles du christianisme. Tel qu'une fournaise, il répandoit la lumière et la chaleur dans l'âme de ceux qui manquoient ou d'instruction ou de zèle. Il n'avoit pas de plus douce occupation que celle de propager autour de lui les germes précieux de la piété. Ses paroles couloient de source; on voyoit que le ciel étoit son trésor, et que c'étoit là qu'il habitoit et d'esprit et de cœur; mais quoique son bonheur fût de parler de Dieu, et quoiqu'il ne pût s'en ras-

sasier, il saisissoit prudemment les momens de le faire avec fruit. Le langage de la piété fatigue aisément des hommes si légers et si frivoles : le jeune apôtre savoit choisir les instans où ses instructions pouvoient être bien reçues, afin de ne pas en dégoûter ceux qu'il vouloit ramener à Dieu.

Cette âme angélique auroit-elle pu fixer son affection sur les biens d'ici-bas? Ah! déjà vivant dans un parfait détachement des choses créées, elle rapportoit tout à Dieu, comme au centre de la félicité! Qu'on ne s'étonne donc pas si Stefanelli ne fit jamais paroître le moindre désir des avantages temporels. Sa répugnance étoit extrême pour tout ce qui s'appelle récompence ou profit; l'autorité seule mettoit des bornes à son désintéressement. Honorable selon son état, et cependant économe, il trouvoit dans ses sages réserves le moyen de secourir les malheureux. Ceux qui avoient le plus de droits à son amour et à ses bienfaits, étoient un frère et une sœur qui lui restoient, et aux besoins desquels il pourvut avec une attention continuelle; mais sa tendresse pour eux avoit des motifs plus élevés que ceux des liens de la nature; il ne les aimoit réellement qu'en Dieu, et sa plus grande sollicitude étoit qu'ils vécussent dans la piété. Jamais son amitié pour eux ne le détourna de l'accomplissement de ses devoirs : c'en étoit un

pour ce digne serviteur, que son assiduité auprès de son maître, qui, devenu cardinal, n'en étoit pas moins empressé de converser fréquemment avec un homme dont la condition lui faisoit mieux encore reconnoître et admirer les dons de Dieu. Qu'il étoit bien fait pour les apprécier, ce bon maître! Ses vertus méritent qu'on en présente ici une légère esquisse, afin de mieux faire sentir combien le maître et le domestique, *Cibo* et *Stefanelli*, étoient dignes l'un de l'autre! Second fils de Charles *Cibo*, duc de *Massa* et prince de *Carrara*, Cibo entra dans la prélature romaine; sa haute piété, qui le rendit un modèle de vertu dans toutes les places importantes qu'il occupa, le conduisit à Spolette, sous le pontificat d'Innocent XIII. Ce fut là, qu'après avoir vendu ses équipages et la plus grande partie de ses meubles, il se bâtit un ermitage, dans la résolution d'y finir ses jours; mais Benoît XIII l'ayant déclaré son majordome, et ensuite cardinal, l'obligea de revenir à Rome. Le pieux solitaire reparut dans la capitale du monde chrétien, pour l'édifier par une vie consacrée toute entière aux bonnes œuvres. L'aumône, la mortification, la prière faisoient ses délices; il convertit son palais en un monastère, et ses domestiques devinrent le principal objet de son zèle, les affectionnant comme des amis malheureux que la Providence lui avoit

confiés. Il travailla sans relâche à leur inspirer la ferveur dont il étoit animé. Les vœux de sa charité furent couronnés, sur-tout dans la personne d'un de ses plus jeunes serviteurs. Sous la livrée de la domesticité, il démêla bientôt la grande âme de Stefanelli ; l'homme de Dieu mit dans sa véritable valeur le trésor caché qu'il possédoit. Jaloux de seconder de tout son pouvoir les merveilles de la grâce, il les vit successivement éclater en faveur du bon jeune homme : chaque jour il sentit croître pour lui un amour de prédilection, et les sentimens secrets de respect que la vertu nous inspire, même involontairement. S'il honoroit tous les domestiques de sa maison, comme les temples de l'Esprit saint, il goûtoit sur-tout une vive satisfaction à observer son cher Stefanelli, car c'est ainsi qu'il le nommoit : celui-ci de son côté répondit parfaitement à des bontés si touchantes, et l'on aperçut entre ces deux amis une telle émulation de piété, que tout le monde en étoit édifié.

Stefanelli ne faisoit pas une démarche, ne formoit pas un désir que ce ne fût en vue de Dieu ; mais plus sa confiance étoit vive, moins elle étoit présomptueuse. Il savoit que c'est vouloir faire servir Dieu à ses iniquités, que de s'autoriser de sa bonté pour vivre dans le relâchement ou dans la tiédeur. Il agissoit comme pouvant tout, et demandoit comme ne pouvant rien ; re-

connoissant d'un côté sa propre misère, et de l'autre la nécessité de travailler constamment à son salut. « Je tremble, disoit-il un jour, de ne pas avoir moi-même le principe de vie qui émane de Dieu seul, et qui sanctifie nos actions ». Cette crainte le fit se tenir toujours sur ses gardes, pour écarter de son âme, autant qu'il lui étoit possible, les mauvaises pensées et les désirs déréglés. Cette sage surveillance sur lui-même, le rendit extrêmement réservé à l'égard du prochain. Véritablement humble, il se jugeoit toujours plus méchant que les autres, et auroit eu horreur de sentimens de mépris qu'il eût conçus contre quelqu'un. « Celui, disoit-il, qui ne marche point actuellement dans les voies du Seigneur, mérite toujours nos tendres égards, parce qu'il peut devenir un saint ». Apprenoit-il qu'on avoit commis un crime, il se condamnoit à quelque pénitence, pour expier personnellement les torts de ses frères. Souvent il demandoit à Dieu, avec les expressions de la plus vive ardeur, qu'il daignât le retirer de ce monde, afin qu'il ne fût plus témoin des scandales qui s'y commettoient. Personne n'étoit étranger aux vœux de sa charité; sa reconnoissance envers ses bienfaiteurs, et sur-tout envers son maître, étoit aussi vive que sincère, et ne se manifestoit point par l'adulation ou l'affectation.

Cette âme si tendrement unie au Seigneur,

que le travail même n'interrompoit pas sa méditation, s'épuroit chaque jour davantage. Il étoit admirable dans sa charité envers les criminels; c'étoit sur-tout auprès d'eux qu'il en déployoit toutes les ressources. Il se plaisoit à les visiter, à les embrasser, à exciter par tous les moyens possibles, dans ces chrétiens flétris, une componction salutaire. Si l'on paroissoit surpris d'un si héroïque dévouement, il répondoit: « Ce sont des frères dont l'âme doit nous être infiniment précieuse, et si nous ne sommes pas aussi coupables qu'eux, nous ne devons cette grâce qu'à Dieu seul ».

« Il n'y a que Stefanelli, disoit un prélat, » qui ait un talent particulier pour toucher les » criminels. A peine leur a-t-il parlé, qu'ils » rentrent en eux-mêmes, et qu'ils avouent leurs » forfaits ».

Son obéissance n'étoit pas moins passive que sa charité étoit active; jamais il ne consacra à ses exercices de piété le temps qu'il devoit donner aux devoirs de la domesticité. Depuis le matin jusqu'au soir, il s'occupoit de ce qui avoit rapport à son emploi; mais libre de toute affection humaine, s'il servoit fidèlement son maître, c'étoit en vue de Dieu seul. Le cardinal étant malade, Stefanelli se livra tout entier aux soins que son état exigeoit, et malgré la rigueur du froid, il passa plusieurs nuits dans un vesti-

bule ouvert de toutes parts, afin d'être plus promptement auprès du malade; souvent même il oublia ses propres maux pour courir au secours de son maître, ou d'autres personnes dont les infirmités réclamoient ses soins. On peut dire qu'il n'étoit réellement indisposé lui-même que lorsque les autres souffroient; alors son cœur étoit agité, sans perdre néanmoins le calme qui est inséparable d'une conscience pure.

Il craignoit tant d'excéder la dépense qu'on lui avoit prescrite, qu'il achetoit quelquefois les provisions nécessaires à ses propres frais. « Mon maître, disoit-il, m'a tout donné; je ne fais que lui rendre ce qui est à lui ».

Un cœur aussi compatissant, aussi vertueux, ne pouvoit soupçonner ou observer les défauts d'autrui; les plus légères médisances de sa part lui eussent paru comme des crimes; il n'entendoit jamais accuser personne, qu'il ne l'excusât ou qu'il ne le plaignît: autant il étoit porté à exagérer ses fautes, autant il cherchoit à diminuer celles de ses frères. Il est vrai qu'il trouvoit dans l'exemple du pieux cardinal, une extrême aversion pour la calomnie, comme pour la délation, vices si bas et si criminels. Ce prélat vouloit que tout délateur écrivît ses accusations, et les signât de sa propre main: on ne tente de perdre l'homme honnête auprès des grands, que parce qu'on est

persuadé qu'ils croient facilement le mal, et qu'ils ont le tort de ne pas prendre la peine de s'assurer de la vérité d'un fait allégué.

De quel éclat ne brilloit pas le zèle du serviteur de Dieu à soulager les malheureux! Il étoit impossible de lui parler de la moindre peine, de lui exposer le plus léger besoin, sans qu'il ne se sentît pressé d'un violent désir, ou de consoler l'affligé, ou d'assister l'indigent. Pour couvrir la nudité du pauvre, il se fût dépouillé lui-même de ses habits, s'ils n'eussent appartenu à son maître. Les prêtres dans l'indigence excitoient sur-tout sa charité; il se multiplioit pour les secourir, révérant particulièrement en eux Jésus-Christ lui-même. Malgré le soin qu'il prenoit de cacher ses bonnes œuvres, plusieurs personnes furent souvent témoins qu'il se privoit de sa nourriture en faveur des pauvres honteux; cependant, afin que Dieu seul fût le confident de son amour pour ses membres souffrans, c'étoit sur-tout pendant la nuit qu'il leur portoit ce qu'il avoit pu dérober à son besoin. « Tout passera, disoit-il souvent, excepté les œuvres de charité; les plus obscures, en apparence, effaceront un jour tout ce que la pompe des grands et les trophées des conquérans ont de plus éclatant à nos yeux ». Mais la charité ne se borne pas à répandre des aumônes, elle se plaît à remettre des dettes, à prêter, à pardon-

ner. Stefanelli donnoit ce qu'on lui devoit, aussi facilement qu'il prêtoit, dès qu'il connoissoit l'embarras du débiteur. Il éprouva de vifs transports de joie, lorsqu'en mourant il remit ce que lui devoient différentes personnes peu riches. « Je ne vous donne rien, leur dit-il, que ce qui vous est dû, puisqu'il nous est ordonné par le dispensateur de tous les biens, de remettre les dettes, quand nous en avons la faculté; sans cela je n'aurois pas la hardiesse de dire mon *pater* ».

Il s'étoit habitué à adapter à sa conduite l'esprit qui régnoit dans ses prières; c'est ce qui faisoit dire au cardinal Cibo : « Qu'il ne connoissoit point d'homme plus conséquent que Stefanelli; et que la religion, lorsqu'elle étoit bien imprimée dans le cœur et dans l'esprit, étoit la meilleure logique pour se bien conduire et pour bien raisonner ». Etoit-il donc étonnant qu'en quittant l'oraison, il ne respirât qu'amour pour ses frères? Les chrétiens indifférens aux besoins de leurs semblables, s'offroient à lui comme l'objet de sa plus vive affliction; et il ne pouvoit penser, sans frémir, que les Turcs étoient plus charitables que certains chrétiens. « L'alcoran, disoit-il, qui est le mensonge même, auroit-il donc plus de vertu que l'Evangile, dont toutes les paroles sont esprit et vie? Ces malheurs viennent de ce que Satan laisse tranquilles

ceux dont il est sûr, et qu'au contraire il livre de continuels combats aux vrais fidèles, afin de les faire tomber dans ses filets ».

Que seroit l'esprit de charité, dépourvu de l'esprit d'équité? Le serviteur de Dieu mettoit une sévère exactitude à remplir toute justice; il ne vouloit jamais rien acheter qui fût au-dessous de sa valeur. « Je sais, disoit-il alors au marchand, que cela doit coûter plus que vous ne demandez », et il payoit en conséquence. Souvent il se rendoit l'arbitre des marchés que faisoient ses camarades, afin que personne ne fût lésé. Pourquoi n'est-on pas plus instruit des devoirs qu'exige la justice distributive? vertu qui s'étend à tout, et qui, rendant à chacun ce qui lui appartient, n'est satisfaite que lorsque personne n'a rien à réclamer. N'est-ce pas un malhonnête homme, que celui qui ne donne pas au vendeur ce que la chose achetée doit réellement coûter? « C'est précisément parce que mon frère est dans le besoin, disoit-il, que je suis plus strictement obligé de lui payer exactement le prix de la chose qu'il me vend ». Comme homme, comme chrétien, comme ami sincère de tous ses semblables, il ne pouvoit contenir la douleur que lui causoit la nouvelle d'un meurtre. C'étoit en poussant de profonds soupirs qu'il s'écrioit : « La vie d'un homme ne dépend que de Dieu seul, et de ceux qu'il a re-

vêtus de son autorité pour être juges des crimes, et infliger des peines. Peut-elle être si légèrement enlevée par un homme soumis aux lois, et fait pour respecter, dans la plus simple personne, l'empreinte du Créateur, et les droits de l'humanité »! Si la vue de toute injustice commise sur la personne de son frère, le jetoit dans une désolation profonde, il n'en supportoit pas avec moins de résignation, même avec moins de joie, les injustices dont il étoit l'objet; il pensoit alors que sa patience lui seroit méritoire devant le souverain Juge, qui pèse tout avec équité, et que Dieu se plaisoit à l'exercer, pour lui faire acheter une récompense éternelle. Il ajoutoit même de nouvelles pénitences aux peines qu'on lui suscitoit. Les vrais serviteurs de Dieu ne peuvent vivre ici-bas sans s'imposer des mortifications secrètes qui achèvent de les purifier.

Cet esprit de charité et de justice auroit dû animer d'une grande confiance le serviteur de Dieu; mais les élus du bon Maître se connoissent-ils jamais? s'apprécient-ils ce qu'ils valent? ou plutôt ne sont-ce pas ces amis fidèles qui s'accusent d'être les pécheurs les plus dignes de la haine du ciel et des mépris de la terre? Aussi, plus Stefanelli étoit pieux, plus il redoutoit les jugemens de Dieu, et trembloit en considérant ses imperfections, tandis qu'il ne parloit d'au-

trui qu'avec l'effusion de la plus vive charité. Il sembloit exister dans tous les hommes, par la tendresse avec laquelle il les aimoit; leurs maux étoient les siens, leur bonheur faisoit ses délices. Le cardinal Cibo disoit, en louant les vertus de son cher Stefanelli, et sur-tout son amour pour la justice : « S'il étoit possible qu'il n'y eût dans l'univers que des hommes tels que lui, on n'auroit besoin ni de tribunaux, ni de prisons, ni de supplices; tout le monde vivroit dans l'ordre, et personne ne sortiroit de son devoir ».

On ne parvient pas à une telle perfection de vertu, sans s'être fait violence à soi-même. Dès sa plus tendre jeunesse, Stefanelli s'étoit accoutumé à ne dire que ce que lui dictoit intérieurement la sagesse, et à posséder son cœur en paix : aussi avoit-il une âme forte et disposée à tout souffrir pour son salut. Loin de laisser apercevoir sur son visage la plus légère peine, il prenoit un air riant, toutes les fois qu'on lui disoit des choses désagréables, et s'humilioit encore plus qu'on ne vouloit le rabaisser. « Je dois souffrir plus que tout autre, répétoit-il souvent, parce que je suis moins que rien, et qu'il n'y a point d'homme qui, à tous égards, ne soit infiniment meilleur que moi ». Un jeune homme, à qui il avoit la charité d'apprendre le métier de cuisinier, l'accabloit des plus piquans reproches; il se contenta de lui répondre :

« Votre malheur, mon cher ami, vient de ce que vous n'avez pas trouvé en moi un homme capable de vous instruire ». Cette réponse ne peut étonner dans celui qui, détaché de tout, et d'abord de lui-même, n'étoit sensible qu'à l'offense qui étoit faite à Dieu; il ne redoutoit ni peines, ni fatigues, ni périls, lorsque, voyageant avec son maître, son devoir lui prescrivoit de s'y exposer. L'existence de la Providence lui paroissoit plus évidente que celle même de l'univers; il l'apercevoit jusque dans le mouvement d'une feuille, jusque dans les plus petits événemens. « Vivre ou mourir, disoit-il avec transport, tout cela m'est égal, pourvu que j'accomplisse la volonté de Dieu ». — « Il faudroit descendre dans le cœur de Stefanelli, disoit le cardinal Cibo au pape Clément XII, pour apercevoir jusqu'où le christianisme élève les personnes les plus communes; je suis ravi chaque jour, et, en même temps, étrangement humilié de voir combien un jeune homme, qui n'est que mon domestique, est cependant mon maître dans la vie spirituelle; il parle de Dieu, comme s'il étoit inspiré, et je le révère au point, qu'il y a long-temps que je l'aurois tiré de la servitude, s'il avoit voulu y consentir, et que je me mettrois souvent à ses genoux, si je ne craignois de lui faire de la peine; il est pour moi le livre le plus capable de m'encourager à la

piété ». Le pape Clément XII fut si frappé de cet éloge, émané d'une bouche qui n'aimoit que la vérité, qu'il chargea le cardinal de le recommander aux prières de Stefanelli; qu'il voulut s'entretenir avec lui, et qu'il en demandoit souvent des nouvelles. La plupart des cardinaux ne visitoient point le cardinal Cibo, qu'ils ne voulussent converser avec son pieux serviteur; mais son humilité le déroboit à leurs recherches, et il résistoit généreusement à ce qui eût pu lui donner de l'amour-propre, et lui faire acquérir de la célébrité. Tout son bonheur étoit de parler intérieurement à Dieu, et son unique désir auroit été de n'être vu que de lui seul. S'il n'avoit appréhendé de quitter, dans la servitude, l'état qu'il croyoit le plus propre à le sanctifier, comme étant le plus humiliant aux yeux du monde, il auroit embrassé, dans une retraite ignorée, la règle la plus austère. Se considérant toujours comme un soldat de Jésus-Christ, il ne cessoit pas de s'encourager aux exercices de la piété. Plus ces exercices étoient pénibles, plus il y goûtoit les consolations de la grâce. « Tous les hommes qui vivent sur la terre, disoit-il, sont la milice de Dieu même, et il n'y a rien qu'ils ne doivent entreprendre et souffrir, le jour comme la nuit, pour empêcher le crime de pénétrer dans la cité sainte ». Se seroit-il jamais permis le plus lé-

ger murmure contre les fatigues ou la rigueur des saisons, lui qui disoit : « Nos maux deviennent, par le moyen de la religion, des biens infinis, puisqu'ils nous conduiront à l'éternelle félicité ». Néanmoins, toujours sensible aux peines d'autrui, il avoit l'art de les adoucir. Quelque chagrin qu'éprouvassent ses camarades, ils se sentoient soulagés dès que Stefanelli leur avoit parlé. Il étoit si rempli de Dieu, que ses discours respiroient la sainteté. Aussi, parfaitement maître de lui-même, il ne connut les passions dangereuses que pour les surmonter; avec du penchant pour le jeu, il ne joua jamais; plein de courage contre le vice qui corrompt tant de jeunes gens, il se conserva sans tache au milieu de la séduction. Macérations, jeûnes, prières, tout fut employé pour mortifier ses sens; il disoit : « Lorsqu'on a le bonheur d'habiter la ville sainte, on est obligé à une plus grande retenue, pour ne pas donner lieu aux impies de calomnier le centre de la catholicité ». Ses gestes, ainsi que ses regards, inspiroient l'amour de la chasteté; sa physionomie, et chacun de ses traits portoit l'empreinte de la modestie. Les libertins les plus impudens n'osoient, en sa présence, commencer ou continuer un entretien licencieux; il les contenoit dans les bornes de la décence par la sévérité de son maintien, et quelquefois il parvenoit à couvrir leur front

d'une confusion salutaire, lorsqu'il faisoit l'éloge de la continence. « L'esprit du monde, répétoit-il souvent, ne doit jamais pénétrer dans le temple de l'Esprit saint, et le vrai moyen d'honorer la sainte Vierge, c'est de se conserver pur et sans tache ». Plus d'une fois on fit tous les efforts possibles, afin de l'entraîner à ces assemblées profanes, où la vertu la plus solide reçoit trop souvent des atteintes : il s'y refusa constamment, en disant : « L'Evangile ne nous a point enseigné que les hommes qui se réjouissent soient heureux, mais bien ceux qui pleurent et qui souffrent ». Cette conduite édifiante étoit d'autant plus agréable à Dieu, que la docilité de son caractère n'en étoit pas moins passive. Quel que fût son attrait pour la mortification et la pénitence, il ne fit jamais, en ce genre, de nouveaux essais sans l'avis de son confesseur. A peine l'homme de Dieu avoit-il dit : « C'est assez », qu'il suspendoit ses macérations. Sans désir des récréations les plus innocentes, parce qu'il craignoit d'accorder à ses sens plus qu'il n'étoit nécessaire, à quelle servitude ne cherchoit-il pas à les condamner? Ce ne fut que par obéissance qu'il ne fit pas d'herbes communes sa nourriture ordinaire. Son lit étoit celui d'un pénitent; un cilice, caché avec soin, faisoit partie de ses vêtemens. Avec ce goût de pénitence, qu'on ne lui suppose pas une

piété farouche et sauvage; quoiqu'uni toujours intimement à Dieu, il n'en paroissoit pas moins affable et moins gai. Souvent il excitoit ses camarades à se réjouir honnêtement, et il savoit substituer des plaisirs raisonnables et modérés, aux mauvais propos et aux plaisanteries peu réservées. Sa douceur naturelle charmoit tous les esprits; s'il s'élevoit quelque contestation en sa présence, on lui devoit le prompt retour de la concorde et de la paix. Ingénieux à cacher les défauts des autres, à excuser leurs intentions, jamais il ne fut le délateur de personne; mais il ramenoit avec affection à leur devoir ceux qui s'en écartoient. Ce fut ainsi qu'il convertit un jeune homme livré aux plus grands excès. Lorsque chacun fuyoit sa société, Stefanelli gagna sa confiance, et devint à-la-fois son ami et son apôtre. Ce jeune homme, touché de ses conseils, et vaincu par son aménité et sa patience, abjura ses égaremens, et devint aussi édifiant qu'il avoit été scandaleux. Une multitude d'autres libertins dans Rome, durent leur changement aux avis, et plus encore aux exemples du serviteur de Dieu. Comment une vertu aussi aimable n'eût-elle pas subjugué tous les cœurs? « Nous ne connoissons que Stefanelli et notre maître, disoient publiquement les domestiques du cardinal Cibo, qui soient réellement vertueux; leur âme est sur leurs lèvres, et leur

cœur n'est content que lorsqu'ils font du bien ».

Personne ne connut mieux que Stefanelli, l'art de s'insinuer dans les cœurs; outre que rien n'est plus éloquent et plus persuasif que la charité, il avoit une telle douceur de langage, et un caractère de physionomie si attrayant, qu'on ne pouvoit résister à ses instances. Il étoit un ami trop sincère et trop éclairé de la religion, pour avoir fait choix de cette piété mélancolique qui, se scandalisant de tout, ne peut supporter que ses propres caprices et ses singularités. A quelque moment que l'on désirât s'entretenir avec lui, il étoit prêt à tout quitter, et si c'étoit pour rendre un service, il le rendoit sans affectation. « Nous ne sommes sur la terre, disoit-il souvent, que pour servir Dieu et le prochain ».

Ce ne sont que les cœurs profondément humbles, auxquels il appartient de posséder un trésor inépuisable de charité; il n'est point d'aliment plus salutaire de cette vertu que l'humilité; elle éclatoit dans toute la conduite de Stefanelli; il alloit au-devant des humiliations; il ne recevoit qu'avec confusion les marques d'estime qu'on ne pouvoit s'empêcher de lui donner, et lorsqu'on venoit à le louer, il faisoit adroitement retomber les éloges sur ses camarades, comme étant bien plus dignes des bonnes grâces de leur maître. « C'est une bénédiction,

disoit Cibo au cardinal Annibal Albani, que la présence d'un tel homme dans ma maison; j'estime plus cette faveur que tous les biens de la terre, parce qu'il n'y a rien de plus précieux qu'un ami de Dieu. Celui qui a le bonheur de l'être, est au-dessus de toutes les dignités, et nous lui devons tous des respects ». Devenu majordome de Sa Sainteté, il fit un nouvel effort pour avancer son domestique chéri, et lui ôter la livrée. Stefanelli n'y ayant consenti qu'avec une peine extrême, se jeta quelques jours après aux pieds du cardinal, et le pria instamment de vouloir bien le remettre dans la classe des simples domestiques. Ces deux amis se regardoient mutuellement avec admiration, réunissant l'un et l'autre ce que la sainteté a de plus parfait. Le maître disoit souvent qu'il avoit besoin de l'exemple de son domestique pour ne pas reculer; celui-ci, de son côté, publioit de toute part que le cardinal étoit son guide et son unique appui. « Ce sont, disoit un jour le pape Clément XII, deux belles âmes unies ensemble pour faire aimer la religion ». Les offices les plus abjects étoient précieux à Stefanelli; souvent il s'écrioit : « Où me mettrai-je, ô mon Sauveur! moi qui suis le dernier des hommes, quand je vous vois laver les pieds même de Judas? De grâce, disoit-il un jour à son maître, ne me louez jamais devant les étrangers; outre

que c'est les induire en erreur, cela peut me faire perdre de vue les misères dont je suis rempli, et me persuader que je vaux quelque chose, quand je n'ai en partage que des imperfections et des péchés. Ce qui me console, ajoutoit-il quelquefois, c'est que je suis d'une basse extraction, que je n'ai aucune raison d'avoir de l'amour-propre, et que chacun a droit de ne me pas regarder ».

Mais on ne sauroit allier l'humilité avec l'indocilité. La vertu de l'obéissance fut toujours celle de Stefanelli; il n'avoit point de volontés, et disoit : « Je ne puis trop, en qualité de disciple d'un Dieu-homme, obéissant jusqu'à la mort de la croix, me soumettre à tous ceux qui veulent bien me donner des ordres; je leur en sais d'autant meilleur gré, que cela me met dans l'heureuse nécessité de faire une action agréable à Dieu ». Ses occupations se mesuroient sur les heures, afin de se rendre à ses devoirs aux momens indiqués, et de ne jamais perdre un seul instant. Comme il ne voyoit que Dieu dans celui qu'il servoit, il n'omettoit rien de ce qui lui étoit prescrit. Jamais ses courses n'étoient prolongées au-delà du temps marqué; son horloge fixoit ses obligations. Point d'amusement, point d'affaire qui pût le retenir, quand il s'agissoit de satisfaire à une tâche imposée.

Une régularité aussi édifiante lui offroit beau-

coup d'avantages à recueillir; elle lui laissoit un loisir précieux pour remplir fidèlement ses pieux exercices. Nous ne considérons pas sans fruit ceux du jeune et pieux serviteur de Dieu. L'Evangile faisoit ses délices, il le regardoit comme arrosé du sang d'un Dieu, et comme le code sacré de ce que nous devons croire, espérer, pratiquer. Il en retiroit des principes de lumières qui surpassoient infiniment par leur prix, celles que les sciences profanes lui auroient procurées; c'est ce qui lui méritoit cette admiration qu'on ressentoit à voir un homme sans lettres parler des vérités de la religion, comme s'il en eût fait une profonde étude. Il étoit alors un autre lui-même, tant il devenoit lumineux, éloquent; tout en lui, langage, physionomie, prenoit une nouvelle expression. On ne pouvoit l'entendre sans l'émotion la plus vive.

L'ouvrage inappréciable de l'Imitation de Jésus-Christ étoit chaque jour entre ses mains; il le goûtoit extrêmement, et se faisoit une application salutaire de toutes les excellentes choses que ce livre contient. Eclairé par un sage directeur, il ne possédoit que des livres remplis de sagesse et d'onction. Si par hasârd il lisoit quelques livres d'histoire, ces livres lui fournissoient une nouvelle occasion de s'élever vers Dieu, et d'adorer sa providence, comme la première cause de tous les événemens. Les mauvaises lectures

lui faisoient horreur. « Oh! plutôt, disoit-il en soupirant, ne pas connoître l'alphabet, que de nourrir son âme de la fange des romans. On ne sera pas condamné au tribunal de Dieu, pour n'avoir pas su lire; mais on sera rigoureusement puni, si l'on s'est servi contre lui-même et contre le culte qu'il a établi, de l'art de lire et de la science. Rien n'approche, ajoutoit-il, des remords qu'on ne peut manquer d'avoir au lit de la mort, lorsqu'on a employé le temps de la vie à se remplir le cœur et la mémoire de mauvais ouvrages; ce temps, dont chaque minute est le prix du sang d'un homme-Dieu, et dont nous devons faire usage comme du plus précieux trésor ».

Les prières de Stefanelli n'étoient pas moins bien choisies que ses lectures. Son cœur étoit attendri au récit des saints cantiques dont l'Eglise a composé ses offices; rien ne pouvoit le distraire de ce délicieux entretien avec le divin Maître, ni les devoirs qu'il avoit à remplir, ni les objets les plus propres à l'en détourner. Il joignoit alternativement la prière vocale à la prière mentale, et pour suivre ce plan, partageoit son temps de manière qu'il n'y eût jamais de vide dans le cours de sa vie. Il se levoit constamment avant le jour, et aussitôt, prosterné devant Dieu, l'adoroit, le remercioit, et lui offroit le sacrifice de sa vie. Quelque rigoureuse que fût la saison, il

se rendoit à la porte de quelque église, en baisoit le seuil avec respect, et imploroit la miséricorde du Seigneur, en attendant, comme le plus grand bonheur dont on puisse jouir sur la terre, celui d'entrer dans le palais de l'Eternel. Profondément humilié devant ses autels, il entendoit la messe, et revenoit au palais Cibo. Plein d'une sainte joie, s'entretenant indifféremment avec tout le monde, sans affecter au dehors rien de singulier, ni de propre à fixer les regards, il remontoit à sa chambre, pour épancher de nouveau son âme devant Dieu, et il s'y imposoit des pénitences qui réduisoient son corps en servitude; il descendoit ensuite pour recevoir les ordres de son maître. Sans manquer à aucun de ses devoirs, il trouvoit toujours le temps d'aller adorer le saint Sacrement qu'on expose alternativement dans les églises de Rome tous les jours de l'année.

Stefanelli reculoit l'heure de son sommeil autant qu'il le pouvoit, afin de s'entretenir plus longtemps avec Dieu. On l'entendoit gémir pendant la nuit de la longueur de son exil, et demander au Seigneur qu'il l'appelât à lui. Sa prière la plus ordinaire étoit celle des pseaumes. Il récitoit fréquemment l'office de la Vierge et celui des morts, et son cœur en étoit toujours vivement pénétré.

Toutes les actions de sa vie prêchoient le dé-

tachement du monde, et l'amour de Dieu. « Je ne suis jamais seul, disoit-il, parce qu'heureusement je vois avec les yeux de la foi le Seigneur environné de ses saints, qui m'est toujours présent. Eh! que pourrois-je trouver de mieux dans le commerce du monde »?

Quoique docile sur l'article des pénitences, il s'imposoit des abstinences et des macérations qui lui procuroient l'avantage de souffrir continuellement; il répétoit souvent: « Notre corps est un rebelle qu'il faut soumettre à notre âme, de peur qu'il n'usurpe l'empire, et qu'il ne nous rende l'esclave des passions ». Il ne connoissoit point les alternatives de tiédeur et de ferveur. « La religion est aujourd'hui ce qu'elle étoit hier, disoit-il, et ce qu'elle sera demain; conséquemment, nous devons toujours en remplir les devoirs avec le même zèle et le même amour ». Il aimoit singulièrement à lire l'histoire des martyrs, pour s'encourager dans les souffrances. La rigueur des saisons, les contre-temps de la vie, son travail habituel, les humiliations attachées à son état, tout étoit pour lui une occasion précieuse d'acquérir de nouveaux mérites. Il se félicitoit de tout ce qu'il éprouvoit de pénible. « Autant de retranché dans le purgatoire, disoit-il, quand nous souffrons ici-bas pour l'amour de Dieu ». Il s'animoit à la vertu par le souvenir des élus de tous les temps et de tous

les lieux. Ces heureux amis de Dieu formoient comme sa société la plus intime; et à cet égard il disoit à son maître: « Ce qui me console, c'est qu'en munissant aux peines et aux bonnes œuvres de tous les fidèles répandus dans l'univers, j'attire les regards de Dieu sur moi; sans cette ressource, j'aurois tout lieu d'appréhender ».

Le monde n'étoit pas digne de conserver longtemps le spectacle d'une vertu si parfaite; la santé de Stefanelli s'étant altérée d'une manière sensible, il se représenta la mort comme une amie qui venoit finir son exil. « Je l'entends qui m'appelle, disoit-il, et cette voix, loin de m'alarmer, me console et me réjouit ». La fièvre se déclara, et, forcé de garder le lit, il se désoloit de ne pouvoir donner tous ses soins au cardinal Cibo, lui-même indisposé; mais le bon maître, promptement rétabli, ne quitta plus le lit de son cher malade, qui, de son côté, tournoit toujours ses regards vers cet ange de paix, dont les lumières et la charité devoient le conduire au ciel. Au milieu de ses grandes souffrances, il assuroit ne ressentir d'autre peine, que celle de voir son digne maître et ses camarades se tourmenter pour le secourir. Lorsqu'on lui manifestoit quelque espérance par rapport à son état, il s'écrioit à l'instant: « Vivre ou mourir, pourvu que la volonté de Dieu soit faite ». Huit jours avant sa

mort, il déclara au médecin, qui lui promettoit une prompte guérison, qu'il termineroit sa carrière à la Nativité de la Vierge, et la prédiction fut accomplie. Le cardinal s'apercevant que la maladie faisoit des progrès, lui parla de ses dispositions testamentaires, afin que, dégagé de tout objet terrestre, il ne s'occupât plus que du ciel. Stefanelli répondit que, tenant tout des bontés de son maître, il le laissoit entièrement libre d'en faire ce qu'il lui plairoit. Il se disposa à approcher des sacremens par des pleurs et des gémissemens, et il prononça avec une extrême ferveur des actes de foi, d'espérance et de charité. Après avoir fait sa confession à son maître, l'avoir prié, ainsi que tous les assistans, de lui pardonner, il se nourrit du pain des anges. Jamais communion ne fut faite avec plus de respect et d'amour; depuis, il parut absorbé tout en Dieu, et ne s'occupa plus que de son dernier moment, qui, pendant sa vie, avoit été le sujet de ses méditations continuelles. Malgré les symptômes de la mort, sa physionomie s'épanouissoit, son corps sembloit reprendre une nouvelle activité. Ayant perdu connoissance pendant un jour entier, le cardinal étoit sûr de le rappeler de cette sorte de léthargie, en prononçant les noms de Jésus et de Marie : à ces noms sacrés, le malade faisoit les plus grands efforts pour se relever, et les yeux

fixés vers le ciel, attendrissoit les assistans par les transports avec lesquels il réclamoit la médiation du divin Sauveur.

« Mes tendres amis, dit-il un jour à ses camarades, je me trouve au moment qui doit décider de toute notre vie; que deviendrois-je, à présent, si j'avois mis ma confiance dans ces impies et dans ces libertins qui m'engageoient à vivre comme eux! Oserois-je les invoquer comme mes protecteurs et mes patrons? Je reconnois aujourd'hui, plus que jamais, que l'on ne peut que s'applaudir d'avoir servi Dieu, et c'est ce qui doit, mes chers amis, vous engager à vivre toujours saintement, et à ne point écouter les propos des mécréans. Je ne fais que vous précéder, vous viendrez bientôt me joindre, puisque la vie la plus longue n'est qu'un instant. Souvenez-vous dans vos prières du pauvre Stefanelli, qui meurt en vous aimant tendrement, et en priant Dieu qu'il nous fasse la grâce de nous revoir dans le ciel ».

Après avoir reçu la dernière bénédiction du cardinal, qui répandoit tout à-la-fois des larmes de tristesse et de joie, après l'avoir remercié de ses peines et de ses bontés, il mit ses mains sur sa poitrine, et avec un visage serein, expira le 8 septembre 1737, à six heures du soir. Bientôt se répandit dans Rome ce cri universel, que le bienheureux Stefanelli venoit de mourir. Les

petits, les grands, les pauvres, les riches, tous n'eurent qu'un sentiment, celui des regrets et de l'admiration. Quoique le serviteur de Dieu périt dans sa trente-unième année, il avoit rempli la plus longue carrière, par la multitude de ses saintes œuvres; son corps fut transporté à l'église de l'Ange-Gardien, où l'on choisit pour sa sépulture un lieu distingué. Mais le cardinal Cibo ayant fait construire des tombeaux pour lui et ses domestiques, y fit transférer son cher Stefanelli, et sur la tombe qu'il se réservoit, il fit graver ces paroles seulement, qui sont un éloquent panégyrique de ses vertus :

Hic jacet Cibo *vermis immundus.*

Vertueux Stefanelli, ta sainte vie fut de peu de durée; dans ton humble condition tu ne fus sensible, tu ne fus grand que par ta vertu. Couronné dans un âge qui te promettoit encore une longue carrière, tu fus heureux de mourir, puisque tu t'endormis dans le sein du bienfaiteur infini. Aimable et vénérable serviteur de Dieu! ta fin précieuse m'apprend tout à-la-fois, et que la santé et la jeunesse ne sauroient nous garantir de la mort, et que le moyen sûr d'envisager de sang froid, même avec bonheur, l'approche de sa dernière heure, c'est d'avoir toujours bien vécu. Ai-je donc besoin, Stefanelli, de te voir expirer, pour songer que bientôt je subirai le

même sort? Tout ne proclame-t-il pas cette alarmante et salutaire pensée? Depuis plus de six mille ans, l'histoire du monde n'est que l'histoire de la mort, depuis plus de six mille ans, la terre n'est qu'un vaste tombeau, et quel tombeau encore! Je ne vois pas un seul pouce de terre qui ne couvre quelque cadavre. La charrue du laboureur retourne la cendre de mes semblables. Je tire tous les jours ma nourriture de la substance humaine, rendue aux divers élémens. O Dieu! quelle image effrayante vient frapper mes esprits! Quel monde, comme infini, que ce monde souterrain où sont ensevelis nos proches, nos amis, nos compatriotes, nos maîtres, nos égaux, nos serviteurs! Pour quelques millions d'hommes qui habitent ce globe, j'en vois par la pensée une multitude presque innombrable qui repose dans la nuit du tombeau. Je serai bientôt parmi eux; encore quelques momens, et je descendrai dans ce lieu ténébreux! Chose étonnante, la mort est partout, hors dans la pensée de l'homme. Mais elle avoit toujours fixé la tienne, bon serviteur, ou plutôt digne ami du cardinal Cibo. Stefanelli, oh! que tu te montres saint, quand tu te persuades n'être rien devant Dieu! Ce sentiment t'accompagna partout, et alors tes prières eurent toute l'efficacité qu'elles devoient avoir; ta conduite avec le prochain fut pleine de douceur et de charité; ta

vigilance continue et sévère sur ton propre cœur, ton détachement parfait à l'égard des objets terrestres, ta patience inaltérable au milieu des traverses de la vie, les grandes idées que tu te formois de Dieu, t'enflammoient sans cesse d'un amour plus pur, plus ardent et plus généreux. Stefanelli, sois mon modèle et mon guide dans les voies du salut !

PRATIQUE.

Animé d'une noble émulation à la vue des beaux jours et de la belle mort de l'excellent Stefanelli, je me détermine : 1°. à ne jamais estimer l'homme par son rang ou sa fortune, mais toujours par ses qualités et ses vertus; 2°. à ne mépriser jamais l'humble condition du serviteur de ses frères; 3°. à témoigner même une vénération plus affectueuse et plus profonde au simple, à l'ignorant, qu'au riche et au savant, quand l'un et l'autre me sembleront également vertueux; 4°. à faire choix d'une vie recueillie et inconnue.

JULIENNE JOUVIN,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1744.

Précis de sa Vie, extrait de celle qui a été publiée à Paris, chez la veuve Mazières, en 1744.

JULIENNE JOUVIN naquit à la Chapelle *au Ribout*, petit village du diocèse du Mans, le 12 septembre 1677; ses parens, simples laboureurs, étoient véritablement grands devant Dieu, par leur foi et leur probité. Privée de son père dès l'âge le plus tendre, elle demeura sous la tutelle d'une mère chargée de dix enfans, dont Julienne étoit la dernière. Ses premières années se passèrent dans les exercices innocens de la vie champêtre; et Dieu, qui avoit sur elle des desseins particuliers, permit qu'une dame vertueuse, qui connoissoit ses heureuses dispositions, voulût se charger de son éducation, et de concert avec un saint ecclésiastique, la plaça chez des demoiselles d'une rare piété : ce séjour lui fit connoître dans M. Joisneau, un prêtre animé de l'esprit de Dieu. Il nourrissoit en son cœur une profonde vénération pour l'illustre Vincent de Paul, avec lequel il avoit

eu des rapports, et éprouvoit pour l'institut des sœurs de la charité, une affection particulière. Le Seigneur lui fit connoître que la petite Julienne y entreroit un jour; et confirmé de plus en plus dans cette idée, il s'appliqua dès-lors à l'instruire des vérités chrétiennes, et à faire germer dans son cœur la semence de toutes les vertus. Les soins de l'homme de Dieu furent bénis d'une manière extraordinaire. Julienne, dans cette nouvelle demeure, devint un modèle de sagesse et de piété, non-seulement pour ses jeunes compagnes, mais encore pour ses maîtresses. Une de celles-ci ayant, en un jour de récréation, proféré quelques paroles peu circonspectes, la pieuse enfant en fut affectée, et sa physionomie laissa percer la peine qu'elle en éprouvoit. Interrogée sur le sujet de son silence et de sa tristesse, il lui échappa de dire, du ton le plus modeste: « Je ne puis souffrir de votre part un discours si peu convenable. Dieu me préserve d'en jamais prononcer de pareils ». Cette délicatesse, quoique respectueuse, déplut à la maîtresse, qui s'en plaignit au saint directeur. « Cet enfant, répondit l'homme de Dieu, n'est point un enfant ordinaire; c'est un petit ange, dont l'esprit d'innocence, la sagesse, demandent que vous vous observiez avec le plus grand soin; je vous prie de vous en souvenir ». La suite prouva que ce langage étoit celui d'un

cœur guidé par l'esprit de Dieu même. Les progrès de Julienne dans les voies de la vertu furent si rapides, qu'on la jugea digne de faire sa première communion avant qu'elle eût atteint sa onzième année ; elle s'y prépara dans les sentimens d'une ferveur touchante, résolue, dès cet instant, de se consacrer au Seigneur sans réserve. Elle alla dans ce dessein se présenter à la communauté des sœurs de la charité de Vilaine-la-Suée ; son âge mettoit un obstacle insurmontable à l'accomplissement de ses désirs. Alors, soumise à subir un délai nécessaire, Julienne attendit le moment de Dieu en paix, et continua de se livrer assidument aux pratiques de la charité. Ennemie des frivoles amusemens de la jeunesse, on la vit constamment attentive à la recherche de la vraie sagesse ; elle l'étudia avec soin, et Dieu la lui accorda en partage.

Dans l'asile de l'innocence où la Providence l'avoit placée, elle se forma à la vie intérieure, et soutenue par les exemples des pieuses demoiselles qui veilloient à son éducation, elle y pratiqua les actes les plus généreux de la mortification et de la charité. Ses délassemens ordinaires étoient de soulager les pauvres, et elle se formoit d'avance aux emplois qu'elle devoit un jour remplir par état auprès d'eux. Les maladies les plus répugnantes, les services les plus

humilians, ne refroidissoient point son zèle, et il n'étoit pas de dégoût dont ne triomphât sa vive charité.

A peine avoit-elle atteint sa dix-huitième année, que brûlant d'ardeur de se consacrer à Jésus-Christ, elle se présenta pour la seconde fois à la communauté des sœurs de la charité; elle y fut admise, et son directeur, qui ne la perdoit pas de vue, dit à la supérieure: «Cette jeune fille est un présent que Dieu fait à votre compagnie; elle vous portera le précieux trésor de son innocence baptismale, avec les plus heureuses dispositions pour la conserver toujours». Témoignage d'autant plus glorieux, que ceux qui l'ont connue le plus intimement pendant sa vie, le lui ont confirmé après sa mort.

La jeune servante des pauvres, dès-lors au comble de ses vœux, s'appliqua toute entière à la connoissance et à la pratique des devoirs de son état. Elle en prit si bien l'esprit, qu'il lui fut comme naturel le reste de ses jours. Sa piété, douce, exempte de contrainte, mais en même temps solide, intérieure, lui concilia bientôt l'amour et l'estime de ses compagnes, et lui mérita l'intime confiance de ses supérieures. Elle fut choisie pour commencer, avec deux anciennes sœurs, l'établissement de *Royan*, au diocèse de *Saintes*. Arrivées dans cette ville, elles furent obligées de loger assez long-temps

dans une maison externe : ce séjour leur devint un séjour d'épreuves , sur-tout pour Julienne, dont l'extérieur aimable et rehaussé par les charmes de l'esprit , lui occasionna différentes attaques ; mais , par la grâce de Dieu , elles ne servirent qu'à faire éclater sa vertu , et à manifester son mépris du monde , son dégoût pour les faux plaisirs , et sa fidélité au Seigneur. A ces épreuves , il en succéda de nouvelles , qui lui furent également pénibles. Transférée à *Charente*, elle se vit sous la conduite d'une mère bonne , sage et vertueuse , mais qui , prévenue contre elle , exerça sa patience , de manière à rebuter toute autre dont la vertu eût été moins solide que la sienne. Elle invoqua le Seigneur ; il devint son consolateur , son appui ; sa sagesse se soutint , sa patience augmenta ; son humilité , sa douceur se firent admirer, et l'orage passé, son innocence fut parfaitemeut reconnue. Alors , aussi modeste dans la prospérité , que tranquille dans la tribulation , elle ne se vengea qu'en comblant de biens ceux qui avoient domé de l'exercice à sa vertu. A peine goûtoit-elle le retour du calme , qu'elle eut ordre de se rendre à la *Tremblade* ; elle y travailla avec un zèle aussi fructueux qu'infatigable , pendant l'epace de dix ans , à ramener au sein de l'Église les jeunes filles qui en étoient séparées par le malheur de leur naissance.

La plupart des habitans de cette ville étoient plongés dans les ténèbres de l'hérésie de Calvin; elle fit de grands biens par ce soin apostolique; et elle étoit toute occupée des moyens de multiplier ses jeunes prosélytes, lorsque ses supérieures la firent passer au grand hôpital de Rochefort, en qualité d'assistante.

Cette maison, dont les emplois étoient aussi variés que difficiles, renfermoit alors dans son sein quelque semence de division, par la diversité des sentimens, effet de l'inflexibilité de certains caractères; mais la prudente charité de Julienne mania si bien les esprits et les cœurs, les ménagea tellement au-dedans et au-dehors, que la paix succéda au trouble, et s'y établit même jusqu'à effacer le souvenir de toute contestation. Maîtresse du cœur de ses compagnes, qu'elle avoit gagnées par des manières engageantes, elle s'appliqua à les attacher à notre Seigneur, à les rendre sensibles aux besoins des pauvres, infatigables pour les soulager, et attentives à éviter jusqu'à l'apparence d'une faute. Cette maison, quoique nombreuse et obligée de se livrer à des travaux qui entretenoient la dissipation, fut bientôt renouvelée dans la ferveur, par les discours et par les exemples de la nouvelle assistante. Rien n'échappoit à la vigilance de son zèle, ni à l'ardeur de sa charité. Véritable mère des pauvres, elle leur rendoit avec

empressement tous les services qu'exigeoit leur triste situation ; quoique d'un tempérament fort délicat et sujet à de fréquentes maladies, lorsqu'il s'agissoit de soulager le prochain, son courage lui faisoit trouver des forces jusque dans sa foiblesse. Un de ses soins les plus empressés fut de former les jeunes sœurs aux emplois de leur vocation. Dieu lui avoit conféré les grâces qui font réussir toutes les entreprises ; et par amour pour son état, et en vue du bien des pauvres, elle communiquoit avec plaisir les vues qu'elle croyoit utiles à leur bien-être. Consacrée ainsi sans réserve à la prière et à la charité, elle méritoit, pour devenir toujours plus conforme à son divin modèle, de passer de nouveau par les épreuves qu'elle avoit subies à Royan : aussi Dieu le permit-il pour perfectionner sa vertu. Ses grâces extérieures fixoient sur elle tous les regards ; les femmes même accouroient pour la voir, et se la montroient avec admiration ; mais, fidèle à Dieu, l'unique époux de son cœur, elle prévit par sa sagesse tous les piéges de l'ennemi de sa vertu ; elle sut en écarter tous les traits et les rendre inutiles. Apprenez ici, jeunes vierges, jalouses de conserver et d'embellir vos vertus, les moyens dont se servoit la servante du Seigneur. Ces moyens furent le mépris intérieur de tout ce que les hommes trouvoient d'agréable en elle : la négligence dans son habillement,

et une sainte industrie à se rendre difforme dans les occasions où ses devoirs l'obligeoient de paroître en public; la mortification de tous ses sens dans le retranchement de plaisirs innocens; la fuite du monde avec lequel elle n'avoit de rapports que par la nécessité; l'attention à ne parler que de choses édifiantes, ce qui inspiroit de la retenue et du respect pour sa personne; une vigilance continue sur les mouvemens de son esprit et de son cœur, afin d'éviter ce qui auroit pu nuire à la perfection qu'elle s'étoit prescrite; l'union intime avec Dieu, presque toujours présent à son âme; enfin ses sollicitations pour obtenir la grâce qu'elle appeloit à son secours dans presque tous les momens de la journée. Elle l'appeloit, cette divine grâce, avec d'autant plus de confiance en celui qui l'avoit prévenue de ses plus douces bénédictions, qu'elle avoit plus de défiance d'elle-même, et qu'elle étoit plus sincèrement convaincue de son impuissance et de sa foiblesse. Une vertu si courageuse et si constante ne put se dérober, non-seulement aux regards de ceux qui l'avoient mise à l'épreuve, mais encore de ceux de sa société : cette connoissance redoubla l'estime universelle qu'on lui portoit. Depuis sa mort, une personne aussi distinguée par sa religion que par sa naissance, a attesté qu'elle n'avoit jamais conversé avec cette sainte fille, sans se sentir plus ani-

mée à pratiquer le bien; que ses discours n'avoient que Dieu pour objet; que sa seule présence inspiroit l'amour de la piété, et qu'elle avoit reconnu que ses vertus les plus éminentes étoient la charité et une parfaite modestie. Appelée au gouvernement de l'hôpital des Orphelins, et nommée visitatrice de la province, son humilité fut effrayée de ces distinctions. Elle alla promptement déposer ses alarmes dans le sein de son pieux directeur, et lui déclarer son incapacité. Celui-ci, après l'avoir paisiblement écoutée, lui dit: « Obéissez, ma sœur, c'est Dieu qui parle par la bouche de ceux qui vous conduisent. Les affaires font les hommes, ensuite les hommes font les affaires ». Sa répugnance étant ainsi vaincue, elle accepta avec soumission les deux emplois dont on la chargeoit. Bonne mère pour ses sœurs, si elle veilla diligemment sur leur conduite, elle ne fut pas moins attentive à prévenir leurs besoins. Elle étudioit leur foible, et le leur faisoit sentir; leur découvroit leurs passions, et leur enseignoit les moyens de les vaincre; leur montroit les dangers du monde, et leur inspiroit l'amour de la retraite. Sa surveillance étoit si exacte, qu'aucune faute ne lui échappoit; mais cette surveillance étoit accompagnée de tant de prudence et de charité, qu'aucune personne raisonnable n'eût pu la condamner. Les besoins des pauvres

étoient les siens, et elle s'oublioit elle-même pour penser à eux; nul secours ne leur manquoit, quand elle pouvoit leur en donner; elle alloit même au-devant de leurs désirs, par sa charitable attention à soulager leur misère. Fidèle dispensatrice des aumônes, jamais elle n'embarrassa sa conscience sur cet article; sa délicatesse étoit telle à cet égard, qu'elle poussoit l'exactitude jusqu'au scrupule. Lui faire accepter des dons, c'étoit les consacrer aux pauvres. Détachée de tout, morte à tout, elle ne connoissoit jamais ni de besoins qui lui fussent personnels, ni de commodités à se procurer.

Les soins qu'elle donna aux maisons de son ordre, dans cette province, confirmèrent l'idée qu'on s'étoit faite de son mérite. Rien n'échappoit à sa pénétration; visites exactes, avis donnés à propos, relations claires et précises, attention aux besoins communs et particuliers, activité à pourvoir à tout, vigilance à conserver dans sa vigueur la règle de son ordre, zèle à en maintenir l'esprit, sagesse dans ses conseils, fermeté dans l'exécution du bien; l'ensemble de ces qualités la fit choisir, à trente-huit ans, pour assistante de sa compagnie. Alors on connut de plus près qu'elle avoit véritablement reçu de Dieu le don de conseil. La prudence et la discrétion réglèrent ses paroles; elle déploya un rare talent pour discerner les

esprits. Ferme sur la régularité, elle la maintint avec un zèle qui ne mollit point, parce qu'il doit être inflexible, lorsqu'il s'agit des intérêts de Dieu. Sensible néanmoins et compatissante, elle adoucissoit, par la charité, la sévérité de ses réprimandes; humble dans ses avertissemens, elle n'en donnoit qu'en reconnoissant devant Dieu qu'elle étoit plus coupable que celles dont les fautes avoient animé son zèle. « Malheureuse! disoit-elle, je reprends des défauts extérieurs, et j'en ai d'intérieurs qui les surpassent en malice, et qui me rendent beaucoup plus criminelle aux yeux de Dieu ».

Son attrait la portoit à se livrer avec plus d'affection que jamais à l'instruction des sœurs. La leçon sur laquelle elle insistoit le plus, regardoit la méthode de se sanctifier par la pureté d'intention, sous les yeux de Dieu, et d'allier aux fonctions de Marthe les pieux exercices de Marie. Aux paroles elle joignoit l'exemple. Parler de Dieu à ses jeunes vierges, s'entretenir de ses bontés, de ses miséricordes, des vérités chrétiennes, des obligations de leur état, voilà sa plus douce occupation, après celle de l'oraison, qui étoit comme son élément. Sa ferveur dans la prière se montroit si sensiblement, qu'en la voyant prier on concevoit de l'amour pour ce saint exercice. L'ardeur de ses dispositions intérieures se manifestoit sur sa phy-

sionomie, et y imprimoit ce caractère de majesté qui commande un respect comme involontaire : sortie de la présence de Dieu, son visage conservoit encore les traces des tendres émotions de la charité.

Elle entretenoit cette union intime avec Dieu, par un profond recueillement et par une fidélité inviolable à garder le silence. Dans les temps de liberté, elle ne permettoit aux jeunes sœurs qui formoient sa famille adoptive, de s'entretenir que de choses utiles et édifiantes, toujours à voix basse, et d'une manière humble et modeste, « afin, disoit-elle, d'éviter la dissipation, et d'être plus attentives aux mouvemens de la grâce qui agit sans cesse sur vos cœurs ». Elle avoit soin, dans ses instructions, de faire remarquer les fautes innombrables qui sont les suites des discours inutiles. « Souvenons-nous, ajoutoit-elle, que nous rendrons compte à Dieu d'une parole oiseuse : elle ne nuit à personne; n'importe, elle est inutile, cela suffit pour que nous soyons obligées à la retrancher. Jésus-Christ, notre divin Maître, nous en impose l'obligation dans l'Evangile. Il en coûte de légères violences, mais à la mort, que ces violences nous donneront de consolations » ! Déposée, selon les règles constitutionnelles, de la charge de supérieure, la vertueuse Julienne jouit de sa liberté.

« Il n'y a que Dieu, disoit-elle confidemment, qui sache ce qu'il y a de peines à essuyer dans la triste place de supérieure; mon peu de vertu m'en a fait sentir toute la rigueur. Je sais combien est grande la charité du supérieur ecclésiastique qui nous soutient et nous conduit; mais heureuses celles qui n'en jouissent pas à si grands frais » !

Appelée à Versailles, par les ordres de la pieuse reine *Marie de Lecksinscka*, épouse du roi Louis XV, qui l'honoroit de toute sa confiance, elle s'y regarda comme dans le lieu où devoit bientôt finir son exil, et dans cette persuasion, redoubla d'assiduité à ses devoirs. L'attrait qu'elle avoit toujours eu pour la solitude, lui rendoit la sienne si douce qu'elle ne trouvoit rien de comparable à ses charmes.

« Je goûte de plus en plus, disoit-elle, les douceurs de ma retraite, mais je n'en jouis pas autant que je le voudrois; obligée d'en sortir par rapport aux pauvres, dont il faut que je cultive les pères et les mères, malgré la répugnance que je trouve à paroître, étant plus propre à être sous la terre que dessus ».

Débarrassée des soins multipliés que lui avoient imposés ses emplois, l'amie de l'humanité s'en tint à gouverner sagement sa petite famille, devenue, après Dieu, l'unique objet de son application. Les indigens se félicitoient du retour de

leur mère; les grands, instruits de son mérite, n'étoient pas moins charmés de la revoir. Mais quoique singulièrement honorée à la cour, où, à l'exemple de la reine, les dames les plus distinguées lui témoignoient avec empressement une intime affection, jamais elle n'y parut que lorsque sa majesté l'y obligeoit, ou que les besoins des pauvres lui en imposoient la nécessité.

Accoutumée à chercher Dieu partout, elle profitoit de tout pour s'élever à lui; c'est ainsi qu'à la vue de la gloire et de la puissance des grands du siècle, elle apprenoit à ses compagnes à adorer avec elle le pouvoir du Roi des cieux, qui seul possède la véritable grandeur. Les habillemens riches et précieux qui éblouissent les yeux des mondains, lui inspiroient un secret dégoût; mais c'étoit avec satisfaction qu'elle portoit ses regards sur les vêtemens des pauvres, « bien plus propres, disoit-elle, à nous faire connoître ce que nous sommes ».

Au milieu de la cour, elle parloit de Dieu avec une noble liberté, mais d'une manière si touchante, si persuasive, si éloquente même, qu'elle inspiroit de l'admiration. Instruite par le sage, elle se disoit souvent: « Sous le ciel, tout n'est que vanité et affliction d'esprit ». Cette vérité lui étoit familière. « Tout passe, disoit-elle fréquemment, tout passe; vous seul, mon Dieu, êtes immuable et éternel, et votre amour

est le seul bien dont la possession soit durable.

Quand sera-ce, Seigneur, que je vous posséderai? Je meurs du désir de vous voir et de vous aimer sans partage ». Tels étoient les vœux continuels de son cœur. Mais pour en sentir, pour en exprimer la vivacité, il faudroit être pénétré du même amour. Suivons-la, écoutons-la, étudions sa conduite, ce sera sans doute un moyen heureux de profiter de ses leçons et de ses exemples. La pensée de la souveraineté de l'Être suprême, toujours présente à ses yeux, la portoit à lui offrir de continuels sacrifices d'obéissance et de soumission. Elle disoit: « Je me tiendrai toujours attentive à ne pas offenser cet œil divin qui voit tout et qui règle tout, et le cœur paternel qui veut bien m'aimer; et à ne pas abandonner l'appui du bras tout-puissant qui me soutient. En ce Seigneur aimable, et en lui seul, je chercherai ma sagesse, ma consolation, ma base, mon amour, mon appui, mon Dieu, mon père, mon époux, mon tout ». Frappé d'admiration pour ses dispositions, un de ses directeurs lui dit: « Continuez, ma chère fille, de marcher sous les yeux de Dieu, d'être toute à notre Seigneur, de vivre comme s'il n'y avoit que vous et lui sur la terre, de ne vouloir être aimée, estimée et chérie que de lui; mais, quoique votre foi doive vous détacher parfaitement de ce monde, modérez cependant le vio-

lent désir que vous avez de mourir, supportez la vie avec patience, et attendez la mort avec résignation et avec paix ».

Quelle dévotion plus sensible que celle de cette sainte fille aux mystères de notre Seigneur ! uniquement appliquée à découvrir dans les différentes actions de l'homme-Dieu, l'esprit par lequel il agissoit, elle avoit formé le plan de sa conduite sur ce divin modèle. « Imitons, disoit-elle, l'humilité profonde du Verbe incarné, sa vie cachée, laborieuse et pénitente ; n'en perdons aucune circonstance ; tout ce qui a été écrit l'a été pour notre instruction » Elle avoit fait choix de plusieurs oraisons jaculatoires, propres aux différentes fêtes de l'année, et les plus capables de produire dans le cœur les sentimens que les mystères doivent y exciter : sans cesse elle les répétoit à ses filles, pour leur en inspirer le goût et nourrir leur ferveur, et elle leur en parloit avec une aimable simplicité ; elle leur disoit : « Combien de fois aujourd'hui, ma fille, avez-vous pensé au mystère que l'Eglise honore ? O petite paresseuse ! comment n'avez-vous pas plus d'ardeur à remercier Dieu des grands bienfaits dont il nous a comblées, et dont les mystères retracent le souvenir ? Allons, dites tout-à-l'heure avec moi : Venez Esprit saint dans nos cœurs, consumez-les des plus pures flammes de votre amour ». Elle avoit pour les

cinq plaies de notre divin Sauveur, la dévotion la plus tendre. « Cherchons, disoit-elle, dans ces plaies adorables, le remède à tous nos maux, et faisons-en notre fort, le lieu de notre refuge; nous y serons inaccessibles à nos ennemis. Tenons-nous aux pieds de notre Epoux crucifié, tâchons de n'en point sortir; si une seule goutte de son sang précieux tombe dans nos cœurs, ils deviendront forts, généreux, intrépides; mais il faut être bien près de la croix, il faut même la serrer sur son cœur, afin de ne pas la laisser échapper ». Affamée de la divine Eucharistie, soupirant sans cesse après le bonheur de s'en rassasier, c'étoit aux pieds de Jésus-Christ qu'elle alloit déposer ses inquiétudes et ses peines; jamais elle ne se trouvoit plus heureuse que lorsque, profondément recueillie en sa divine présence, et comme abimée dans son amour, elle pouvoit librement laisser soupirer son cœur. Cette foi vive la pénétroit d'un religieux respect pour les temples du Dieu vivant. « Souvenons-nous, avoit-elle coutume de dire, que ce lieu est saint et terrible, puisque Dieu y réside avec toute sa grandeur. Ne soyons pas ingrats de cette grâce, mais craignons que ce Dieu qui habite au milieu de nous, ne se plaigne un jour sévèrement à nous-mêmes de n'en avoir point été connu ».

Parmi tous les élus qu'elle honoroit le plus,

les saints Anges étoient les objets de sa singulière vénération; elle disoit: « La divine bonté nous a donné un prince de la cour céleste, pour nous garder; évitons tout ce qui pourroit contrister un guide si bienfaisant et si charitable; mettons-nous tous les jours sous sa protection; tâchons de la mériter en l'imitant dans sa ponctualité à exécuter les ordres de Dieu, dans son indifférence pour les emplois où il est appliqué. Qu'il soit destiné pour être auprès d'un prince ou du dernier de la terre, peu lui importe, pourvu que Dieu soit glorifié ». N'ayons aussi que cette ambition, n'oublions pas dans nos voyages, dans les rues, ailleurs, quand nous saluons quelques personnes, d'avoir principalement en vue de rendre cet honneur aux saints Anges gardiens qui les accompagnent. Mais quel honneur spécial, quel plus touchant et humble dévouement elle rendoit à la Mère de Dieu ! Ingénieuse à imaginer mille innocens moyens de lui manifester son amour, elle méditoit sans cesse sur les vertus de cette Reine des vierges, son humilité, sa douceur, sa modestie, son goût pour la vie cachée, son union avec Dieu, afin de les imiter fidèlement. Entre ces différentes vertus, la modestie étoit celle dont elle eût fait choix. « Cette belle qualité, disoit-elle, est de tous les temps, de tous les lieux; elle doit régler notre maintien, nos démarches, tout notre exté-

rieur, jusqu'au ton de la voix; c'est la prédication muette, mais efficace, que nous devons au prochain : observons tous nos sens, que leur usage soit dirigé par cette sainte qualité : pesons nos paroles, évitons celles qui sont oiseuses ou légères : faisons un pacte avec nos yeux, pour ne les fixer jamais sur aucun objet dangereux; un regard indiscret, la plus petite familiarité peut devenir la source de mille désordres. N'oublions point que cette vertu recommandée à tous les chrétiens, doit être sur-tout celle des épouses de notre Seigneur; c'est lui qui a inspiré à saint Vincent, notre père, le dessein de nous la donner pour voile; soyons saintement jalouses de ce bel ornement; gardons-le, et il nous gardera, en nous préservant des piéges que la corruption du siècle tend à dresser à l'innocence. Considérons-nous comme en spectacle à Dieu, aux Anges et aux hommes, ainsi que le disoit le saint apôtre. Faisons en sorte que notre conduite soit parfaitement conforme aux maximes de la plus exacte modestie; que nous répandions ainsi la bonne odeur de Jésus-Christ dans tous les lieux où la Providence nous appellera ». Comme elle se plaisoit à parler de saint Vincent de Paul, son bienheureux père, ses délices étoient de dire souvent : « Nous sommes les enfans des saints, ne dégénérons point de notre origine; souvenons-nous de ce qui nous

a été enseigné: ne perdons pas de vue les moyens que saint Vincent, notre père, nous a donnés pour fournir heureusement notre carrière, et la terminer saintement à son imitation ». Vraie fille de l'Eglise, conduite par l'esprit de la foi, elle désiroit avec ardeur de la voir pourvue de bons ouvriers. Elle recommandoit souvent de faire des prières particulières et des communions, pour demander à Dieu des ministres selon son cœur: « Ils sont, disoit-elle, des présens de sa divine bonté, et des marques de sa protection. Un des châtimens dont il a usé envers son peuple, lorsqu'il irritoit sa colère, a été de permettre qu'il tombât sous la domination de mauvais conducteurs : il en est de même aujourd'hui; les pasteurs déréglés sont des fléaux que nos péchés nous attirent, et l'un des plus grands malheurs qui puissent nous arriver ». Elle disoit encore aux temps des ordinations : « Parmi ces jeunes lévites qui vont être ordonnés prêtres, il y en a peut-être plusieurs à qui la Providence nous obligera de confier nos âmes; prions spécialement pour eux, afin de leur obtenir la plénitude de l'esprit sacerdotal, et de mériter qu'ils nous conduisent dans les vrais sentiers de la justice et du salut ».

L'espérance en Dieu fut toujours ferme et inébranlable dans la vertueuse Julienne. « Dieu est notre père, disoit-elle; il est plus dans nos inté-

rêts que nous-mêmes; abandonnons-lui le soin de ce qui nous regarde: s'il ne nous donne pas ce que nous lui demandons, il nous donnera toujours ce qui sera le plus avantageux à notre salut éternel ». Menacée d'une perte considérable : « Si elle arrive, dit-elle, la volonté de Dieu soit faite, *fiat;* sa bonté doit exciter notre confiance : le nombre des malades augmente, nos ressources diminuent; mais notre Père qui est au ciel pourvoira à tout; ne soyons occupés qu'à le glorifier et à le servir dans ses membres; chaque jour suffit à son inquiétude; ne nous troublons point pour l'avenir; si Dieu est pour nous, rien ne nous manquera, et personne ne pourra nous nuire..... Seigneur, j'ai mis mon espérance en vous, et je n'aurai pas la confusion de vous voir rejeter mes vœux ». Sa charité eut tous les caractères qui en font la perfection. Formée dès sa première enfance à marcher sous les yeux du Seigneur, Julienne s'étoit fait la sainte habitude de lui offrir à tous momens ses affections, ses pensées, ses désirs. S'il est vrai que l'âme soit plus où elle aime que là où elle est fixée, on peut dire que la sienne étoit plus en Dieu qu'en elle-même. Ce divin objet l'occupoit sans cesse. « Son souvenir, disoit-elle, doit nous être aussi fréquent que la respiration; que notre conversation soit au ciel; volons vers le céleste séjour par les désirs de notre cœur, c'est là, et non ailleurs,

qu'il trouvera tout ce qui peut le contenter. Les créatures sont pauvres et ne vivent que d'emprunt; allons à la source ». « Je désire sincèrement vous voir tout à mon aise dans notre commune patrie, répondoit-elle un jour à une personne qui lui témoignoit de l'affection; les plaisirs de cette terre étrangère sont indignes de nous; sentons bien notre exil, et préparons-nous sans cesse à en sortir par la belle porte de l'amour divin. O l'aimable feu, puisse-t-il nous consumer entièrement! qu'heureuse est la blessure qu'il opère! demandez-la pour moi, mais surtout que je n'en guérisse jamais ».

Une âme ainsi consumée d'amour, faisoit naturellement ses délices de l'oraison et de la prière; la méditation des perfections infinies de son bien-aimé, lui faisoit trouver dans ce saint exercice de nouveaux charmes qui ravissoient son cœur. « Il faut, disoit-elle, nourrir notre âme; la prière est son aliment ». Eh! que n'y puisoit-elle pas en lumières et en grâces! elle disoit: « Il n'y a rien de plus grand ni de plus saint, que de faire ce que Dieu veut; il ne nous a créés que pour cette noble fin; n'hésitons pas un moment à nous soumettre à cette aimable volonté; tout réussira à la gloire de notre bon Maître, et contribuera à notre salut ». Si elle apprenoit quelque événement fâcheux, Dieu étoit béni, et elle ajoutoit: « Il faut mourir à tout et

tous les jours, si nous désirons connoître le pur amour. Notre vraie nourriture doit être de faire la volonté de notre Père céleste, dans le temps, afin de nous procurer la douce espérance de l'aimer dans l'éternité ». Il seroit téméraire de soupçonner dans sa charité les taches de la présomption: vivement pénétrée de la crainte des jugemens de Dieu, son humble servante répétoit souvent: « Hélas! quand nous serons devant ce tribunal, il n'y a pas de bien que nous ne voulussions avoir fait, ni de mal que nous ne fussions bien aises d'avoir évité; alors les plus petites irrégularités nous paroîtront des monstres, et nous jetteront dans une consternation continuelle et dans un effroi terrible. Plaise à notre Dieu de nous faire la grâce d'éviter cette triste expérience; tâchons de mériter au contraire, par la plus scrupuleuse fidélité, de paroître avec confiance devant la Majesté divine, le livre de nos saintes règles à la main, le sommant de nous tenir sa parole, en nous accordant sa gloire pour en jouir éternellement: récompense des petites violences que nous nous serons faites, en gardant, non-seulement ses divins commandemens, mais encore ses conseils et nos règles ». Non contente de travailler à la sanctification de ses sœurs, son zèle lui faisoit embrasser toutes les occasions de procurer le même avantage au prochain. Une personne de distinction adonnée au jeu, perdit

de grandes sommes et beaucoup de temps; tout le zèle de son confesseur n'avoit pu la porter, ni à se corriger, ni à se modérer. Le révérend Père Gourdan, cet homme de Dieu, dont l'éminente piété a répandu une si grande édification dans l'Eglise de France, et qui estimoit singulièrement la vertu de Julienne, l'engagea d'aller avec confiance représenter à cette personne l'obligation qu'elle avoit de rompre son habitude. Cette sainte fille, qui formoit des vœux ardens et continuels pour la conversion des pécheurs, et en particulier pour celle de ce joueur qu'elle estimoit beaucoup d'ailleurs, ne balança point à faire cette démarche; elle l'accompagna de tant de simplicité, de grâce, de douceur, d'onction, de ménagement, que visiblement bénie de Dieu, elle eut la consolation de voir ses avis produire le fruit qu'elle désiroit.

Elle ne parloit jamais de Dieu sans éprouver la plus vive satisfaction. « L'heureuse nécessité, disoit-elle, d'avoir occasion d'enseigner aux autres à l'aimer! Donnons, et il nous sera donné; estimons-nous trop honorées d'être choisies pour servir d'instrumens et de coadjutrices à notre Seigneur, dans l'œuvre du salut des âmes; souvenons-nous qu'il les a rachetées au prix de son précieux sang. Peut-on aimer Dieu sincèrement, sans chérir tendrement ses frères »? La charité de Julienne pour le prochain l'avoit ren-

due ingénieuse à excuser les défauts des autres; elle disoit : « Ne les méprisons point, et n'envisageons leurs foiblesses que comme un peu de poussière répandue sur des pierres précieuses; elle en dérobe l'éclat à nos yeux, mais au fond elle n'en diminue pas la valeur. Il en est ainsi des défauts que nous remarquons dans nos frères; leurs misères involontaires ne les rendent pas désagréables aux yeux de Dieu; il sait, ce bon père, de quel limon nous avons été formés; aussi nous regarde-t-il avec compassion. Ayons les mêmes dispositions miséricordieuses les uns envers les autres; et souvenons-nous que la force de Dieu se perfectionne dans les foiblesses spirituelles de l'homme ». Soupçonnée de prédilection pour quelques-unes de ses sœurs, elle répondit : « Vous connoîtrez un jour ce qu'il en coûte à mon cœur pour se déclarer en faveur de cette personne; vous verrez devant Dieu que celles pour qui je sens le plus d'inclination, sont précisément celles à qui d'ordinaire j'en témoigne le moins; j'ai pour vous toutes les sentimens que je vous dois ». Elle se disoit souvent à elle-même, comme nous le voyons dans le recueil de ses résolutions : « J'ai besoin d'une charité abondante, d'une cordialité sincère et d'une douceur inaltérable, pour en faire un usage continuel : j'estimerai donc premièrement mes sœurs, sous le rapport de la foi, comme

les filles du Père céleste, les épouses de son divin Fils, et les sanctuaires de son Esprit saint; secondement, je dois les aimer, et je les aimerai effectivement du fond de mon cœur, les regardant comme très-étroitement liées à notre Seigneur; troisièmement, je les respecterai comme des reines, puisqu'elles sont les épouses du Créateur du ciel et de la terre, maître absolu de toutes choses; quatrièmement, avec ces principes, je ne leur parlerai jamais dans la passion ou dans l'activité du zèle, et j'éviterai toute parole humiliante ou offensante; cinquièmement, enfin je me persuaderai que notre Seigneur considère comme étant fait à lui-même, tout ce que j'aurai dit ou fait à mes sœurs ». L'humble servante des pauvres avoit de si bas sentimens d'elle-même, qu'elle étoit à ses yeux la plus vile des créatures; les fautes les plus légères lui paroissoient des monstres; l'extrême regret qu'elle en concevoit, elle l'exprimoit par les termes les plus humilians. Ses confesseurs l'ont souvent obligée de se modérer à cet égard, parce qu'en s'accusant ainsi, elle s'attribuoit, par excès d'humilité, des fautes dont elle ne fut jamais coupable. Si la reine lui donnoit des marques d'estime et de confiance : « Je ne suis, madame, répondoit-elle avec une humble simplicité, qu'une petite villageoise, bien indigne de l'honneur que votre majesté me fait; mais

ce qui me rend encore plus méprisable, c'est que je suis une misérable pécheresse, qui depuis long-temps abuse des grâces de Dieu ». A l'imitation de saint Vincent de Paul, qui se plaisoit à faire connoître l'obscurité de sa naissance, elle tenoit le même langage à tous ceux qui lui témoignoient de l'estime. Son désir étoit de se rendre un objet d'indifférence et de mépris, afin que moins recherchée, elle pût vivre plus tranquillement à l'écart. C'étoit son expression : Oubliée des hommes, et à l'abri des traits de la vanité.

Pénétrée de cette maxime de l'Evangile : *Que notre main gauche ne sache pas ce que fait la droite,* elle cachoit ses bonnes œuvres et ses vertus avec tant d'adresse, que Dieu seul les aperçut et les compta. Avide de participer aux humiliations et aux opprobres de son divin Epoux, elle alloit au-devant des occasions de souffrir avec lui et pour lui. Les contradictions étoient pour elle des faveurs dont elle ne manquoit jamais de témoigner à Dieu sa vive reconnoissance. Elle disoit souvent à ses sœurs : « Les croix et les afflictions sont le bois nécessaire pour augmenter le feu de l'amour divin ; oui, la croix doit être notre force, et Jésus, qui y a été crucifié, le tendre objet de notre amour ». Renfermée dans sa petite famille, elle se réservoit les travaux les plus ignobles, et étoit attentive à

prévenir le temps de s'y livrer, de peur qu'on ne lui enlevât ces occasions de s'humilier et de se mortifier ». S'il lui arrivoit par mégarde de contrister quelqu'une de ses sœurs, elle lui en demandoit pardon à genoux, avec de profonds sentimens d'humilité. « Voilà de quoi je suis capable, disoit-elle; oubliez, je vous prie, le mécontentement que je vous ai donné ». Tout le monde admiroit sa patience et son courage dans les diverses infirmités qui l'ont purifiée; mais plus humble et plus parfaite, elle trouvoit de l'imperfection dans ses vertus mêmes. « Je souffre beaucoup d'une humeur ambulante qui ne me quitte point; je vous confesse que je la reçois mal quand elle me terrasse, et que je suis assez lâche pour demander à Dieu qu'il m'en délivre, ou du moins qu'il la modère, afin qu'elle ne m'empêche point de remplir mes devoirs envers les pauvres : ce que je ne désire toutefois qu'avec crainte, sachant le grand nombre de péchés que j'ai à expier. Pétrie d'amour-propre, je suis souvent de mauvaise humeur quand je souffre plus qu'à l'ordinaire; voilà un échantillon de ma foible vertu, qui doit vous porter à prier pour moi, la plus chétive de toutes les créatures ».

Ses infirmités exigeant dans ses dernières années, certains soulagemens, on l'obligea d'en user. « Mais qu'il est triste, répliqua-t-elle, d'avoir tant d'attention pour un corps de péché ;

et qu'il est humiliant pour une misérable de naissance, et grande pécheresse depuis plus de soixante ans, d'être réduite à de tels assujettissemens » ! Elle étoit occupée du soin continuel de mortifier ses sens intérieurs et extérieurs, et de veiller sur les pensées de son esprit, et sur les mouvemens de son cœur, pour les régler par les vues de la foi, et sur les principes d'une pure et ardente charité. Elle se refusoit habituellement, même sans qu'il parût lui en rien coûter, ce qui pouvoit récréer sa vue, satisfaire son goût et flatter son odorat ; et elle étoit accoutumée à se recueillir en elle-même, pour renoncer, par des actes intérieurs, au plaisir involontaire que les sens pouvoient trouver dans les choses nécessaires à la vie. Comme elle étoit devenue, par cette sainte habitude, indifférente à sa propre personne, il falloit porter sur ses besoins une attention particulière, afin de prévenir les suites de cet excès d'oubli de soi-même. Son usage étoit de souffrir sans adoucissemens les incommodités des saisons. L'on croit que le long et rude hiver de 1743, qu'elle passa sans se chauffer, occasionna la maladie dont elle mourut ; et Dieu sans doute eut égard aux intentions de son humble servante, en pardonnant cette excessive dureté envers elle-même. Elle disoit à une personne de confiance : « Combien cet hiver m'a été rigoureux ! mais l'ap-

proche du carême me cause une autre peine : on m'obligera de renoncer au jeûne, et je devrois passer tout ce temps au pain et à l'eau ».

Pour achever de donner une juste idée de la vie éminemment vertueuse de Julienne, nous rendrons compte de l'ordre qu'elle s'étoit prescrit dans ses occupations journalières, ordre qu'elle garda avec autant de fidélité que de ferveur. Ce sera toujours elle-même qui parlera. Sa piété lui avoit inspiré ce plan, pour se conserver dans l'union intime avec Dieu, et elle ne l'observoit avec confiance, que parce que ses directeurs l'avoient approuvé et jugé conforme aux saintes dispositions de son âme.

« Premièrement, le matin à mon réveil, je ferai un acte d'amour de Dieu; je lui dirai : O mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur ! que je vous aime, ô mon Seigneur, qui êtes la force et la vertu de mon âme ! Qu'ai-je dans le ciel, et que veux-je sur la terre? sinon vous, qui êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour toute l'éternité. Je varierai ces actes ; je les produirai sans parler, par un regard, par un soupir vers le ciel, ou par quelqu'élévation de mon cœur vers Dieu.

» Secondement, dans ma méditation, après les actes ordinaires, je m'arrêterai, avec toute la fermeté dont je suis capable, sur celui de l'amour; je dirai du fond de mon âme, avec saint

Augustin : Blessez mon cœur, Seigneur, du trait sacré de votre charité ; vous nous avez faits pour vous, et notre cœur sera toujours dans l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose en vous. O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! je vous ai aimée bien tard ; encore si à présent je vous aimois de tout mon cœur ! Je me nourrirai de ces pieux sentimens pendant des heures entières, afin de les passer ainsi dans une sainte oraison.

» Troisièmement, au saint sacrifice de la messe, je m'écrierai, avec sainte Catherine de Sienne : O amour, vous n'êtes point connu ! O amour, vous n'êtes point aimé ! Feu divin, qui avez consumé autrefois cet Agneau sans tache, ce Dieu d'amour, ce chaste et fidèle Epoux de mon âme ; vous allez encore le détruire mystiquement sur cet autel, pour fortifier dans mon âme la vie de la grâce, et pour embrâser mon cœur de vos pures flammes ! O feu divin ! qui brûlez toujours, et qui ne vous éteignez jamais, embrâsez mon cœur, purifiez mon âme, détruisez en moi tout ce qui n'est pas parfaitement soumis aux lois de votre divin amour.

» Quatrièmement, dans le travail, je m'éleverai à Dieu à-peu-près en ces termes : Le Seigneur a allumé dans mon âme le feu de son saint amour ; c'est lui qui m'a instruite. Divin Epoux de mon âme, vous êtes venu répandre le feu de

votre amour sur la terre, et vous voulez qu'il enflamme tous les cœurs; faites qu'il détruise en moi tout ce qu'il y a de charnel, et qu'il me pénètre jusqu'au fond des entrailles, et jusqu'à la moelle de mes os; embrâsez-moi; que je sois toute pénétrée de ce divin feu; c'est pour vous que je vais faire cette action, cette correction, cette visite. Enivrée de l'amour de mon Dieu, je ne veux que lui, c'est lui seul que je cherche; il me tient lieu de toutes choses, et je n'ai d'autre désir que celui d'établir son règne dans toutes les âmes qui me sont confiées; attirez-moi à vous, Seigneur.

» Cinquièmement, lorsque je prendrai des repas, je me pénétrerai de ces réflexions : Pain des anges, pain des forts, pain céleste qui soutenez la vie de mon âme, faut-il que je sois encore assujettie à prendre des alimens terrestres, corruptibles et périssables, pour soutenir la vie de mon corps? Quand sera-ce que, dégagée des liens de ce corps, et présentée au Seigneur, je n'aurai plus besoin d'autres alimens que de ceux dont usent les Anges et les Saints? Je mange, Seigneur, parce que vous le voulez; je bois, parce que cela m'est nécessaire pour maintenir mon âme et mon corps en état de vous servir et de vous aimer. J'unis ce foible et insipide repas à ceux de mon Sauveur et de mon Epoux, lorsqu'il vivoit sur la terre : c'est pour sa gloire, par amour

et dans sa grâce, que je veux prendre ma réfection.

» Sixièmement, dans les récréations et les conversations que j'aurai avec mes sœurs, je m'élèverai intérieurement vers le Verbe de Dieu, et je lui dirai : Seigneur, qui êtes la parole et la sagesse du Père éternel, éclairez mon esprit, embrâsez mon cœur, gouvernez ma langue, afin que je ne dise rien que de sage, de saint, de propre à édifier ; c'est vous, Seigneur, qui avez les paroles de la vie éternelle.

» Septièmement, dans le sommeil même, je nourrirai, j'entretiendrai, je fortifierai le feu du divin amour, en disant, avec l'Epouse sacrée : Je dors, et mon cœur veille ; c'est ainsi que je travaillerai à sanctifier ma vie par l'exercice du saint amour; car, Seigneur, je veux vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces; je vous aimerai d'un amour de préférence à toutes les autres choses aimables, d'un amour affectueux et de tendresse, comme une fille bien née aime son père, comme une chaste épouse aime son époux ».

Une vie si unie à Dieu devoit être la source d'une profonde paix; mais les âmes les plus pures ont leurs inquiétudes, qui naissent de leur amour même, et de la crainte de ne pas aimer assez. Voici les règles que l'amante de Jésus-Christ s'étoit prescrites pour conserver cette

paix, et écarter ce qui auroit pu en troubler la douceur. «Quant au passé, je vivrai dans les sentimens d'une sincère, douce et paisible componction. Par rapport au présent, je vivrai dans une tendre charité, et avec une véritable cordialité pour toutes mes sœurs et pour les pauvres membres de Jésus-Christ. Ma première, ma principale, ma continuelle pratique sera celle de la sainte présence de Dieu, de l'union avec Jésus-Christ notre Seigneur, de la vie intérieure, de la grâce et de la foi, afin d'animer mes actions, de les rendre toutes dignes de Dieu et de ses éternelles récompenses, par une vie parfaite et remplie de bonnes œuvres. Pour l'avenir, je m'entretiendrai dans une ferme et inébranlable confiance dans les miséricordes infinies du Père céleste, par notre Seigneur Jésus-Christ, son fils; me regardant déjà comme sauvée par l'espérance, je ferai toutes mes actions dans cette sainte persuasion qui n'exclut pas la crainte filiale, ni celle d'une épouse qui n'a pas d'autre crainte que celle de déplaire à son époux. Ces résolutions suffiroient pour sanctifier toute carrière, fût-elle d'un siècle entier : je tâcherai de ne m'écarter jamais de ces saintes règles, ni à la vie, ni à la mort ».

Depuis long-temps Julienne contemploit avec joie le terme vers lequel elle avançoit, et elle comptoit les momens qui retardoient sa déli-

vrance ; elle saluoit de loin la terre promise aux justes, et où il lui tardoit d'arriver. « Je suis ennuyée de ce monde, écrivoit-elle à une de ses sœurs dont elle goûtoit la piété ; je voudrois de tout mon cœur en voir un autre, et être rendue dans la maison de mon Père céleste. J'apprends que notre chère sœur frappe à la porte : ô plût à Dieu que j'y pusse entrer avec elle, ou du moins bientôt après ! sa situation me fait envie. Pour un moment de souffrances, accompagnées de tant de grâces, une éternité de gloire ! quel objet plus digne de fixer nos cœurs ! Enfin, consolons-nous, nous ne resterons pas mille ans après celles qui nous précèdent : les premières rendues n'oublient pas les autres, la charité ne le leur permet pas ». C'est avec les mêmes principes de détachement de cette vie, qu'elle répondoit aux complimens qu'on s'empressoit de lui faire sur sa convalescence, après une de ses maladies. « Je reçois de tout mon cœur les témoignages d'affection du vôtre sur ma nouvelle maladie ; elle m'a donné de la consolation, en me faisant entendre qu'il y a dans mon coffre de terre une racine qui le détruira un jour : les petites attaques sont des essais ; il en viendra une qui ne manquera point ; le coup de grâce arrivera, et je pense qu'il seroit déjà arrivé si j'étois bonne ; mais Dieu me donne encore un peu de temps pour le devenir. Demandez-lui

cette grâce pour moi, je vous en conjure par toute la bonté que vous m'avez toujours témoignée ». Si Julienne aima tout ce qui lui rappeloit la pensée de la mort, s'il sembloit que son âme refusât toute autre consolation, Dieu n'en permit pas moins qu'elle fût exercée par la crainte de ses divins jugemens. La frayeur qu'elle en avoit conçue étoit si vive, que, quoiqu'elle continuât de souhaiter ardemment la fin de sa carrière, elle avouoit qu'elle l'appréhendoit plus que jamais. « Je vous prie, disoit-elle, de demander à notre Dieu qu'il me fasse la grâce de me bien préparer à la mort; elle s'approche, et je ne la désire pas tant que je la crains, par rapport à ce qui la suit, ayant tant abusé des grâces de mon Dieu ». Cependant, soutenue par le souvenir de son infinie bonté, la confiance dissipoit bientôt ses alarmes. Oh! qu'il y a de grandes ressources dans la miséricorde de mon aimable Sauveur! puissions-nous les chanter éternellement! Relevée d'une maladie très-grave, et qui dura dix-sept jours, elle en fut si épuisée, et son tempérament si affoibli, que le reste de sa vie ne fut qu'une espèce de langueur. Ecoutons-la de nouveau s'exprimer elle-même sur son état, et avec tant de piété, qu'on éprouve de la consolation en répétant ses propres paroles.

« La divine bonté tire des trésors de sa grande miséricorde, de petits, quelquefois d'assez vio-

lens assauts de maladie, et m'en fait présent : il en viendra un qui finira mon exil. Mon Dieu ne me perd point de vue; tous les jours il me fait de nouveaux dons par l'augmentation de mes souffrances. Je les trouve encore bien légères, eu égard aux énormes péchés que j'ai commis, et pour lesquels je suis infiniment redevable à sa divine justice; mais entièrement incapable d'y satisfaire sans le secours de son divin amour, demandez-en pour moi une bonne mesure, afin que je puisse en devenir la victime. Il y a chez moi tant de misères, d'amour-propre, qu'il me faut un grand feu pour les consumer.... Tout s'affoiblit chez moi, ma pauvre carcasse se ruine; aidez-moi à en remercier Dieu : j'ai la confiance qu'il me fera la grâce de me purifier de mes crimes par l'infirmité, le reste de mes jours.... L'enflure de mes jambes diminue foiblement; j'espère que mon corps achevera de s'user peu à peu : il est bien décharné; cependant on me fait compliment sur ma bonne couleur; mais elle ne m'empêchera pas d'aller bientôt prendre celle de la terre, quand il plaira à notre bon Maître. Priez-le de me faire la grâce de profiter du peu de temps qui me reste à vivre, pour réparer celui que j'ai perdu jusqu'à présent ».

Le 9 février 1744, violemment attaquée d'un point de côté, elle fut contrainte de se mettre

au lit. La maladie qui suivit de près se déclara mortelle. Julienne, dont rien ne troubloit la piété, demanda, dès le commencement, les sacremens de l'Eglise, et s'y disposa avec la plus édifiante ferveur. Munie de ce divin secours, elle s'abandonna avec une double paix au bon plaisir de Dieu; contente de vivre ou de mourir, tout lui étoit égal. Dans les plus violentes douleurs, aucun trait d'impatience ne lui échappa; l'ardeur de la fièvre ne lui arracha aucune plainte; elle se regardoit comme une victime immolée à la volonté de Dieu. « Qu'elle s'accomplisse, disoit-elle amoureusement, cette volonté sainte. O divine volonté, soyez ma nourriture » ! Les attentions délicates de l'auguste épouse de Louis XV pour sa chère malade, l'empressement de plusieurs femmes de la cour à la visiter, ne diminuèrent pas l'humilité de son cœur. — Voyez-vous, lui dit une personne imprudente, l'honneur que l'on vous fait ? — « Oui, répondit-elle, j'en sens tout le prix, et combien peu je le mérite. Je vous avouerai qu'entre les motifs qui me font désirer de sortir de cette vie, un des plus grands est l'estime qu'on m'y témoigne, parce qu'elle ne m'est point due. Dieu veuille que ce ne soit pas un châtiment : c'est ainsi que je regarde ces sortes d'avantages ».

A mesure que sa fin approchoit, une douce sérénité répandue sur son visage, manifestoit au

dehors le calme de son âme. Dieu lui ayant conservé la connoissance jusqu'au dernier soupir, elle en profita pour multiplier toujours avec une nouvelle ferveur les actes de conformité à son divin plaisir. Ne pouvant plus articuler, elle demanda par signe une absolution générale. Quoique mourante, elle fit un effort pour se disposer à la recevoir, joignit les mains, et lorsque le curé de la paroisse prononçoit les paroles, elle rendit paisiblement à son Créateur son âme innocente, le 13 février 1744, dans la soixante-septième année de son âge, et la quarante-neuvième de sa vocation. Le vénérable M. Conty, supérieur général de l'admirable institut des Sœurs grises, et qui l'avoit le mieux connue, laissa, dans l'effusion de ses regrets, échapper ces paroles : « Que c'est une belle âme devant Dieu ! qu'elle étoit pure et innocente ! Je voudrois être à sa place ».

Les obsèques de la servante des pauvres furent simples comme celles de ses bien-aimés ; mais honorées par un immense concours de malheureux, dont les uns pleuroient leur mère, et les autres la sage dépositaire de leurs charités. La reine apprit avec une vive douleur la mort de sa vertueuse amie. Elle fit faire son portrait, et répandit d'abondantes aumônes, pour procurer à son âme l'application des mérites de Jésus-Christ. O heureuse Julienne ! vierge sage,

qui, toujours victorieuse du monde et de sa vanité, conservas à ton céleste Epoux l'innocence et la justice de ton baptême, tu pus encore, les mains pleines de bonnes œuvres, lui présenter les fruits des plus excellentes vertus !

Mais quelle leçon nous donne ta vie, consacrée toute entière au soulagement et à la consolation des membres souffrans de Jésus-Christ ! Quelles leçons d'un autre genre, mais non moins salutaires, nous fournit cette même vie, accablée d'infirmités, et te réduisant si fréquemment à la nécessité de reposer sur le lit de douleur ! Epouse de Jésus-Christ, je m'approche, je m'agenouille sur ta tombe, j'ose interroger tes cendres, et aussitôt elles me répondent : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Voici un langage étonnant pour le monde, accoutumé à juger du bonheur par la joie qu'on ressent des plaisirs auxquels on se livre. Sous tous les rapports, les maximes de Jésus-Christ sont contraires à celles du monde ; c'est dans les larmes que le divin Maître place le bonheur : et ainsi fut heureuse la servante du Seigneur dans celles qu'elle répandit, dans celles qu'elle essuya. C'est à de telles larmes qu'il promet une abondante consolation : au contraire, il dévoue au malheur ceux qui sont dans la joie et dans les ris, et il déclare qu'ils seront un jour dans les gémissemens et dans les pleurs. Il ne faut pas

croire que toutes sortes d'afflictions soient comme le prélude du bonheur. « C'est, dit le grand Apôtre, la tristesse selon Dieu, qui, étant une partie de la pénitence, nous conduit au salut »; mais il y a, selon lui, une tristesse du siècle qui donne la mort; cette tristesse, selon Dieu, qu'il nous commande, et qui est celle dont parle Jésus-Christ, consiste principalement en deux choses.

En premier lieu, c'est toujours de leur source que nos larmes tirent leur prix. En examinant avec les yeux de la religion, et nous-mêmes et tout ce qui nous environne, que de sujets n'avons-nous pas de nous affliger bien plus que l'innocente vierge, qui ne vécut que pour la piété et pour la charité! Si nous ramenons nos idées sur le passé, que de péchés à déplorer, que de grâces perdues, que d'occasions de salut manquées, que de moyens de sanctification négligés à regretter! Si nous pensons au présent, que d'imperfections, que de foiblesses en nous! quelle énorme disproportion entre notre pénitence et nos fautes! quelle malheureuse fragilité nous expose sans cesse au danger d'en commettre! Si nous portons nos pensées dans l'avenir, quelle terrible incertitude sur notre sort! quelles affreuses terreurs ces pensées doivent nous inspirer sur ce que nous deviendrons, sur ce que nous avons été, et sur ce que nous sommes!

N'avons-nous pas à partager les douleurs dont l'Eglise, notre mère, est continuellement accablée, par les blasphêmes de l'incrédulité, par les calomnies de l'hérésie, par les divisions du schisme, par la conduite criminelle d'un grand nombre de ses enfans? Pleurons sur tous ces désordres, pleurons amèrement, ce sont là les larmes que Dieu agrée et récompense.

En second lieu, les afflictions que nous causent les maux temporels peuvent aussi nous obtenir les faveurs divines; mais il y a cette différence entre les larmes que répand la religion et celles que verse la nature, que les premières sont des principes de bonheur, et que les secondes le deviennent par nos dispositions. Les maux que Dieu nous envoie sont pour nous ce que nous les faisons. La perte des biens, de la santé, des amis et des proches; les privations, les regrets, les affronts, les violences, les tribulations en un mot, de tout genre, dont cette vie est semée, font couler de nos yeux des pleurs légitimes; la religion ne les condamne pas, mais elle nous apprend à les sanctifier; elles nous rendront heureux si nous supportons avec résignation les maux qui les causent; si nous les offrons à Dieu, si nous les souffrons en esprit de pénitence, si, en nous séparant des biens créés, cette sainte violence en détache notre cœur et l'unit à Dieu avec plus d'intimité. Il ne nous est pas défendu

de nous en attrister, mais il nous est recommandé de ne pas nous en attrister comme ceux qui sont privés de nos espérances. Au sein de nos douleurs, pensons aux consolations que Jésus-Christ promet; cette attente sera déjà une consolation; elle adoucira nos maux, rendra nos chagrins moins amers, et le joug qui nous fut imposé beaucoup plus léger. Mais ce n'est point sur cette terre, maudite de Dieu, dans cette vallée de désolations, que nous devons espérer cette pleine et entière consolation que Jésus-Christ promet ici aux affligés; ce sera lorsque l'Agneau qui siége sur son trône les aura conduits aux sources de la vie, qu'il essuiera toutes leurs larmes; ce sera dans la nouvelle Jérusalem, dans la cité sainte, dans le tabernacle où Dieu rassemblera les hommes pour habiter avec eux, qu'il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cri, ni douleur, parce que tout ce qui existoit de maux aura disparu.

PRATIQUE.

Les saintes œuvres, la noble simplicité, l'humilité profonde, et les longues souffrances de Julienne Jouvin me font prendre les résolutions suivantes: la première, de ne chercher le bonheur que dans l'inestimable avantage d'être utile à mes frères; la seconde, de préférer à tout une

vie obscure, pauvre, méprisable même aux yeux de ces vains amateurs du monde, les aveugles et coupables ennemis de la croix de Jésus-Christ.

JEAN BESSARD,

PAYSAN DE STAINS, PRÈS SAINT-DENIS,

DÉCÉDÉ L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1752.

Précis de ses vertus, extrait d'une Lettre d'un curé de Paris à un de ses amis. Seconde édition, par M. Bruté, curé de Saint-Benoît, chez Guillaume Desprez, en 1759.

Jean Bessard naquit à Stains, près Saint-Denis, le 26 mai 1666, d'une famille établie dans ce village depuis trois cents ans. Son père étoit vigneron. A peine Jean fut-il sorti de la première enfance, que le vénérable pasteur de sa paroisse, remarquant en lui des dispositions extraordinaires, non-seulement à l'étude, mais plus encore à une rare piété, se chargea de l'élever. Tel qu'un autre Samuël, l'enfant de bénédiction grandit à l'ombre du sanctuaire. Son père adoptif le faisoit servir à l'autel, et déjà il y portoit cet air de recueillement et de modestie qui fit pré-

sumer de bonne heure les sublimes vertus dont le ciel devoit orner son âme. Bientôt il devint l'ami de M. Chevalland, ecclésiastique aussi savant que vertueux, habitant la ville de Saint-Denis.

Ce digne prêtre, dont la mémoire a été longtemps en bénédiction dans cette ville, voulut mettre un soin particulier à former à la plus haute piété un jeune homme en qui il considéroit que l'esprit de Dieu résidoit, et qui n'avoit encore participé en rien à la corruption du siècle. Ce ministre selon le cœur de Dieu attendoit avec impatience les dimanches et fêtes, parce qu'il étoit assuré que Jean Bessard viendroit, après l'office de la paroisse, et qu'il pourroit, en lui faisant raconter ce qu'il avoit fait dans la semaine, admirer les miséricordes de Dieu sur ce jeune homme. A cette nouvelle école, le bon villageois apprit à marcher dans les voies de la pénitence, du renoncement à soi-même, et de la vie crucifiée qui fait les saints : sans cesse occupé de Dieu, il en parloit avec autant d'onction que de dignité.

Parvenu à l'âge de trente ans, il commença à réunir chez lui, tous les dimanches après l'office, plusieurs habitans de sa paroisse, avec l'agrémens de son pasteur; il n'eut d'autre vue que d'empêcher une partie des gens du village de se livrer à l'intempérance, de faire des prome-

nades dangereuses quelquefois pour l'innocence, d'employer leur temps à des jeux dans lesquels la colère pouvoit les entraîner à offenser Dieu. Le curé de Stains, non-seulement approuva le zèle de son paroissien, il voulut même assister à ses instructions, se félicitant de l'avoir dans son troupeau, et disant que ses paroissiens ne connoissoient pas le prix du trésor qu'ils possédoient dans la personne du vertueux paysan, et que sans doute ils baiseroient les traces de ses pieds s'ils savoient tout ce qu'il valoit, et tout ce qu'il étoit capable d'obtenir pour eux du Seigneur. Encouragé par ce guide respectable, il faisoit des conférences simples, instructives et touchantes, il commençoit cet exercice par la lecture de l'Evangile, en tiroit de courtes réflexions. L'onction de ses discours attendrissoit toujours les âmes naïves de ses auditeurs, et parvint à inspirer à la jeunesse de ce canton une piété si admirable, que des missionnaires ne purent résister au désir de voir et d'entendre cet apôtre des petits et des simples; ils l'écoutèrent avec autant de plaisir que d'édification, et en s'éloignant de *Stains*, où ils étoient venus annoncer la parole divine, ils déclarèrent que Jean Bessard étoit vraiment le ministre des miséricordes de Dieu sur cette paroisse.

On admiroit également en l'écoutant, et la richesse de ses pensées, et la justesse de ses

expressions toujours à la portée de son auditoire, sans rien perdre de leur dignité. Les villageois en le quittant se disoient aussi: « Notre cœur n'étoit-il pas embrâsé tandis qu'il nous parloit »?

Depuis plusieurs années il avoit cessé de développer l'Evangile, parce que quelques personnes lui avoient fait naître des scrupules sur ce qu'il se mêloit d'expliquer l'Ecriture sainte; mais comme il vouloit continuer d'être utile, il se borna à faire une lecture dans les œuvres du P. Louis de Grenade. Il est difficile de concevoir avec quelle netteté et quelle précision il en recueilloit les traits les plus intéressans, pour en faire de justes et d'utiles applications. Il s'interrogeoit quelquefois lui-même sur les endroits qui avoient besoin d'être traités pour devenir plus intelligibles à ceux qui l'écoutoient, et il répondoit d'une manière toujours courte et satisfaisante; il s'étoit tellement familiarisé avec la lecture des livres saints, qu'il en savoit les principales histoires, et il se faisoit un devoir d'en rapporter toujours quelques-unes, pour proposer des modèles de conduite.

Il avoit tapissé sa pauvre chambre d'images qui étoient comme un livre de maximes, et il prenoit prétexte des demandes qu'on lui faisoit sur les objets qu'elles représentoient, pour discourir avec une éloquence sans art, qui faisoit

effet sur le cœur des personnes les plus simples et les plus bornées. On peut dire de lui qu'il accomplissoit à la lettre cette leçon de l'apôtre S. Paul: « Si quelqu'un, disoit-il aux premiers fidè» les, veut parler à ses frères, qu'il ne parle » que le langage de Dieu ». Mais où donc cet homme simple avoit-il puisé tant de lumières? au pied de la croix de Jésus-Christ; elle avoit été pour lui un livre toujours ouvert, et les trésors de science qu'avoient recueillis de cette source féconde les Bernard, les Thomas d'Aquin, et tant d'autres saints, le Seigneur avoit bien voulu les lui communiquer d'une manière qui fût proportionnée à son état et à l'usage qu'il vouloit qu'il fît de ces connoissances.

M. de Vintimille, archevêque de Paris, sut que Jean Bessard instruisoit les habitans de Stains tous les dimanches; il approuva son zèle, et l'exhorta à continuer. « Allez, lui dit-il, on m'a rendu compte de vos bonnes œuvres; je les approuve, et je vous autorise à continuer vos petites conférences ». Beaucoup de personnes de la première qualité voulurent les entendre, et en sortirent très-édifiées. Le nonce lui-même s'y rendit, et il admira les talens du pauvre vigneron; il ne cessoit d'en parler avec éloge.

Bessard s'étoit imposé l'obligation de visiter tous les malades de son village; et dans l'espace de quarante ans, il en mourut très-peu dont

il n'eût adouci et consolé les derniers instans. L'Ecriture sainte dont il s'étoit nourri lui fournissoit un fonds inépuisable d'exhortations les plus propres à rendre aussi paisible que méritoire le passage redoutable du temps à l'éternité; et les mourans, lorsqu'il approchoit de leur lit funèbre, croyoient voir descendre du ciel un ange consolateur; tous vouloient expirer entre ses bras, pleins d'espoir que cet ami de Dieu alloit les conduire dans son sein.

Il partageoit ainsi ses jours entre les œuvres de la plus parfaite charité et le travail, ou la prière, qui faisoit ses délices. A peine, dans l'oraison, s'étoit-il rappelé d'une manière plus spéciale la présence du Seigneur, qu'il entroit dans une sorte de ravissement qui duroit plusieurs heures; aussi étoit-il difficile de peindre avec plus de feu le bonheur attaché à une piété solide, et les douceurs que goûte l'âme chrétienne dans la fréquentation des choses saintes.

Il pouvoit parler avec confiance des trésors dont doivent être enrichies les ames qui participent aux sacremens de l'Eglise; il avoit à cet égard une expérience qui lui fournissoit les motifs de la reconnoissance la plus vive. Convaincu qu'on ne peut se soutenir dans la pratique de la piété, si l'on s'éloigne des canaux de la vie spirituelle; qu'il n'y a que le pain des Anges qui donne la force de marcher d'un pas ferme

jusqu'à la montagne de Dieu, il s'étoit accoutumé depuis très-long-temps à communier tous les dimanches et fêtes, et il communioit encore dans plusieurs circonstances, à des jours particuliers. Il sortoit de la table du Seigneur, les yeux baignés de larmes; souvent ses soupirs attestoient son impuissance pour répondre à l'amour dont son Dieu lui donnoit les preuves les plus grandes, en l'admettant à sa table sainte; alors il lui protestoit, comme l'Epouse des cantiques, que la vivacité de l'amour allumé dans son cœur lui occasionnoit, comme à elle, le regret de ne pouvoir l'aimer davantage. Il étoit quelquefois plus de deux heures à faire son action de grâces: les jours ouvrables elle étoit plus courte, parce qu'il retournoit après la messe à son travail, et c'étoit en travaillant qu'il la continuoit. Il étoit ordinairement sans livre pendant le temps de cette action de grâces; c'étoit son cœur seul qui parloit; rarement il remuoit les lèvres, et quand il prononçoit quelques paroles, ce n'étoit que de rapides élévations vers Dieu. Il se préparoit à ses communions par le sacrement de pénitence; mais tandis que profondément humilié aux pieds du prêtre, il protestoit qu'il étoit indigne de la grâce de l'absolution, son repentir, sa contrition des fautes légères qu'il accusoit, devenoient pour lui une source inépuisable de grâces. Non-seulement par la pratique fréquente

des sacremens, il se montroit un chrétien fervent, mais encore par la prière il avoit obteuu les grâces les plus abondantes. Chose admirable dans un humble et pauvre villageois, que ces progrès dans la science de l'oraison. Cette sorte de prière, que l'Eglise appelle *Oraison mentale*, consiste particulièrement à porter toutes ses pensées vers Dieu, à diriger vers lui toutes les affections de son cœur; elle est entre Dieu et l'homme un commerce d'intimité et d'amour : la créature s'élève jusqu'à son Dieu; Dieu s'abaisse jusqu'à sa créature; elle expose ses besoins à Dieu, elle le remercie de ses grâces, elle lui rend compte de ses progrès ou de ses affoiblissemens dans la piété. Cette prière est celle à laquelle s'étoient particulièrement dévoués ces premiers solitaires qui ont édifié l'Eglise de Jésus-Christ. Saint Augustin, en nous parlant de leurs prières, dit qu'elles n'étoient que des traits enflammés qu'ils lançoient vers le ciel. Ce genre d'oraison est un don de Dieu qu'il n'accorde pas à tous les chrétiens, et ce don devient ordinairement, pour ceux qui en sont honorés, un fonds intarissable de grâces, de faveurs et de consolations. Il y a une multitude de très-excellens livres sur cette matière; Jean Bessard en avoit lu quelques-uns, il savoit presque par cœur l'ouvrage de Jean Aumont, paysan de Montmorency, décédé en odeur de sainteté, et avoit médité les différens traités

de sainte Thérèse sur l'oraison: mais ce qu'il avoit le plus étudié, c'étoit son propre cœur, et il en tiroit ordinairement le sujet de ses demandes et l'expression des désirs de tendre à la perfection, que Dieu lui avoit inspirés. Il en étoit si occupé, qu'il n'étoit aucun instant où il perdît de vue la nécessité de devenir un saint. Il ne s'étoit pas plutôt mis en la présence du Seigneur pour le prier, que dès-lors il sembloit n'être plus à lui. Anéanti sous les yeux d'un Dieu que la foi lui rendoit pour ainsi dire visible, il demeuroit plusieurs heures dans une espèce de ravissement. Il est arrivé souvent à des personnes de l'interroger sur les fruits qu'il tiroit de son oraison, et alors il répondoit comme le prophète : « O mon Dieu! que vous êtes bon » à ceux qui vous aiment! et qui pourroit com» prendre combien sont grandes les consolations » que vous répandez dans leurs cœurs »? Il avoit encore pris pour lui ce commandement de l'Esprit saint: *Il faut cacher scrupuleusement le secret du prince;* et voilà pourquoi il disoit quelquefois à ceux qui lui demandoient ce qu'il gagnoit à se tenir si long-temps aux pieds des autels: « Ah! vous ne savez pas tout ce qu'éprouve le cœur de l'homme, quand il se répand devant son Dieu ». Ce qui est certain, c'est qu'à Paris, de saintes âmes, auxquelles il rendoit compte des faveurs qu'il recevoit du Tout-Puissant,

ont délaré qu'il éprouvoit dans ses oraisons les impressions les plus sensibles de la grâce, et qu'il y obtenoit ces yeux intelligens de la foi que le grand Apôtre souhaitoit aux premiers fidèles. Les autels du Seigneur n'étoient pas les seuls témoins de la ferveur de son oraison; toujours occupé de la présence de Dieu, il prioit partout; dans les campagnes, travaillant à la terre, il étoit aussi recueilli que dans la maison du Seigneur, ou dans l'intérieur de sa chambre; il avouoit avec simplicité que la terre même, quand il la cultivoit, lui fournissoit les sujets les plus abondans d'oraison. Il ne faut pas croire, au reste, qu'il ne fût occupé que de lui seul dans sa prière; les besoins des paysans de *Stains* lui étoient aussi présens que les siens, et il prioit pour eux avec la confiance de leur obtenir les grâces qu'il sollicitoit, ou pour déterminer leur conversion, ou pour parvenir à faire entr'eux des réconciliations; car tout le village de Stains put certifier que personne n'étoit divisé, qu'il ne se fit un devoir de procurer la paix, soit entre les époux et les épouses, soit entre les parens et leurs enfans, soit entre les maîtres et leurs domestiques. Quand il etoit appelé pour rétablir l'union, on eût dit que c'étoit lui seul qu'il regardoit comme coupable; et il n'étoit aucun moyen qu'il ne fût disposé à prendre pour faire régner

la charité dans les cœurs. Au reste, sa seule présence n'eût pu produire que les plus heureux effets. Tout le monde étoit prévenu en faveur de son mérite; on l'avoit vu croître en grâce, en sagesse et en science; il n'y avoit personne qui pût lui reprocher le moindre écart; la pureté de ses mœurs étoit irréprochable; jamais sa bouche ne proféroit une parole équivoque. Pouvant se marier avantageusement, il avoit préféré de suivre le conseil évangélique, à tous les biens qu'on eût pu lui proposer: il avoit toujours mené une vie indigente et laborieuse. Quoiqu'il eût hérité de peu de choses, il se contentoit du fruit de son travail, ne vivoit que de lait, de pain et d'une petite quantité de vin; c'est sans doute à cette vie sobre et si réglée qu'il dut sa longue carrière. Mais bien que, d'après son cœur, il fût toujours demeuré pauvre, il n'en étoit pas moins le bienfaiteur du village de Stains, par les abondantes aumônes dont on lui donnoit la distribution. En 1740, il obtint à Paris des secours considérables. Il joignoit à l'esprit le plus intérieur, à une charité sans acception, à une humilité profonde, à un amour constant de l'obéissance, des souffrances et des humiliations, l'exactitude la plus assidue à remplir ces devoirs si chers et si sacrés, que nous imposent tout à-la-fois la Providence et la nature. Déjà parvenu lui-

même à une grande longévité, il ne vouloit céder à personne le bonheur de rendre à sa mère les soins continuels qu'exigeoit son âge avancé; et toujours il s'acquitta de ce devoir avec le respect le plus profond et la plus vive tendresse, jusqu'à ce qu'il la perdît âgée de quatre-vingt-quinze ans.

Tant de vertus ne pouvoient manquer d'inspirer la confiance : aussi le consultoit-on très-souvent, sûr que ses conseils seroient dictés par la sagesse. Plusieurs personnes demandèrent à Bessard le parti qu'elles devoient prendre dans une consultation publique, relative à des différends élevés entre un ecclésiastique et un évêque. «Celui du silence, répondit-il; Dieu ne vous demandera pas compte de ce qui ne vous regarde nullement ».

Cet homme de Dieu savoit qu'il faut aux habitans de la campagne des pratiques extérieures pour animer leur piété; que s'il est des vérités sublimes qui peuvent soutenir les savans, il faut encore aux simples des cérémonies, des associations qui les engagent à des devoirs de religion, dans certains temps et à certains jours. Eh! qui n'est pas simple, qui n'est pas peuple, qui n'a pas des sens susceptibles d'émotion dans la célébration, dans la commémoration des mystères du christianisme? C'est ce qui le détermina à proposer aux paroissiens de Stains d'en-

trer dans la confrérie du Sacré Cœur. Il choisit par prédilection cette confrérie, parce qu'elle lui paroissoit plus propre que toute autre à remettre sous les yeux des chrétiens l'amour infini de Jésus-Christ pour les hommes. On vit alors l'église des dames de Saint-Chaumont remplie des bons villageois de Stains; et aux fêtes consacrées au Sacré Cœur, Bessard à leur tête, les conduire tous à la table de Jésus-Christ, et les reconduire à Stains dans le silence et le recueillement. Les jours destinés à adorer le cœur de Jésus, le modèle des cultivateurs se rappeloit toujours cette belle pensée de saint Augustin, que *le côté de Jésus-Christ avoit été ouvert pour nous procurer un chemin jusqu'à son cœur, et y apprendre jusqu'où il avoit porté son amour pour les hommes.*

Parce qu'il avoit reçu le nom de Jean à son baptême, il disoit avoir contracté une obligation particulière de regarder la sainte Vierge comme sa mère. Il avoit appris qu'on ne mérite la protection de cette mère tendre, qu'autant qu'on s'efforce d'imiter ses vertus; et celle qu'il avoit résolu de ne jamais perdre de vue, c'étoit son amour de la retraite et du silence; c'étoit son obéissance prompte, sa pureté de cœur, son humilité profonde, sa méditation continuelle des paroles de Jésus-Christ, son attrait pour les souffrances et les humiliations. Il ne parloit jamais

de Marie qu'avec un profond respect. Il fut le ministre dont Dieu se servit pour arracher au monde plusieurs jeunes filles qui se consacrèrent à la vie religieuse; et plusieurs autres restées dans le monde, assuroient que c'étoit sur-tout en leur proposant, dès l'enfance, l'auguste Marie pour modèle, qu'il les avoit fixées pour toujours au service de Dieu. Il avoit encore une dévotion particulière pour les saints Anges, et il avoua plus d'une fois, que s'il avoit pris de bonne heure la résolution de veiller continuellement sur toutes ses voies, c'est qu'il ne se seroit jamais pardonné de faire, sous leurs yeux, ce qu'il n'eût pas voulu faire devant aucun homme.

Jean Bessard avoit près de six pieds; à force de travailler à la terre, ses genoux s'étoient pliés, et son dos s'étoit voûté, de sorte qu'il ne paroissoit qu'un homme d'une stature ordinaire. Il portoit la chape tous les dimanches et fêtes; et alors, obligé malgré lui de se redresser, il avouoit qu'il lui en coûtoit beaucoup pour se tenir un peu plus droit qu'à l'ordinaire. Une vie si remplie de bonnes œuvres approchoit de son terme, et le juste avançoit toujours dans les plus intimes communications avec le divin Maître. Eh! comment ce Dieu de miséricorde et d'amour, ce Dieu des petits et des simples, se seroit-il caché à une âme

aussi belle et aussi humble ? Chaque fois que Jean Bessard se mettoit en oraison, il se défioit de lui-même; jamais il ne faisoit sa prière avec plus de satisfaction, que, lorsqu'en la commençant, les premières pensées lui inspiroient en la présence de Dieu un vif sentiment de ses misères, de sa pauvreté et de ses infidélités à son service. Il n'en falloit pas davantage pour lui donner la confiance la plus parfaite; il commençoit dès-lors son invocation, en disant, avec le prophète : « Voyez, Seigneur, jetez des re» gards de compassion sur moi, parce que je » suis pauvre et sans appui sous vos yeux ».

L'excellent vieillard, dans quelque situation qu'il se trouvât, quelque peine, quelque contretemps qu'il ressentit, conservoit toujours une paix, une égalité d'âme, et dans tout son extérieur une sérénité qui étoit le témoignage d'une bonne conscience. Il avouoit, avec la candeur des Saints, qu'il s'étoit si fort accoutumé à faire la volonté de Dieu, qu'il n'éprouvoit aucune difficulté pour s'y soumettre dès qu'elle se manifestoit.

Enfin, le Rémunérateur suprême voulut couronner des vertus qui avoient été si long-temps l'admiration des bons bergers de Stains. Leur père commun, venu à Paris à la fin de novembre 1752, pour y voir un de ses neveux, mourut à quatre-vingt-quatre ans dans cette métro-

pole, après six jours d'un plus grand affoiblissement, le 2 décembre suivant, muni des sacremens de l'Eglise, et regardant la mort comme un gain, la voyant venir avec confiance, et chantant, près d'expirer, le cantique de sa délivrance et de sa liberté. Ses restes furent déposés dans le cimetière des Saints-Innocens, et Stains ne pouvoit se consoler d'être privé des dépouilles d'un homme que Dieu avoit donné dans sa miséricorde à ce village, pour en être l'édification et l'ange tutélaire.

Mes frères bien-aimés, rendons de vives actions de grâces à notre Dieu qui daigne, dans des temps aussi corrompus que les nôtres, manifester des saints, et les choisir parmi les simples et les pauvres, plutôt que parmi les riches et les savans. Il veut ainsi nous apprendre que les pauvres sont une portion privilégiée de son troupeau, et que nous leur devons soins, amour et respect. Mais quel homme, quel chrétien, quel serviteur de Dieu, que ce saint vieillard la merveille de sa contrée! En le contemplant, ne nous dirons-nous pas à nous-mêmes ce que saint Augustin disoit à son ami Alipe, quelques jours avant sa conversion? Il étoit avec lui à la campagne; un officier vint les voir, et, en s'entretenant avec eux, il fit tomber la conversation sur un nombre considérable de traits de la vie

de saint Antoine, et de quelques pieux solitaires. Saint Augustin n'eut pas plutôt entendu ce récit édifiant, qu'il s'écria: «Où en sommes-nous? que pensez-vous de ce que vous venez d'entendre? Des ignorans s'élèvent et ravissent le ciel: et nous, avec toute notre science, nous croupissons dans la chair et le sang! Est-ce qu'ayant honte de marcher sur les traces de gens qui ont la gloire de nous avoir prévenus, nous ne rougirons point de n'avoir pas au moins le courage de les suivre»? O ineffable parole de Jésus-Christ; *que le père céleste se plaît souvent à manifester aux simples, des vérités qu'il cache ordinairement aux sages et aux savans du siècle*, que tu t'es merveilleusement accomplie dans la personne de Jean Bessard! Mes bien-aimés, il avoit découvert dans nos saints mystères un grand nombre de vérités cachées, et plusieurs personnes d'un rare mérite auroient dit de lui ce que saint Arsène disoit d'un saint moine: «Je ne sais pas encore l'alphabet de ce vieillard». Combien de personnes éclairées, ayant eu occasion de voir et d'entretenir Bessard, répétoient en le quittant, que cet homme si simple en apparence, étoit un autre saint *Macédoine*, et que si les premiers pasteurs l'eussent connu, ils se seroient conduits à son égard comme saint Flavien s'étoit conduit à l'égard de ce vénérable solitaire. L'his-

toire ecclésiastique nous apprend que saint Macédoine fut ordonné prêtre, sans avoir fait d'autre étude que celle de la piété, et que saint Flavien fut inspiré pour honorer du sacerdoce un homme qui, depuis plus de quarante ans, étoit l'édification de l'Eglise. Mais quelle gloire immortelle pour la religion, qui seule forme des êtres les plus simples, les plus ignorans en apparence, des apôtres et des guides éclairés qui conduisent les peuples dans la voie du salut!

PRATIQUE.

A l'école du pauvre et si vertueux Jean Bessard, je forme les résolutions suivantes: 1°. de préférer la vertu à tout sur la terre, et de regarder comme le vrai héros, comme le véritablement grand homme, le chrétien le plus pieux, eût-il reçu le jour sous le chaume de l'indigence. 2°. Quelqu'étrangère que soit ma profession au sublime état du sacerdoce, je m'associerai constamment à ses combats, en défendant avec force, mais avec prudence, la cause de la religion. 3°. Je ne me regarderai jamais dispensé, quelle que puisse être ma médiocrité, ma détresse même, de soulager le malheureux, et sous ce point de vue, de rappeler toujours à mon esprit et à mon cœur le compatissant Bessard, à côté de la pieuse veuve de Sarepta et de la bonne veuve de l'Evangile.

MARC-ANTOINE BONNET,

DÉCÉDÉ L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1780.

Précis de sa Vie, extrait de Mémoires authentiques sur la Vie et la Mort du serviteur de Dieu.

MARC-ANTOINE BONNET, né de pauvres cultivateurs à Aubagne, petite ville voisine de Marseille, le 8 décembre 1714, donna de bonne heure des marques de la piété tendre et solide qui devoit un jour le rendre si recommandable aux yeux de Dieu et des hommes. Accoutumé dès son enfance à ce dénuement qui réduit l'indigent à manger son pain à la sueur de son front, il se vit bientôt orphelin par la mort de son père ; sa mère s'étant remariée lui donna dans son nouvel époux un tuteur fâcheux, et qui lui fit endurer divers genres d'épreuves : une fois entre autres qu'une plaie à la jambe l'avoit retardé dans ses travaux, cet homme grossier l'accabla de reproches et d'injures ; le jeune Bonnet ne répondit à ces dures paroles que ces mots : « La patience est une des plus grandes » vertus de la vie ».

La sienne, exercée par des contradictions soutenues avec constance et générosité, devint en lui comme la plus heureuse habitude. Le courageux athlète joignit des mortifications volontaires à celles que la Providence lui avoit ménagées, et il ne tarda pas à trouver ainsi le secret trop peu connu de transformer la nécessité en mérite et la peine en délices. Né avec un tempérament vif et irascible, il se maîtrisoit d'une manière étonnante dès ses premières années. Un jour, entraîné par un mouvement d'impatience à chasser à coups de pierre des animaux qui ravageoient le jardin de sa mère, il s'arrêta tout-à-coup, laissa tomber les pierres comme pour se reprocher cette sorte d'emportement.

Il eut pour occupation, au sein de sa famille, de porter à Marseille des fruits et des légumes. Ces courses continuelles l'exposoient à entendre des propos dangereux. Il préféra donc s'éloigner de toute dissipation et entrer dans un atelier. Là, son maintien édifiant, son air modeste et recueilli, le rendirent l'objet des railleries des jeunes apprentis et des sarcasmes des autres personnes de son état. Il supporta gaiement ces contradictions, et un mot innocemment piquant et mêlé d'un sourire, désarmoit souvent les plaisans et lui gâgnoit leur suffrage. Déjà s'échappoient de la bouche de ce jeune serviteur du

Très-Haut, à peine alors parvenu à sa quinzième année, de ces admirables maximes qui signalent tout à-la-fois, et le vrai esprit de Dieu et la simplicité du cœur. Il voyoit l'Aveaure grossie par les pluies, se précipiter comme un torrent, et il dit : « l'Aveaure remontant tout-à-coup sur Garlaban, m'étonneroit moins que la rencontre d'un amant parfait qui n'aspire qu'à Dieu continuellement : peu de chrétiens, ajoutoit-il, cherchent Dieu ; le nombre de ceux qui le cherchent bien, est encore plus petit ». Libre, à la mort de sa mère, de suivre son attrait pour la solitude, Marc-Antoine consulta le Seigneur, et puis distribuant son modique héritage entre ses proches, il entra dans l'établissement des *Ermites cultivateurs de Saint-Hilaire* près Saint-Maximin; c'est sur-tout de ce moment jusqu'à la fin de ses jours, que Bonnet va nous présenter l'image fidèle d'un parfait chrétien : n'est-ce pas en effet celui qui se soutient au milieu des plus grands pécheurs sans indignation ; qui rivalise de zèle et de sacrifices avec les plus généreux disciples de Jésus-Christ ; qui, au milieu des esprits les plus difficiles, s'offre sans émotion ; au sein des pauvres et des enfans, sans ennui ; parmi les malades les plus rebutans, sans dégoût ; sous le poids de rudes et continuelles épreuves, sans alarmes ; parmi les scandales publics, sans se scandaliser jamais ? Enfin, n'est-ce pas

celui qui, fortifié de l'exemple du Père céleste, sait comme extraire du mal d'autrui, l'occasion et l'exercice du bien qu'il se propose d'opérer? Toutes ces scènes éparses dans la vie des vrais imitateurs du Dieu sauveur du genre humain, sont précisément celles que remplira successivement ce bon villageois qu'on peut nommer le précurseur du bienheureux Lâbre. Ces saints anachorètes, auxquels il s'unit, partageoient, à l'imitation des pères du désert, leurs journées entre la prière et les travaux de la campagne. Ils n'admettoient dans leur société que des hommes d'une santé robuste et d'une vertu reconnue. Celle du pieux jeune homme fut, pendant son noviciat, éprouvée de mille manières. On lui réservoit les services les plus dégoûtans. A peine avoit-il achevé un long et pénible ouvrage, qu'on l'assujettissoit à d'autres plus pénibles encore. L'heure des repas étoit précisément celle que l'on choisissoit pour lui prescrire quelque nouveau devoir à remplir; rien ne fut capable d'ébranler sa constance, et ses supérieurs convinrent que la perfection à laquelle il s'élevoit étoit en quelque sorte désespérante pour ses confrères les plus fervens; on ne l'appeloit que le frère mort, parce qu'on n'apercevoit jamais d'impression vive dans ses sens. Son visage étoit toujours serein et son maintien toujours égal. Ses manières exprimoient la défé-

rence, sa bouche ne proféroit que des paroles de paix et d'édification. Affable et le cœur ouvert à tout le monde, tel il fut alors, tel il se montra toute sa vie. Comme on étoit en temps de guerre, des soldats autrichiens le surprirent en route, l'arrêtèrent comme espion et le retinrent toute la nuit; il leur parla, mais avec tant d'onction, de la magnificence des astres, de cette sorte d'armée du roi des rois offerte à leur admiration, qu'après en avoir été traité amicalement, il fut mis en liberté dès la pointe du jour et même avec des témoignages d'estime et de regret. Rendu à son monastère : N'avez-vous point craint d'être pendu? lui dirent les solitaires. « Je n'ai pas été assez heureux, répondit-il, pour souffrir comme notre bon Maître; j'ai, au contraire, éprouvé qu'un chrétien trouve des amis partout ».

Une seconde communauté d'ermites ayant été établie peu après à Saint-Pierre les Aubagne, par les soins du vertueux de Belsunce, évêque de Marseille, Bonnet fut choisi pour en gouverner le noviciat, et combien ne se montra-t-il point capable de remplir cette fonction importante! Doué d'une conception claire, d'un jugement droit et d'un fonds inépuisable de bon sens, il savoit presque par cœur l'Evangile et l'Imitation de Jésus-Christ; avoit souvent entre les mains l'Écriture-Sainte, Grenade, Rodri-

guez, Saint-Jean Climaque, Fleury et Fénélon qu'il appeloit son maître d'études. Soit lumière naturelle, soit instruction, soit connoissance acquise à l'école d'une raison humble, éclairée par la foi, au pied du crucifix, il étoit en état de donner des conseils aux hommes les plus éclairés. Mais frappé de l'étendue des devoirs qui lui étoient imposés, il mit toute son application à les remplir avec soin. Joignant l'exemple aux leçons, il paroissoit toujours à la tête de ses élèves, soit dans les heures consacrées à la prière, soit dans celles désignées pour les travaux champêtres, et s'acquittoit avec autant de ferveur que de zèle de ces divers exercices. Il étoit aisé de voir dans son ardeur pour le travail qu'il cherchoit plutôt la souffrance que l'action. Fendre des rochers, aplanir des chemins raboteux, défricher une terre ingrate, telles étoient pour lui les recherches d'une vie volontairement pénible. On l'a vu, sous prétexte de faire admirer la structure d'un chardon, l'arracher violemment et le serrer dans sa main, se faisant ainsi un jeu, disons même une sorte de volupté de sa douleur.

Le prix du temps l'affectoit vivement : dans ses discours, il s'attachoit à démontrer les dangers de l'oisiveté et à faire sentir combien sont immenses les trésors de mérite attachés aux peines endurées pour celui qui a régné par la

croix. Le serviteur de Dieu passa plusieurs années à *Saint-Pierre les Aubagne*, répandant la bonne odeur de Jésus-Christ dans le voisinage, et retraçant aux yeux de ses confrères et de ses élèves les vertus des Hilarion et des Antoine. Lorsqu'il eut formé un nombre suffisant de sujets pour remplir les vues de son évêque, de nouveaux ordres le transportèrent dans un ermitage isolé auprès du Bausset. Là il fut assailli sans relâche d'infirmités corporelles; pendant plus d'une année qu'il habita cette solitude, il n'en sortoit que pour se rendre à l'église paroissiale, ne possédoit rien, ne demandoit rien, et ne recevoit qu'à regret ce que la charité des fidèles lui présentoit. Une plaie incurable à la main droite, l'obligea de se faire transporter à l'Hôtel-Dieu de Marseille, pour subir l'amputation devenue indispensable par la nature du mal. Comme on vouloit, au moment de l'opération, lui attacher le bras, il s'y opposa en disant: « *J'espère que celui qui donne la force aux martyrs ne m'abandonnera pas* ». L'opération fut lente et douloureuse, mais ne lui arracha pas un soupir; il semble que le Dieu Tout-Puissant voulut récompenser même ici-bas cette constance intrépide; avec son poing droit coupé et l'usage d'une seule main, ses compatriotes, pleins d'un sentiment d'admiration, le virent écrire parfaitement, tailler les plu-

mes, battre le briquet, coudre les souliers et le linge, se servir de la hache, creuser seul et vider un puits très-profond, descendant et montant sur des échelles de corde, abattre des rochers, construire des murailles, extraire toutes les pierres de son champ. Cependant le ciel ne lui ôta point le mérite du sacrifice. Dans chaque instant du reste de ses jours, il ressentit la privation de sa main, non-seulement par les incommodités qu'elle lui occasionnoit, mais encore par les douleurs vives et continuelles que le bras amputé lui fit souffrir. Cette infirmité jointe à beaucoup d'autres moins graves, le rendant incapable de rester dans une société dont le travail des mains faisoit la principale occupation, il consulta le Seigneur et connut sa volonté par la voie de son évêque, et celle de son confesseur, qui l'un et l'autre décidèrent qu'il devoit se consacrer à l'instruction des enfans du peuple à Aubagne, ainsi qu'au soulagement des pauvres.

Le vénérable de Belsunce, après lui avoir doné sa bénédiction et les pouvoirs nécessaires pour remplir sa nouvelle mission, se fit un plaisir de régler jusqu'à la forme du vêtement que le frère Bonnet devoit porter, et que depuis il porta par obéissance jusqu'au tombeau. C'étoit une soutanelle de l'étoffe et de la couleur de l'habit d'un pauvre ermite. Répondant

avec une sainte ardeur à l'appel de son divin Maître, dans l'éducation du premier âge, il conduisoit ses élèves par l'amour plutôt que par la crainte. La difformité du péché, le témoignage de sa conscience formoient le texte de ses réprimandes, dans lesquelles il observoit quatre règles : La première, de ne reprendre le coupable que lorsqu'il étoit lui-même dans un calme parfait; la seconde, de consulter Dieu; la troisième, de prier pour le succès de la pénitence imposée; la quatrième enfin, d'user des moyens les plus doux, et de n'agir qu'en vue de la gloire de Dieu et de l'intérêt du prochain.

Extrêmement austère pour lui-même, il étoit loin d'interdire à ses élèves des plaisirs innocens; il cherchoit au contraire à exciter leur gaîté, soit en partageant leurs jeux, soit en leur racontant des traits d'histoire agréables ou intéressans, soit enfin en établissant parmi eux l'usage de chanter des cantiques. Au moindre signal de sa part, cette bruyante jeunesse rentroit dans l'ordre, et le silence le plus profond étoit observé. Il s'attachoit sur-tout à insinuer dans l'esprit et le cœur de ces enfans, des sentimens de fraternité et de tendresse mutuelle. « Les mystères de la religion, leur disoit-il, ne » nous prêchent que la concorde; Dieu est un, » et la trinité réside dans son unité; s'il s'est

» incarné, ça été pour réunir ce qui étoit le » plus séparé ; s'il est mort c'est en priant pour » ses bourreaux ; s'il se donne journellement » à nous dans la communion, c'est pour nous » identifier avec lui. Le paradis n'est paradis » que parce que c'est l'absence de la paix qui met » l'enfer dans les familles et dans les villes di- » visées. Tout état divisé sera détruit, suivant » le langage de la vérité même ». Avec ces principes si fidèlement suivis par l'homme de Dieu, faut-il s'étonner qu'il cherchât constamment à rétablir la paix parmi les esprits divisés, et que pour réussir dans cette mission charitable, il recourût selon le besoin à d'ingénieux expédiens ? — Un mari difficile se plaignoit à lui de l'humeur acariâtre de son épouse : Bonnet tenoit une hache à la main, et lui demanda s'il seroit en état d'affiler du bois avec le noyau de l'instrument. Vous moquez-vous de moi ? répond l'autre. Eh bien ! voyez donc, reprend le pieux arbitre, qu'il y a en tout un bon et un mauvais côté, une manière sûre et une manière infructueuse de poursuivre ce que l'on désire. C'est-à-dire que le consultant, au lieu de réprimander à temps et à contre-temps, devoit choisir les momens favorables pour corriger avec douceur et patience, l'humeur revêche d'une épouse qu'il ne savoit pas ménager. Cette doctrine, sans cesse répétée, et toujours sous de

nouvelles formes, ne pouvoit manquer de faire une vive impression sur ces jeunes cœurs. Il aimoit à tenir sous les yeux de ses élèves des agneaux apprivoisés afin de leur faire comprendre, par la vue de ces dociles animaux, avec quel empressement nous devons obéir au souverain Pasteur, et quel est le caractère de douceur nécessaire à ses brebis. Un jour, voulant leur donner tout à-la-fois une leçon de justice et de bonté, il dérangea devant eux une fourmilière et ensuite se hâta de restituer aux insectes désolés, les provisions de leur industrie. L'envie, ce poison si subtil de la charité, n'entra jamais dans le cœur de cet homme de bien; il n'existoit aucune bonne qualité dans la personne de ses frères qu'il n'affectionnât autant que s'il l'eût découverte dans son propre fonds, à laquelle il n'applaudît, qu'il ne soutînt de ses prières, et qu'il n'eût voulu accroître par son anéantissement: pourvu que J.-C. fût annoncé, et le prochain soulagé, peu lui importoit que ce fût par Céphas ou par Apollon lui-même, ou par un autre.

Ne pouvant, malgré ses généreux efforts, suffire aux besoins de l'instruction publique à Aubagne, il entretint de ses foibles moyens un particulier qui se dévoua à cette bonne œuvre. Ce fut à son zèle que les habitans du même lieu durent une congrégation dédiée à la Sainte-Vierge, et dont le but étoit de soustraire les

jeunes gens aux dangers de la dissipation, pendant les jours de fête, après les offices publics. M. de Belsunce l'en nomma directeur perpétuel, et cet institut qui subsistoit long-temps après lui, produisit des fruits précieux. On vit Aubagne se renouveler dans la piété et retracer la ferveur des premiers âges de l'église. Une déférence mutuelle, cimentée par l'union la plus intime, animoit chacun des membres de la nouvelle société : le plus humble des frères devenoit supérieur ; le plus fervent, maître des novices ; le plus actif, sacristain; le plus charitable, trésorier. On n'y connoissoit d'autre règle que l'établissement du royaume de Dieu dans tous les cœurs, et le triomphe de la mère du saint amour.

Le pieux solitaire ne négligeoit rien pour inspirer à ses élèves la dévotion si tendre dont il étoit lui-même pénétré envers Marie. Il avoit pratiqué dans son humble domicile, un petit oratoire qui lui étoit dédié. Du linge d'une extrême blancheur, des fleurs renouvelées chaque jour, formoient tout l'ornement de l'autel sur lequel étoit placée une statue de la Mère de Dieu; une lampe y brûloit tous les samedis en son honneur; souvent seul, quelquefois accompagné de ses disciples, il y venoit rendre hommage à la Reine des Anges, à la tendre Mère des hommes; mais ce zèle ardent pour son service éclatoit sur-tout dans

les exercices publics de la congrégation. Sa piété s'y faisoit remarquer d'une manière étonnante. L'auteur des mémoires dont nous présentons le précis nous dit : il nous semble le voir présider à tout et tout diriger. Chantoit-on trop précipitamment ou avec trop de lenteur, il faisoit recommencer les psaumes. Sa voix forte et mâle soutenoit les deux chœurs, se multipliant ainsi lui-même pour animer la ferveur commune. Son Ange gardien, ses patrons étoient invoqués avec le même empressement. Son respect pour le culte divin se manifestoit dans les plus petits détails : il saluoit profondément les personnes consacrées à Dieu, renfermoit avec respect le livre des saintes écritures, conservoit dans une grande propreté les images et les tableaux de piété, ne s'acquittoit de tout acte religieux, comme du signe de la croix, qu'avec un recueillement parfait; en un mot, il se montroit tout dévoué à la vertu, tout à Dieu dans les plus grandes choses, comme dans celles de la moindre importance. Jamais il ne se permit d'entendre la parole de Dieu, autrement que debout. Son indignation éclatoit même, à son insu, toutes les fois qu'il voyoit profaner la sainteté des églises, par de vains discours ou par des parures contraires à la modestie chrétienne. Ces saints lieux, parfaitement nommés le paradis du juste sur la terre, étoient si chers à sa piété, qu'il

fit construire à ses propres frais et décorer une chapelle publique assez vaste pour contenir quatre cents personnes. Il ne se montra jamais plus sévère envers ses élèves que lorsqu'ils s'étoient absentés du catéchisme, ou qu'ils ne s'y étoient pas décemment comportés. Avec quel tremblement religieux ne recevoit-il pas tous les dimanches et les jours de principale dévotion, le pain eucharistique! Anéanti dans le temple de Dieu, où il étoit toujours à genoux comme les chérubins devant l'arche, ni la foule qui le pressoit, ni les incommodités, de quelque nature qu'elles fussent, ne pouvoient ébranler l'immobilité de son attitude. Sa contenance étoit la même dans les prières domestiques; si quelqu'un venoit le visiter alors, il le prioit, sans détourner la tête, de s'asseoir et de l'attendre.

Sa mortification continuelle égaloit celle des plus fervens anachorètes. Il ne dormoit ordinairement que quatre à cinq heures; souvent même il passoit la nuit à prier, et pendant vingt ans il n'eut pour lit qu'un peu de paille étendue sur la terre. Il coucha fort long-temps d'une manière beaucoup plus dure encore, et qu'il est prudent de ne pas désigner ici. Dans sa chambre il étoit presque toujours debout ou à genoux. Pendant cinquante années, il ne s'est pas chauffé; parvenu à la vieillesse, il ne s'approchoit que très-rarement du feu, disant agréa-

blement, que pour trembler comme pour pleurer l'homme n'avoit pas besoin d'apprentissage. Faut-il achever ce tableau d'un genre de vie que l'on doit admirer sans doute, mais qu'il seroit indiscret et dangereux de vouloir imiter ? Dans les grandes chaleurs, il se surchargeoit de vêtemens, et demeuroit quelquefois sans boire jusqu'au soir; l'hiver, au contraire, il travailloit nu-pieds et tête nue, se rouloit dans la neige, et choisissoit les nuits les plus froides pour demeurer dehors, et presque sans vêtemens, les bras en croix pendant plusieurs heures de suite. Il passoit le vendredi saint tout entier sous une haire ou sur des épines, et gardoit un silence absolu. Lorsque ses amis lui conseilloient de modérer ces excessives austérités, il répondoit: « Je ne vous renvoie point aux vies des saints, vous les trouveriez outrées; mais lisez les pseaumes de David, et décidez si je ne suis pas encore bien éloigné de ce que faisoit ce roi pénitent ». La plus grande des grâces, disoit-il, c'est l'amour des croix; c'est une perle sans prix. Un cœur immortifié est un champ de blé sans engrais. « Il y a nécessité de souffrir, ajoutoit-il, mais une grande, une absolue nécessité de souffrir. C'est l'unique nécessaire. Quand les chrétiens en seront-ils convaincus d'une foi pratique? Contenter la nature, c'est contenter un enfant; plus on lui donne, plus il désire. Agissons avec

notre corps comme avec une bête. Un cavalier qui porteroit son cheval seroit l'image de celui qui laisse opprimer la raison par les sens; il faut arrêter la nature empressée, et quand elle recule il faut la faire avancer. Plus on est habile à souffrir, plus on a de paix. Les répugnances de la nature sont essentielles à la vertu ». Il en faut convenir, si ces maximes sont parfaites en elles-mêmes, le serviteur de Dieu, si sage et si mesuré pour les autres, ne le fut point assez sur cet article, et traita son corps avec trop de rigueur, se faisant une indiscrète application de ces beaux principes sur l'amour et la pratique des croix; mais puisque cette partie de sa vie n'est point imitable, quel avantage y a-t-il pour nos lecteurs qu'elle leur soit connue? Cette peinture instructive leur fera connoître à quel point le disciple de Jésus-Christ peut s'élever au-dessus de lui-même, étouffer le cri de ses besoins, réprimer, anéantir en quelque sorte ses desirs sensuels : en comparant à ce crucifiement continuel leur lâche sensualité, beaucoup éprouveront une confusion salutaire, se feront une juste idée de la mortification chrétienne, et sans entrer dans des voies extraordinaires auxquelles ils ne sont point appelés, du moins ils s'accoutumeront à marcher dans les voies communes d'une manière non commune, et à prendre ainsi leur part du calice de l'adorable Sauveur.

Bonnet s'étoit habitué dès sa jeunesse à une extrême tempérance dans le boire et dans le manger, et n'eut jamais à se reprocher le plus petit acte de sensualité. Depuis qu'il eut embrassé les voies de la perfection, il s'abstint de l'usage de la viande, et ne prenoit qu'une mesure peu considérable de pain, encore cette mesure qu'il s'étoit fixée étoit souvent fort diminuée par des aumônes. Des racines délaissées dans les champs, des légumes avec la cosse, des courges avec la graine, des choux avec le pied, des navets non préparés, des amandes extraites de noyaux de pêches, tels étoient les ingrédiens qui composoient la soupe dont il faisoit sa principale nourriture. Ce potage assaisonné d'un peu de sel ou de quelques gouttes de mauvaise huile, étoit exposé en plein air. L'eau en étoit renouvelée tous les jours. Le goût, la vue et l'odorat trouvoient également à se mortifier dans ce mets, dont les animaux domestiques refusoient parfois de manger. A force de privations le pénitent volontaire en étoit venu au point de subjuguer la faim, et d'ignorer jusqu'à la saveur des alimens. Avant les affectueuses mais trop justes réprimandes qu'il reçut de ses supérieurs, et particulièrement de son évêque, ses jeûnes avoient été excessifs; depuis, dans les jeûnes d'obligation, il se permettoit un repas vers le soir, et deux les jours où il jeûnoit par dévotion.

Mais ces repas étoient d'une extrême frugalité, et on pouvoit plutôt les considérer comme une mortification nouvelle que comme un adoucissement. Toute liqueur étoit bannie de sa table; l'eau dont il faisoit usage étoit celle qu'il alloit recueillir dans les fossés. « Observez, disoit-il quelquefois, que la nature ne nous offre point de poisson sans arêtes, de viande sans os et de fruit sans écorce ou sans pépins, comme pour nous enseigner que toute nourriture doit être assaisonnée de mortification ». On l'a vu se refuser jusqu'à l'innocente satisfaction de parcourir certains ouvrages de piété dont il avoit ardemment souhaité la possession.

IL veilloit avec tant de soin sur ses paroles, que ceux qui l'ont fréquenté ne se rappellent pas lui en avoir entendu dire une seule oiseuse, encore moins une contraire à la charité. « Vous me faites toujours trop parler, disoit-il à ses prosélytes; jamais grand parleur n'a été grandement intérieur ». Cette persuasion, jointe à la crainte d'entendre maltraiter le prochain, lui faisoit fuir les longues conversations et redoubloit son amour pour la solitude. « On me plaît en venant me voir, disoit-il, comme on plaît à un chasseur chez qui l'on arrive quand le gibier va passer ». Et cependant il ne manquoit jamais à répondre d'une manière ingénieuse et riante aux questions qu'on lui adressoit. « Com-

ment, disoit-il, nous demandons des miracles, et à chaque jour nous en foulons aux pieds... Qu'un papillon se brûle à la lueur d'un flambeau, je le conçois; mais qu'un chrétien divinement éclairé sur la malignité du monde cherche sa mort dans le monde, je ne le concevrai jamais. Quel changement d'idées à l'heure de la mort »! Le crucifix, ce livre si sublime pour qui sait l'entendre, ne le quittoit point; une tête de mort étoit fixée au pied de sa couche. On lui racontoit un jour une affaire fâcheuse, dans laquelle l'opinion publique compromettoit une personne consacrée à Dieu. « Ah! s'écria-t-il, que dites-vous là? Ne croyez pas si légèrement; l'innocence se fera connoître. Je vous assure que si mon confesseur mouroit demain, je choisirois, pour le remplacer, l'homme que l'on suspecte ». Consulté dans une occasion semblable, sur la conduite qu'il falloit tenir en conséquence d'un mauvais bruit, il demanda d'abord au nouvelliste indiscret, s'il avoit eu la précaution de prier le Seigneur en faveur de l'accusé. Sur sa réponse négative, il le fit mettre à genoux avec lui, et y demeura si long-temps, que cédant à la fatigue, celui-ci se retira sans être satisfait, et cependant avec l'instruction profonde qui résultoit de cette prière et de ce silence.

Comment le saint homme auroit-il pensé désavantageusement des autres? L'idée du mal n'é-

toit point en lui. Un braconier sauvage occupoit depuis longues années une partie de sa maison, asile de tous les malheureux. Ce méchant ne lui en payoit pas la location : il devint tout-à-coup aveugle et perclus. Son naturel repoussant s'aigrit encore davantage et le rendit insupportable; mais tandis que son charitable hôte pouvoit le bannir justement, il se crut chrétiennement obligé d'en prendre les plus grands soins. Aidé de secours étrangers et qui ne lui manquoient point au besoin, ce nouveau samaritain logea, nourrit et servit gratuitement cet importun malade. Cette conduite du bon Marc-Antoine Bonnet ne décèle-t-elle pas à-la-fois deux vertus, et son inépuisable charité pour ses frères, et son tendre abandon à la Providence? Ce mot *ayez confiance*, adressé à l'homme souffrant, étoit presque toujours l'annonce d'un secours inattendu; « Nous ne laissons pas assez faire à Dieu, disoit-il souvent; n'est-il pas notre père? Quand une mère feint de jeter son enfant par la fenêtre, n'est-ce pas alors qu'elle le retient plus fortement que jamais? Quand Dieu ne semble pas nous écouter, c'est afin que nous criions plus fort. Importunons celui qu'on n'importune jamais. Voulons-nous obtenir des grâces nouvelles, remercions le Seigneur des grâces passées. On prie long-temps pour obtenir la paix, et dans un instant, avec un *Te Deum* on se croit ac-

quitté. Il faut que la reconnoissance dure autant que les suites du bienfait. On se plaint de ce qu'on n'avance pas dans la piété. En prend-on les moyens, qui sont la défiance de soi-même et la confiance en Dieu? Depuis cinquante ans je bataille: si j'en vivois quatre-vingts, je me trouverois toujours plus pauvre devant Dieu, et cependant, quand il lui plaît de me consoler, tout l'enfer seroit incapable de me faire trembler». Ainsi, autant il s'attristoit de l'iniquité, autant il se montroit en même temps susceptible de cette joie pure qui est inséparable de la vertu et de la vérité. Naturellement enclin à la gaîté, il se faisoit remarquer par la vivacité de ses réparties et la justesse de ses discours. Il aimoit la poésie et faisoit même de petits vers sur des objets de piété. Qui pourroit croire, sans les preuves qui justifient l'assertion, jusqu'à quel point il porta la charité? L'argent qu'il recevoit étoit placé à terre, comme de la boue, jusqu'au moment de la distribution qui ne tardoit guères, cherchant à s'en débarrasser comme d'un ennemi domestique.

Quand un voisin venoit lui demander à emprunter du charbon, de l'huile, du sel: « C'est le bon Dieu qui me l'a donné pour vous comme pour moi, lui disoit-il; prenez et gardez-vous de rendre; aimons seulement ce Dieu si bon ».

Blessés de sa pauvreté, toute volontaire qu'elle

étoit, ses parens lui firent passer, à plusieurs reprises, des rideaux, du linge, une rédingote; dans peu de jours tout étoit distribué. A l'entrée de l'hiver, des personnes pieuses lui envoyoient régulièrement une couverture pour son lit. Le plus pauvre habitant du voisinage recevoit aussitôt ce don, et le pieux solitaire, malade et infirme, n'avoit que ses haillons pour se défendre des rigueurs du froid. Bonnet étendoit l'esprit de détachement jusqu'aux objets de dévotion qu'il possédoit : dom Raphaël, secrétaire du procureur-général de l'ordre des Chartreux à Rome, lui avoit envoyé en présent un crucifix magnifique, qu'il se plaisoit à faire admirer aux personnes qui le visitoient. Quelqu'un ayant fortement insisté sur la beauté de ce crucifix : « Je pense que vous le désirez, et le voilà », dit le frère Bonnet; « je vous le donne d'aussi bon cœur que je l'ai reçu »; et il fallut l'accepter.

Il ne pouvoit supporter l'amour désordonné des richesses, ni une prévoyance trop inquiète dans les personnes qu'il affectionnoit : « Les richesses, disoit-il, sont plutôt une punition qu'une faveur du ciel; on n'engraisse, ajoutoit-il en plaisantant, que les poules qu'on veut tuer : le grand privilége de la vie consiste à n'être pas esclave de biens périssables; qu'on soit lié d'une chaîne d'or ou d'une chaîne de fer, le servage est le même, dit saint Jean-de-la-Croix ».

Un de ses amis avoit secrètement enterré un louis dans son champ, et réservoit ce petit trésor. Bonnet perce le mystère, exige que l'on rompe cette attache, que le louis soit déterré et exposé, dans l'attente d'une bonne action : elle ne tarda pas à se présenter, une malheureuse famille fut secourue : il auroit voulu répandre autour de lui l'esprit de charité qui l'enflammoit. La vue d'un pauvre le faisoit tressaillir. Quelle différence entre l'austère frère Bonnet envers lui-même, et le bon frère Bonnet envers les autres ! Toujours affamé dans les membres de Jésus-Christ souffrant, il leur réservoit ce qu'il pouvoit se procurer de meilleur; il donnoit à tous du pain et une soupe parfaitement assaisonnée; la fleur des légumes, les plus beaux fruits; les présens qu'on lui envoyoit, et qu'il n'osoit refuser, leur étoient consacrés. En divers temps, il fournit plus de 400 francs à une famille de son voisinage, et dont un des membres fut assez bas, assez dénaturé pour, d'insultes en insultes, en venir un jour jusqu'à lapider son bienfaiteur. La fille du beau-père qui l'avoit tant maltraité pendant son enfance, avoit, par cette raison même, plus de droits encore à sa charité; aussi en reçut-elle une dot qui lui procura l'avantage de s'établir convenablement. Malgré ce dénûment absolu dans lequel il se plaisoit vivre, que d'œuvres charitables n'a-t-il point

faites, quoique plusieurs indigens aient maltraité et battu ce tendre protecteur! Une pauvre veuve se présente à la porte de sa cabane; il n'a d'autre monnoie qu'un écu, il le lui offre, et l'infortunée le refusant, parce qu'elle ne mérite pas, dit-elle, une aumône aussi considérable. « Oh! pour le coup, s'écrie Bonnet, l'argent est donc bien dangereux ou bien méprisable! Les mendians n'en veulent que ce qui leur en faut ». Dans son honorable détresse, mille dons ont été dérobés à son humilité. Il donne 100 fr. à un jeune homme pour lui procurer un état solide; 60 francs pour l'établissement d'une pauvre fille, trois louis à un artisan pour lui procurer l'entrée d'un atelier, quatre louis à une famille divisée, pour terminer une affaire difficile. Son humble demeure étoit non-seulement pour le jour, mais encore pour la nuit, l'hospice d'indigens sans asile et sans pain. Mais quelle haute et continuelle prudence éclairoit sa conduite dans le service des pauvres! il offroit de l'ouvrage à ceux qui pouvoient travailler, et discontinuoit les aumônes envers les paresseux. Un jour, il reprochoit à un mendiant qu'il avoit volé une nappe dans une église : le voleur nie, tombe malade le même jour, et, nouvel Ananie, meurt dans la nuit à l'hôpital, où la nappe fut trouvée parmi ses effets. Dans Bonnet, l'aumône spirituelle précédoit toujours, ou du moins

accompagnoit la corporelle. La prière, le catéchisme, l'exhortation à fréquenter les sacremens, faisoient partie des dons de sa charité. Eh ! dira-t-on sans doute, où ce pauvre solitaire puisoit-il les moyens de faire ces abondantes aumônes ? Nous répondrons : dans ses continuelles privations, dans son travail, dans son insouciance sur les besoins de l'avenir, et dans sa parfaite confiance en Dieu. « On est riche, disoit-il, quand on se contente du nécessaire, et le nécessaire est si peu de chose ! Si, au contraire, ce qui suffit en effet ne nous suffit jamais, si le jeu, le luxe sont nos trésoriers, nous vivrons dans la mendicité ». « La vertu est économe, ajoutoit-il, pour devenir prodigue : eh ! que ne gagne-t-on pas en donnant à Dieu » ?

Que de haines vaincues ! que d'ennemis réconciliés par son zèle et son ineffable douceur ! Deux frères avoient ensemble un différend : le plus jeune va consulter Bonnet ; du plus loin que celui-ci le voit venir, il lui présente une olive et lui dit en l'abordant : Il y a dans cette olive une huile bien douce ; mais si vous la goûtez maintenant, vous la trouverez très-amère. C'est ainsi que nous avons raison dans certaines contestations ; mais pour que cette raison se fasse sentir dans son amabilité, il faut la séparer du marc des passions. Le jeune homme fut calmé par cette moralité.

Une femme d'ailleurs religieuse portoit une haine très-vive à une autre femme de son voisinage, animée contre elle du même ressentiment : l'Ange de paix exigea de la première qu'au moins, et pour l'amour de Jésus-Christ, elle n'évitât point la rencontre de son ennemie, lui promettant que Dieu auroit pitié d'elle, en récompense de ce foible sacrifice : l'occasion se présente, l'exhortation avoit produit son effet. La femme haineuse veut tenir sa parole; la violence qu'elle exerce sur elle-même lui occasionne une sorte de foiblesse : l'autre est forcée de lui donner du secours et de la relever; elle s'émeut en la secourant, l'émotion devient réciproque, et toutes les deux, en se réconciliant parfaitement, attribuèrent aux prières de Bonnet les circonstances comme miraculeuses de leur réunion.

Jamais il n'abordoit et ne quittoit personne sans proférer les paroles du salut évangélique : *La paix soit avec vous*. Désolé de l'affluence de ceux qui venoient le consulter, ou s'édifier dans sa retraite, il mit plusieurs fois en pratique les moyens que les Saints ont employés dans une position semblable, pour s'attirer le mépris des hommes ; il appela à son secours une sorte de singularité et l'affectation du ridicule; alors ceux qui le visitoient par indiscrète ou vaine curiosité, ne voyoient en lui qu'un homme rempli d'originalité, et n'attribuoient qu'au simple ha-

sard les maximes admirables qui lui échappoient. On lui demandoit un jour ce que c'étoit que l'amour-propre; il répondit : « Eh ! qui ne le connoît point ? ou plutôt qui le connoît bien ? On ose douter si un démon rôde sans cesse autour de nous : celui-là est en nous jusqu'au dernier soupir de la vie ».

« Qu'est-ce que la force de l'homme ? disoit-il; un morceau de pain la répare, un rien l'épuise; une poutre inanimée soutient un édifice pendant plusieurs siècles, et l'homme ne peut rester debout sans une restauration continuelle. O mon Dieu, mon tout, mon Roi, que vous êtes grand dans moi !... quand vous me laissez seul, je suis comme une lampe sans huile.

» Croire à un Dieu anéanti et aimer tant les vanités, cela fait horreur. Que de leçons données par la nature pour nous faire chérir l'humilité ! C'est aux sommités les plus élevées que frappe le tonnerre; c'est d'un fumier rebuté que naissent les fleurs, le pain, les fruits délicats et les herbes nourrissantes.

» La vraie humilité, ajoutoit-il, est une grâce; elle ne s'acquiert pas, c'est Dieu qui la donne, et celui qui la possède ne la connoît presque pas ». C'étoit aux enfans sur-tout qu'il répétoit sans cesse : « Il n'y a de grand que Dieu qui est votre père; tout le reste n'est rien. On ne doit craindre, on ne doit aimer que Dieu. C'est

de Dieu seul dont il faut rechercher l'estime et le bon esprit ».

La pureté du pieux Bonnet égaloit ses autres vertus; il sembloit avoir fait un pacte avec ses yeux pour s'interdire non-seulement la vue des objets dangereux, mais celle même des objets les plus innocens. Jamais il ne fit un pas pour contenter sa curiosité, soit dans les fêtes publiques, soit dans des circonstances particulières. « Ne voyez rien, mais absolument rien, disoit-il aux justes tentés contre la plus délicate de toutes les vertus; ne voyez rien, et vous sortirez vainqueurs de tous vos combats ».

Nous serions heureux d'avoir pu donner jusqu'ici des notions justes d'une vie où tout paroissoit commun en apparence, mais où tout s'ennoblissoit par les vues sublimes qui conduisoient l'humble serviteur du Tout-Puissant. Cependant nous ne le connoissons point encore assez; et, pour pénétrer jusqu'au fond d'un cœur si généreux dans ses sacrifices, il faut en surprendre le mérite, en deviner la récompense, dans beaucoup de paroles sentencieuses qui lui échappoient, dans des avis si sages, et qu'il donnoit, sans aucun apprêt, à des personnes de toute condition, même à des vieillards consommés, même à des prêtres savans qui recouroient à ses conseils; enfin dans des actions qui, amenées, ce semble, par les circonstances, n'en déceloient

pas moins la beauté de son âme : suivons-le encore, et comme au hasard, dans le cours de sa longue carrière; l'ardent désir de concourir à la gloire de Dieu, le mépris constant du suffrage des hommes, étoient comme le principe qui le faisoit agir en tout.

Un prêtre lui demandoit un jour quelle étoit, à son avis, la meilleure manière de prêcher? Le prédicateur qui fait le plus de fruit, répondit le nouveau maître en Israël, c'est celui qui vit le plus exemplairement : bien dire, est de la nature; bien faire, est l'œuvre de la grâce.

Afin d'inspirer à ses amis un profond éloignement des vanités du monde et de tout ce qui peut produire l'envie dans le cœur humain, il profitoit de la mort d'un seigneur ou d'un homme opulent pour les conduire sur sa tombe; là; il provoquoit et faisoit avec eux les réflexions suivantes : « Que sont devenus ce crédit, cette autorité, ces distinctions dont nous avons été naguère les témoins étonnés? Il ne reste de tout cela que ce peu de terre qui est sous nos pieds. Voilà le fond et la réalité de la figure du monde, comme de tout ce qu'il contient : le monde n'est rien qu'un sujet d'opposition à la félicité des hommes, pour peu qu'ils s'y attachent ». Comme on lui annonçoit la mort d'un prince, « la vie la plus illustre, répondit-il, n'est qu'une toile d'araignée que la mort ne tarde pas à balayer ».

A l'occasion de la naissance d'un dauphin : « Ne vous y trompez pas, disoit-il à ses humbles auditeurs, celui-là est bien malheureux qui naît pour porter une couronne! Vous serez plus fortunés, si vous profitez des avantages de votre état : on rend trop pesante la couronne des rois, les diamans en sont les soucis; mais combien celle de Jésus-Christ est aimable! les épines en sont des sources de plaisir ».

Quelle foule de réflexions aussi simples que belles et grandes, la folie de la croix n'inspiroit-elle pas à ce nouveau sage? « Les rois, disoit l'humble solitaire à la vue de son champ, paroissent puissans, parce qu'ils peuvent ôter la vie aux autres ; mais ils sont bien foibles, puisqu'ils ne sauroient se donner à eux-mêmes un jour de vie. — Ils tiennent des forçats aux galères, et ne peuvent se délivrer de la moindre infirmité. — Les hommes deviennent inférieurs à eux-mêmes, en voulant paroître supérieurs à ce qu'ils sont. — Voyez ce soleil, ce bel astre; il nous faut à nous tant de préparatifs et tant de bois pour allumer une fournaise, et pour l'entretenir un peu de temps : qu'est-ce qui entretient si régulièrement ce feu immense qui roule sur nos têtes? On court aux théâtres; où la curiosité trouvera-t-elle un spectacle si beau, si varié, que les décorations offertes par le lever et le coucher du soleil?

Entouré de ses meilleurs amis, les simples habitans des campagnes, il profitoit de chaque objet sensible pour les porter à Dieu. — « Où ont donc passé ces nuages ?.... D'où vient ce vent qui souffle si rigoureusement ? Qui fait produire un si beau fruit à cet arbre ?... Qui change l'herbe en lait dans le sein de l'animal ? Que de biens cet homme simple comme les champs qui l'avoient vu naître, et comme la chaumière qu'il habitoit, réussissoit cependant à faire, sur-tout auprès de la jeunesse dont l'âme s'ouvroit ainsi à mille instructions solides, et peu à peu au goût et à l'amour de la vérité ! Loin de désirer le sort de ceux qui lui étoient supérieurs, il découvroit toujours davantage que c'est dans la carrière de la pauvreté et de la dépendance qu'on recueille les pierres précieuses dont s'enrichit la couronne des chrétiens ; que c'est dans cette vie obscure et cachée que se forme et se perfectionne cette ressemblance indispensable au salut avec le chef des prédestinés : là et là seulement il avoit placé le centre de ses actions, le trône de sa gloire et toutes ses délices. Ah ! que pouvoit envier ici-bas l'être assez heureux pour avoir atteint le véritable principe de toute grandeur ? Il auroit souhaité n'être jamais vu de personne ; toujours caché dans la face du Seigneur, la charité seule le produisoit au-dehors : combien lui devenoient pénibles les rapports où la

Providence le mettoit avec d'éminens personnages ! Son cœur n'étoit jamais plus content que lorsqu'il se trouvoit environné de personnes méprisables selon le monde. Une femme de qualité lui fit une offre illimitée d'argent, pour qu'il le distribuât dans le sein des malheureux : il fit répondre à cette dame, que l'aumône directement émanée et d'une manière publique, de la part des grands du monde, ou de celle des premiers pasteurs, seroit beaucoup plus méritoire.

Un figuier de son champ faisoit, par sa fécondité prodigieuse, l'admiration des voisins et des paysans ; il l'arracha pour détourner l'attention que l'on portoit sur le propriétaire, comme honoré d'une bénédiction particulière. Déjà nous avons cité plusieurs traits de l'humilité du saint homme ; c'est encore par épanchement d'amour pour cette vertu qu'il disoit : « Voyez ces arbres fruitiers, ces épis de blé, plus ils se courbent vers la terre, plus ils prouvent leur fécondité. — Un homme considérable se croiroit dégradé qu'on le comparât à un mendiant, et Dieu s'est laissé comparer à deux voleurs. — La vraie humilité est une grâce : on diroit qu'elle ne s'acquiert pas, que c'est Dieu qui la donne : celui qui la possède ne la connoît presque point. On a cependant, pour attirer à soi cette faveur du ciel, quelques moyens excellens qui sont à notre disposition. La trop

grande propreté est l'étendard de l'orgueil; la négligence dans les vêtemens, le signe de l'humilité. L'élégance dans les dévots est une indévotion grossière ». Il aimoit à répéter aux enfans : « Non, il n'y a de grand que Dieu qui est votre père; tout le reste n'est rien : on ne doit craindre, on ne doit aimer que Dieu : c'est de Dieu seul dont il faut rechercher l'estime et le bon plaisir ».

Quant son cœur s'ouvroit à un épanchement de la confiance, des exclamations comme involontaires interrompoient quelquefois ses discours. — O Dieu! ô mon Dieu! s'écrioit-il d'une voix forte et pleine de sentiment, en frappant sur une table. Cette action, suivie d'un profond silence, produisoit sur la jeunesse qui l'entendoit, l'impression la plus vive et la plus salutaire : Lui faisiez-vous l'aveu que le respect humain vous dominoit au point de vous déterminer à suspendre ou même à abandonner une bonne œuvre. « Eh quoi! vous disoit-il, si vous passiez devant une chiourme de galériens qui vous railleroient parce que vous seriez sans chaînes, rougiriez-vous de leurs ris insensés? Si une troupe d'hommes contrefaits se moquoit de ce que vous ne leur ressemblez pas, en seriez-vous donc ému? Il faut savoir ramasser des trésors dans les rues. Ne vous enflez jamais, et partout vous trouverez place; mais que votre vaine complai-

sance vous fasse devenir comme un balon, vous serez chassé de tous les lieux ».

Ce fut par choix et par vertu qu'il voulut être pauvre et couvert d'abjections ; il se dévoua de préférence au service des indigens, parce qu'il désiroit se rassasier de dégoûts et d'opprobres, et qu'il vouloit étancher la soif que Jésus-Christ conserve encore dans ses membres souffrans. Lorsqu'il rencontroit de ces bons infortunés qui se montroient convaincus du prix et de la gloire de leur état, il se seroit volontiers prosterné devant eux, et comme abîmé dans un respect profond pour les vues sublimes qui les éclairoient. — « Pour me couvrir de confusion, disoit-il, Dieu m'envoie de temps en temps une bonne vieille de quatre-vingts ans, qui, presque toute sa vie, n'a mangé que du pain ». Comme il étoit aussi soutenu de ces exemples : L'ameublement de sa cabane consistoit en deux bancs, une table, un escabeau, quelques mauvaises chaises, un lit, une simple corbeille. S'il y avoit moins dans l'étable de Bethléem, il y avoit peu de choses de plus dans l'atelier de Nazareth.

On trouve dans la vie des hommes de bien, certains traits extraordinaires, qu'on ne sauroit condamner quoiqu'ils occasionnent de l'étonnement : qui sait si Dieu ne permet pas ces sortes d'exaltations de zèle pour comprimer l'essor du méchant, ou pour éprouver, ou pour humilier

son fidèle serviteur? Le pieux anachorète dont nous écrivons la vie, s'est montré rempli de cette noble vertu qui fait les juges intègres, les bons magistrats, les pieux chefs de famille, les dignes ouvriers évangéliques, les parfaits pénitens. — Un prêtre passionné pour le jeu, et qui osoit s'y livrer dans des lieux publics où il ne trouvoit qu'une société criminelle et dangereuse, fut rappelé par le courageux et pieux Bonnet aux bienséances de sa profession. Le coupable ne répondit d'abord à l'avertissement charitable, que par un violent emportement accompagné de menaces. Mais bientôt, comme s'il eût montré le dernier accès de sa frénésie, il ne tarda pas d'ouvrir les yeux, d'aller pleurer aux pieds du nouvel Ananie, et de lui vouer, pour le reste de ses jours, la vénération la plus profonde. Un jour les magistrats du lieu s'entretenoient à haute voix d'affaires temporelles, dans la maison de Dieu : Bonnet s'approche d'eux et les prie d'observer que le Saint-Sacrement est exposé. Peu de jours après, le plus considérable de ces juges fait une politesse marquante au pieux moniteur et lui dit : C'est pour vous remercier du vrai service que vous m'avez dernièrement rendu. — De jeunes impies insultoient publiquement au Saint des Saints dans son temple; Bonnet se livre à une vive indignation, et est poursuivi, au sortir de l'église, à coups de pierre par

l'un d'entre eux : alors le serviteur de Dieu l'attend à genoux et les bras en croix comme un second Etienne; le triomphe de la charité et celui du repentir sont parfaits : le vindicatif reconnoît à l'instant son erreur. Une jeune personne se montre à lui dans une parure d'élégance choquante; l'ami des bonnes mœurs la reprend aussitôt sur un pareil maintien. Le directeur de Bonnet lui fait un reproche de cette sévère réprimande, et l'humble pénitent répond avec candeur : — « Vous m'obligez de parler et j'obéis : je proteste devant Dieu que je n'ai pas été libre en ce moment ; est-ce l'ennemi, est-ce l'esprit de Dieu qui m'a conduit ? je n'en sais rien ; ma raison a disputé sur mon défaut de caractère et de mission ; il lui a été répondu : si le feu prenoit dans une maison lorsque le maître seroit endormi, si un animal venimeux se laissoit voir sur les épaules d'un voisin, le secours du passant ou de l'étranger seroit-il illicite ? J'ai résisté de nouveau; on m'a cité *Moyse* brisant les tables de la loi ; *Phinées* plongeant à-la-fois deux criminels dans l'abîme des enfers. J'ai enfin succombé. A l'avenir, je me tiendrai en garde contre l'illusion dans de pareilles circonstances ». Cependant, combien cet homme humble étoit loin de se prêter à mal juger et à mal parler des autres ! Il n'ignoroit pas qu'un œil malade ne voit rien de sain, et que c'est à défaut d'une

plus grande pureté que tant de personnes se font un mérite de censurer le prochain.

Le profond sentiment qu'il concevoit de la sainteté de Dieu, l'empêchoit de se faire grâce sur la faute la plus légère : il avoit un jour mangé une olive avec plaisir ; il s'abstint tout ce jour d'aucune nourriture. « O mon Dieu ! disoit-il, qui pourroit vous contenter, abîme de sainteté ? Vous êtes comme la mer qui reçoit toujours ; vous donnez tout et vous exigez tout. — Si j'étois prédicateur, je parlerois souvent de la sainteté de Dieu et du compte sévère qu'il demande de ses grâces ». Le germe de ce zèle extérieur qui l'animoit étoit cette affliction que toute iniquité lui causoit, ou cette joie pure dont la vérité seule inondoit son cœur. Il n'y a que le démon qui doive se réjouir de voir commettre le mal. Qu'aux maux spirituels dont nous sommes témoins, nous n'ayons à opposer que le silence, au moins sachons l'accompagner de gémissemens et de prières qui démontrent sensiblement jusqu'à quel point aime le cœur si vivement pénétré de compassion. Bonnet ne concevoit pas d'où venoit dans des chrétiens d'ailleurs irréprochables, cette inconcevable et dure insensibilité pour les scandales publics, pour cette dépravation générale et pour ce monstrueux aveuglement, qui sont comme le cachet de ces jours affreux où nous vivons. « Eh quoi ! disoit-il, mais

qui produit donc cette fausse paix où chacun vit, malgré tant de sujets d'alarmes »? Pour lui, il versoit des larmes amères sur ce fatal oubli des biens éternels et sur l'avenir effrayant qu'il promet. Quelquefois on l'entendoit gémir toute la nuit et prononcer avec l'accent de la plus accablante douleur, le nom de sa patrie. Son amour envers elle, le désir ardent de désarmer le ciel, le portèrent mille fois à de saintes cruautés sur lui-même, dans une chapelle souterraine de sa congrégation. Dans les temps de honteuses mascarades, il ajoutoit encore à ses pénitences accoutumées. Ce généreux François, pour les iniquités communes, eût voulu suffire seul à la justice divine : c'est à son zèle à solliciter la médiation des ministres sacrés, que l'on a dû la retraite pendant le carnaval et la procession des jours gras, usitée à Aubagne : que ces pieuses pratiques n'aient réussi qu'à suspendre un instant le torrent des forfaits et celui de maux épouvantables, qui depuis ont inondé la France si malheureuse et si coupable; disons néanmoins : Par ses admirables efforts, quelle gloire le modèle des pauvres n'a-t-il pas acquise devant le Seigneur et devant les hommes!

Un jeune homme rencontre un matin le serviteur de Dieu, brisant un énorme rocher à l'instant où l'insensé alloit consacrer tout le jour

à des divertissemens dangereux. Le soir du même jour il retrouve Bonnet, qui lui dit : « Mon fils, j'ai ramassé des pierres, je vais me coucher sans regret : vous avez ramassé des charbons ardens sur votre tête ; un jour, si ce n'est aujourd'hui, vous aurez des remords ».

L'âge, qui trop ordinairement refroidit le zèle au service du Seigneur, ne faisoit qu'enflammer davantage ce sentiment dans son âme ; mais, en même temps que son ardeur prenoit un nouveau degré d'accroissement, à mesure qu'il avançoit vers son terme, son assiduité au travail, ses délices dans la prière, sa gaîté dans la conversation étoient, au dernier temps de sa vie, tels qu'on les avoit vus dans ses plus florissantes années.

Le jour de la Toussaint 1780, après s'être confessé et avoir communié, il passa une grande partie de la journée à l'église, et la termina par un entretien avec l'un de ses amis, sur le bonheur de ceux qui possèdent Dieu dans le ciel. En le quittant, il lui adressa ces paroles : « La paix, la paix de Dieu soit avec vous : je vous dis ceci pour que vous ne l'oubliez jamais ». Il passa la journée du lendemain aussi saintement. En retournant pour la dernière fois à sa cabane, ou plutôt, en montant à son Calvaire, il salua, avec l'expression du plus tendre respect, une croix

plantée sur le chemin. Il demeura plus d'un quart d'heure au pied de cette croix, il l'embrassa et s'y colla étroitement dans une attitude et avec des gestes qui attirèrent tous les regards. Celui qui avoit tant envié le martyre fut exaucé : le 3 novembre au matin, des voisins le trouvèrent assassiné. D'après les dépositions juridiques, recueillies par le procureur-général du parlement d'Aix, il paroît que deux mendians, auxquels il donnoit ordinairement l'hospitalité, furent les auteurs de cet horrible forfait, commis dans le dessein de voler le peu que possédoit leur constant bienfaiteur ; ces monstres s'étoient plu à tracer à coups de bâton une couronne de plaies sur cette tête vénérable. Aussitôt que le bruit de sa mort se fut répandu, ses chers enfans, les congréganistes, se rendirent processionnellement à sa demeure ; ils le trouvèrent couché sur le foin, couvert de sang et de blessures : ils le transportèrent d'abord dans la chapelle de la congrégation, où, tout le temps qu'il y fut exposé, le concours des fidèles ne discontinua ni le jour ni la nuit.

L'appareil avec lequel les restes précieux de l'homme de Dieu furent déposés dans le dernier asile, retrace les diverses circonstances de sa vie.

Il étoit revêtu de son surtout, signe de sa simple et volontaire pauvreté; le livre des offices,

placé à ses pieds, marquoit l'assiduité de ses prières; une palme à son bras droit exprimoit sa virginité; sa main gauche tenant un crucifix, montroit l'étendard sous lequel il avoit toujours marché; sa tête nue, comme il étoit toujours dans la présence de Dieu, laissoit voir ses meurtrissures en forme de diadème. La pompe funèbre ressembloit plutôt à un triomphe qu'à une cérémonie lugubre. Les éloges décernés hautement à ses vertus, de la part des hommes même les moins religieux, couvroient les sanglots des pauvres qu'il avoit soulagés. Malgré les efforts de la police, le peuple se précipita sur le saint corps, pour en arracher et en déchirer les humbles vêtemens, et en conserver les morceaux qu'il se partagea comme autant de reliques.

« Aubagne, chère patrie, dit ici le pieux auteur des Mémoires que nous avons rédigés, ce récit n'est que pour vous : voilà le protecteur et le modèle que le ciel nous avoit donné dans sa miséricorde; voilà le témoin avec qui nous serons un jour confrontés. Véritable anachorète et bon citoyen, pénitent austère, indulgent et affable ami, unissant le mérite de la vie contemplative au mérite habituel des actes de la charité, il fut comme un médiateur entre Dieu et les hommes : la route qu'il a parcourue nous semble trop rude sans doute; mais chacun de

nous ne pourroit-il pas encore l'imiter en bien des choses, et se faire un devoir sacré de le suivre de loin? Chers amis, efforçons-nous, par exemple, de nous rappeler sa modestie dans nos prières, ses abstinences dans nos jeûnes, les nobles saillies de son zèle quand une lâcheté honteuse vient à s'emparer de nous; enfin son amour pour la solitude dans nos rapports avec le monde. Souvenons-nous de son martyre continuel, lorsque nous serons tentés de nous livrer à la plainte, et de son dernier martyre, quand il faudra mourir. N'oublions pas sur-tout que c'est la charité attirée par la prière, conservée par l'humilité, épanouie par la générosité, qui seule procure à l'homme le suprême bonheur, et ce bonheur n'est autre que Dieu même ».

Qui manet in charitate, in Deo manet et Deus in eo. 1re. Epître de saint Jean, ch. IV, v. 16.

Mais quoi! vertueux Bonnet, n'appartiendrois-tu donc qu'au village qui te vit naître et mourir? Non, tes vertus, ta sainte vie sont pour tous les enfans de l'épouse comme un riche et commun héritage. Habitans d'Aubagne, nous avons droit de le partager avec vous; mais s'il est pour tous un modèle, ô pauvres! les tendres amis du Seigneur et les bien-aimés de toute âme sensible et religieuse, c'est pour vous sur-tout que

ce trésor nous est confié; c'est vous qui devez l'étudier; c'est vous qui devez retracer ses éminentes vertus dans votre esprit, dans votre cœur et dans l'ensemble de votre conduite. Mais de toutes les qualités qui distinguèrent cet homme de Dieu, j'aime à vous proposer l'exemple de son admirable patience. Sous combien d'aspects n'est-il pas nécessaire de nous armer de cette patience dans tous les rangs et dans toutes les conditions, et de préférence en celles qui sont le plus éprouvées par une Providence toujours pleine de tendresse, alors même qu'elle se montre sévère? « La patience, dit dans ses *Méditations* l'éloquent évêque de Meaux, est le seul moyen de surmonter les vices et d'épurer les vertus. La patience chrétienne apprend non-seulement à supporter sans murmure, mais encore à se réjouir dans les souffrances que Dieu envoie. Se fonder sur la patience et s'unir à la croix de Jésus-Christ, c'est le moyen de prier en son nom, et c'est par-là qu'on obtient tout. Chrétien, ne perds pas courage, lorsque le crime et les injustices abondent. Dieu ne permettroit jamais le mal, s'il n'étoit puissant pour en tirer le bien, et un plus grand bien; et lorsque l'iniquité abonde le plus, c'est alors qu'il trouve moyen d'accroître sa gloire. Ne perds pas courage non plus, quand tu es livré à tes ennemis

et aux plus terribles angoisses; c'est encore de cette source que doit naître ta grande gloire et la grande gloire de Dieu, à laquelle tu dois être plus sensible qu'à la tienne. Chrétiens, membres de Jésus-Christ, apprenez d'où vient la gloire à votre chef; c'est ainsi qu'elle doit aussi se répandre sur ses membres. *Quand je suis foible*, dit saint Paul, *c'est alors que je suis puissant*; quand je suis méprisé, c'est alors que je dois être glorifié, et glorifié en Dieu : non pas dans les hommes ni dans le monde qui n'est rien, mais en Dieu, où est la gloire, parce qu'en lui est la vérité.

PRATIQUE.

Dans la pauvre chaumière du serviteur de Dieu, mon esprit et mon cœur remplis du souvenir de ses généreux sacrifices et de ses admirables sentimens, je prends les résolutions suivantes : La première, de ne jamais rougir de l'humble origine de mes parens, et de considérer une condition obscure et dénuée, plutôt comme un bienfait que comme une épreuve de la divine Providence. La seconde, de ne me croire jamais dispensé, quelque réduite que pût être la mesure de mes foibles moyens, de travailler et de concourir au soulagement de l'in-

fortune. La troisième, de me former à la douce habitude de plaider de tout mon pouvoir, en faveur de l'indigent, auprès des familles aisées ou opulentes. Enfin, la quatrième, de me trouver malheureux au soir d'un jour pendant lequel je n'aurois pas eu le bonheur de recommander mes frères souffrans de la misère, à la compassion miséricordieuse des personnes compatissantes et placées au-dessus du besoin.

FIN.





